Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

GUILLAUME TELL

DRAME

DE FR. SCHILLER

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR TH. FIX

AVEC LE TEXTE ALLEMAND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1867

GUILLAUME TELL

DRAME

DE FR. SCHILLER

1316

8° Yh
211

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Schiller : *Guillaume Tell*, drame. Texte allemand, publié et annoté par M. Th. Fix. 1 vol. petit in-16, cartonné, 1 fr. 50.

— *Guillaume Tell* expliqué par deux traductions françaises, l'une littérale et *juxtalinéaire*, présentant le mot à mot français en regard des mots allemands correspondants, l'autre correcte et précédée du texte allemand, avec des notes, par Th. Fix. 1 vol. in-12, broché, 5 fr.

1863. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

GUILLAUME TELL

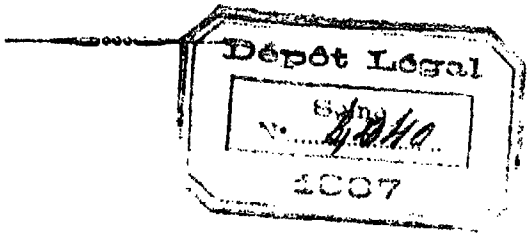
DRAME

DE FR. SCHILLER

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR TH. FIX

AVEC LE TEXTE ALLEMAND



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

NOTICE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR HAMLET.

De toutes les tragédies de Shakspeare, *Hamlet* est celle qui a donné lieu aux plus grandes controverses, non-seulement en Angleterre, mais encore en France. Voltaire fut frappé, pendant son séjour en Angleterre, de ce personnage d'Hamlet; il avait cru trouver en Shakspeare un esprit fort de sa trempe. Il ne rencontra qu'un grand génie, un moraliste profond, un poëte sublime, une âme en admiration devant les merveilles de la création, un cœur éminemment religieux. Jaloux d'avoir cité un auteur auquel il avait fait de riches emprunts; mécontent d'avoir dirigé l'attention des Français sur cet écrivain qu'il aurait pu imiter impunément; n'ayant d'ailleurs qu'une connaissance imparfaite de la langue anglaise, malgré sa prétention de pouvoir écrire aussi bien en anglais qu'en français, Voltaire ne montre Shakspeare que dans des traductions informes où le génie du poëte était entièrement méconnaissable.

C'est ainsi qu'il lui attribua des ridicules, afin de pouvoir

le décrier en critiquant les passages et même les expressions qu'il lui avait prêtées lui-même [1].

La Harpe, le fidèle écho de Voltaire, s'est emporté, à son tour, dit M. Villemain, avec une colère longue et sérieuse contre la réputation de Shakspeare, comme si son propre théâtre eût été menacé le moins du monde par cette renommée gigantesque. — Une fois cette impulsion donnée, des écrivains accoutumés à jurer *per verba magistri* ont fait chorus avec eux. A leurs yeux, le nom seul de Shakspeare était un épouvantail : le citer même, c'était vouloir briser les statues de Corneille et de Racine, poëtes divins que tous les hommes de goût ne pourraient jamais assez admirer et pour lesquels nous professons un culte aussi profond que leurs plus exclusifs partisans.

Mistress Montaigu, Johnson, Coleridge et une foule de littérateurs anglais qu'il serait trop fastidieux de *nommer ici*; MM. Guizot, Villemain, de Barante et madame de Staël, en France : en Allemagne, Goethe, Tieck, et surtout Schlegel, ont facilement réfuté toutes ces injustes critiques. Enfin Shakspeare trouve aujourd'hui en France, au sein même de l'Académie, presque autant d'admirateurs que sur le sol qui le vit naître.

On trouve sans doute dans Shakspeare les défauts de son temps. L'étude de la littérature grecque et romaine était devenue, à cette époque, une passion pour les hautes classes de la société anglaise [2]. La traduction des romans espagnols et des contes italiens avait encore contribué à propager ce goût. La reine, elle-même, donnait l'exemple à ses courti-

[1] Ce tort de Voltaire était d'autant plus grave que, dans le même temps, il se plaignait amèrement de ce que son manuscrit de la *Henriade* avait été imprimé en Hollande par La Beaumelle qui y avait inséré des passages et des expressions qui n'étaient pas de lui, et que La Beaumelle critiquait ensuite dans les journaux français.

[2] On peut consulter à cet égard l'excellent travail de M. Guizot, qui précède sa traduction de Shakspeare, et l'*Essai* de M. Villemain. — Placé en tête de la *Bibliothèque Anglo-Française*.

sans et à la noblesse qui se livrait avec ardeur à ces nouvelles études. Le château du duc, le manoir du baron se changèrent en véritables académies et possédaient les plus riches bibliothèques. Le brusque passage de la barbarie à une civilisation naissante fit naître un style prétentieux, un *euphémisme*, espèce de code obligé des courtisans de l'époque. Shakspeare, lorsqu'il voulut s'y conformer pour plaire à ces mêmes courtisans, et captiver l'attention du public peu éclairé, dut sacrifier tour à tour au jargon à la mode parmi les jeunes seigneurs, et aux locutions triviales du vulgaire.

Mais ces défauts sont des taches bien légères auprès des immortelles beautés qui remplissent les pièces et les vers de Shakspeare. Le goût peut varier selon les siècles, les pays, les habitudes et les mœurs des peuples ; mais la nature fut, est et sera toujours la même. L'auteur qui la peint fidèlement s'assure le suffrage de la postérité.

Les bornes étroites d'une notice ne suffiraient pas pour relever toutes les folles déclamations que l'on a faites (toujours d'après l'autorité de Voltaire) contre cette tragédie. Nous nous bornerons donc à donner une courte esquisse de ce drame, en citant quelques fragments des critiques distingués que nous avons nommés plus haut, répétant à notre tour avec l'inimitable Molière :

« Je voudrois savoir si la grande règle de toutes les règles « n'est pas de plaire ? Laissons-nous aller de bonne foi aux « choses qui nous prennent par les entrailles et ne cherchons « point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du « plaisir. »

Cette tragédie, d'après une note de Gabriel Harvey dans l'édition de Speght de Chaucer, comme l'a remarque M. Malone, fut faite avant 1598 ; d'après les informations données par M. Chalmers, nous pouvons adopter cette époque en plaçant la première ébauche d'*Hamlet* au commencement de 1597, et la révision et les additions de cette pièce en 1600. Deux ans après, c'est-à dire en 1602, elle parut dans la librairie. L'édition actuelle est de moitié plus considérable

que celle de 1604. Comme l'a fort bien fait observer l'auteur d'un excellent article du *Globe philosophique* de 1826, publié sous la direction de M. Dubois, il y a peu de vers qui soient parfaitement semblables dans les deux éditions. Ces changements prouvent que Shakspeare travaillait ses expressions et ses vers. Aussi beaucoup de passages, dans *Hamlet*, ont été souvent améliorés, et d'autres ont été gâtés par ces changements. — C'est ainsi que dans le récit de la mort d'Ophélie, récit d'une poésie si riche d'images, l'auteur a supprimé les mots charmants

. . . . . There she sat smiling
. . . . . 'twixt heaven and earth.

Elle était là souriant (parlant d'Ophélie qui flottait sur l'onde), *semblable à une fée, entre le ciel et la terre.* — Le célèbre monologue offre des différences notables, mais nous ne saurions partager l'erreur de l'auteur qui découvre dans la nouvelle version une tendance irréligieuse qui n'a jamais existé dans la pensée de Shakspeare et que l'esprit sceptique de Voltaire a voulu y découvrir.

Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant
De la vie à la mort et de l'être au néant.
Dieux justes ! s'il en est, éclairez mon courage;
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage;
Supporter ou finir mon malheur et mon sort?
Que suis-je ? qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux ; c'est mon unique asile;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille.
On s'endort, et tout meurt... mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace ; on dit que cette courte vie
De tourments éternels est aussitôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse eternité !
Mon cœur, à ton nom seul, se glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ?
De nos fourbes puissants bénir l'hypocrisie,
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs
Et montrer les langueurs de son âme abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue ?

Monologue que nous aimons à reproduire dans les vers suivants de Ducis. [1]

Je ne sais que résoudre .. immobile et troublé...
C'est rester trop longtemps de mon doute accablé;
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Et qu'offre donc la mort à mon âme abattue?
Un asile assuré, le plus doux des chemins,
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort... c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être.
Peut-être... ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté:
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire et la terre sacrée
Qui défend son passage et siége à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!
Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie!

---

[1] Ducis fit représenter en 1769 une tragédie d'*Hamlet*, qu'il a depuis fort retouchée, et qui jouit encore de la faveur du public. A l'exception du rôle d'Hamlet, les autres personnages sont dénués de toute couleur locale, de toute originalité, de toute grandeur de conception, de toute vérité vivante.

A dire le vrai, le génie de Ducis était peu dramatique; son imagination et sa poésie se sont heureusement inspirées de Shakspeare, mais il n'a jamais eu dans aucune de ses pièces en reproduire l'intention ni le caractère. La vie manque toujours aux personnages, la suite et le développement à l'action. A la représentation, *Hamlet* et les autres tragédies imitées par Ducis, ont un moyen de succès plus efficace encore. C'est par l'étude et l'inspiration de Shakspeare que s'est formé d'abord l'acteur célèbre (Talma) qui illustra la scène française. C'est à cette source qu'il a puisé cette vérité d'imitation si variée, et cependant si noble; cette vérité encore plus nécessaire peut-être au langage soutenu de notre théâtre, qui par là se montre vivant et réel, qu'à la carrière plus vaste et plus diverse parcourue par le génie de Shakspeare. (De Barante.)

Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage!

Shakspeare a puisé le sujet de cette tragédie dans la cent huitième histoire tragique de Belleforest, que nous allons citer textuellement :

« Fengon ayant gagné secrètement des hommes, se rua un « jour en un banquet sur son frère Horwendille, lequel il « occit traîtreusement, puis cauteleusement, et se purgea « devant ses sujets d'un si détestable massacre. Avant de « mettre sa main sanguinolente et parricide sur son frère, il « avoit séduit sa femme. Enhardi par telle impunité, Fengon « osa encore s'unir en mariage avec sa complice. Et celle « malheureuse, qui avoit reçu l'honneur d'être l'épouse d'un « des plus vaillants et sages princes du septentrion, souffrit « de s'abaisser jusqu'à telle villenie que de lui fausser sa foi « et, qui pis est, épouser celui qui étoit le meurtrier, tyran « de son époux légitime... Gertrude s'étant ainsi oubliée, le « prince Amleth se voyant en danger de sa vie, abandonné « de sa propre mère, pour tromper les ruses du tyran, con- « trefit le fol avec telle ruse et subtilité, que feignant d'avoir « tout perdu le sens, il couvrit ses desseins et défendit son « salut et sa vie. Tous les jours il étoit au palais de la reine « qui avoit plus de soin de plaire à Fengon que de soucy à « venger son mari ou de remettre son fils en son héritage ; il « couroit comme un maniaque, ne disant rien qui ne ressen- « tit son transport de sens et pure frénésie, et toutes ses actions « et gestes n'étoient que d'un homme qui est privé de toute « raison et entendement ; de sorte qu'il ne servoit plus que de « passe-temps aux pages et courtisans éventés qui étoient à la « suite de son oncle et beau père... et faisoit pourtant des actes « pleins de grande signifiance, et répondoit si à propos qu'un « sage homme eût jugé bientôt de quel esprit étoit ce que sor- « toit une invention si gentille... Le prince ému de la beauté « de la demoiselle Ophélie fut par elle assuré encore de la « trahison ; car elle l'aimoit dès son enfance, et eût été

bien marrie de son désastre... Il faut, dit un des amis de
« Fengon, que le roi feigne s'en aller en quelque voyage
« et que cependant on enferme Amleth seul avec sa mère
« dans une chambre, dans laquelle soit caché quelqu'un
« pour ouïr leurs propos et les complots de ce fol sage et
« rusé compagnon... Cetuy même s'offrit pour être l'espion
« et témoin des propos du fils avec la mère... Le roi prit
« très grand plaisir à cette invention... Cependant le con-
« seiller entra secrètement en la chambre de la reine et se
« cacha sous quelque loudier (couverture) un peu aupara-
« vant que le fils y fût enclos avec sa mère. Comme il étoit fin
« et cauteleux, sitôt qu'il fut dedans la chambre, se doutant
« de quelque trahison ou surprise, il continua en ses façons
« de faire folles et niaises, sauta sur ce loudier, où sentant
« qu'il y avoit dessous quelqu'un caché, ne faillit aussitôt de
« donner dedans avec son glaive. Ayant ainsi découvert l'em-
« bûche, et puni l'inventeur d'icelle, il s'en revint trouver
« la reine, laquelle pleuroit et se lamentoit; puis ayant vi-
« sité encore tous les coins de la chambre, se voyant seul
« avec elle, lui parla fort sagement de cette manière :

« Ne vous offensez pas, je vous prie, madame, si, trans-
« porté de douleur, je vous parle si rigoureusement et si
« je vous respecte moins que mon devoir; car, vous ayant
« mis à néant la mémoire du défunt roi mon père, ne faut
« s'ébahir si aussi je sors des limites de toute reconnois-
« sance... »

« Quoique la reine se sentît piquer de bien près et que
« Amleth la touchât vivement où plus elle se sentoit intéres-
« sée, si est-ce qu'elle oublia tout le dépit qu'elle eût pu con-
« cevoir d'être aussi aigrement tancée et reprise, pour la
« grande joye qui la saisit, connoissant la gentillesse d'esprit
« de son fils. D'un côté elle n'osoit lever les yeux pour le re-
« garder, se souvenant de sa faute; et, de l'autre, elle eût
« volontiers embrassé son fils pour les sages admonitions qu'il
« lui avoit faites, et lesquelles eurent tant d'efficacité, que
« sur l'heure elles éteignirent ses criminels desseins.

« Avec lui furent envoyés en Angleterre deux des fidèles

« ministres de Fengon, portant des lettres gravées dans du « bois qui portoient la mort d'Amleth et la commandoient à « l'Anglois. Mais le rusé prince danois, tandis que ses com- « pagnons dormoient, ayant visité le paquet et connu la tra- « hison de son oncle et la méchanceté des courtisans qui le « conduisoient à la boucherie, rasa les lettres mentionnant sa « mort et au lieu y grava et cisela un commandement à l'An- « glois de faire pendre et étrangler ses compagnons.

« Vivant son père, Amleth avoit été endoctriné en cette « science avec laquelle le malin esprit abuse les hommes et « avertissoit ce prince des choses déjà passées. Il y auroit fort « à discourir, si ce prince, par la violence de sa mélancolie, « recevoit telles impressions qu'il devinât ce que nul homme « ne lui avoit jamais déclaré. »

Aux incidents contenus dans cette histoire, Shakspeare en a ajouté d'autres qui lui appartiennent, tels que l'admirable création du spectre, qui, nonobstant les critiques les plus malveillantes, a toujours été regardée comme une des plus belles conceptions du théâtre.

Dans la peinture du personnage d'Hamlet, si intéressant, si admirable, si d'accord avec lui-même, d'un bout de la pièce à l'autre, le grand poëte est resté constamment dans la nature pour le choix et le caractère de son héros. Quelques circonstances, qui accompagnent l'apparition du roi mort, sont bien faites pour offenser un peu la susceptibilité de notre siècle, mais ce n'est pas là un reproche sérieux ; car, outre que les poëtes peuvent introduire le merveilleux dans leurs fables, *il faut remarquer encore* que les traditions populaires, *sur* lesquelles Horatio et Marcellus raisonnent avec tant de naïveté, sont tout à fait dans le goût des contemporains de Shakspeare, chez qui les préjugés superstitieux étaient encore dans toute leur force. Shakspeare avait trop bien étudié le cœur humain pour ne pas savoir qu'un poëte dramatique doit, pour produire une impression forte et générale, adopter les croyances populaires et caresser, pour ainsi dire, les superstitions qui se rapportent à son sujet ; et comme mistress Montaigu l'a judicieusement fait observer, le poëte qui agit ainsi comprend

mieux ce qu'il a fait que le critique qui, en jugeant son ouvrage, refuse d'y donner toute son attention.

La solennité avec laquelle le fantôme royal est introduit est propre à faire la plus forte impression. Bernardo s'apprête à répéter à l'incrédule Horatio ce qui est arrivé, à Marcellus et à lui, lors de la dernière apparition du monarque défunt ; et il commence ainsi sa narration :

« Cette nuit dernière, quand la même étoile qui est à l'oc-
« cident du pôle eut décrit *son cours pour venir éclairer* cette
« partie du ciel où vous la voyez briller maintenant, Marcellus
« et moi, quand l'horloge sonnait une heure..... »

Cette indication du temps, l'heure traditionnelle pour l'apparition d'un fantôme, et surtout, la liaison mystérieuse qu'il y a entre le cours de l'étoile et la visite de l'esprit, excitent un mouvement de frayeur et font naître dans le cœur un secret frisson dans l'attente de l'événement qui se prépare.

On peut remarquer dans la scène où Marcellus et Horatio adressent la parole au fantôme, que tout se passe conformément aux croyances et usages du rit catholique ; il en est de même, en général, dans plusieurs passages qui ont rapport à certaines coutumes religieuses. Shakspeare montre une tendance si prononcée à se rapprocher des croyances de l'Église romaine, que quelques-uns de ses biographes ont supposé, avec raison, qu'il était catholique romain.

Rien de plus touchant, de plus pathétique que l'invocation qu'Hamlet adresse au spectre de son père ; c'est tout à la fois un sentiment de tendresse, d'anxiété, de douce émotion et de terreur. Le lecteur partage toutes les impressions qu'éprouve Hamlet dans ce moment décisif ; on attend avec inquiétude et intérêt ce que va lui révéler cette ombre auguste ; il y a dans tout ce morceau une élévation, une force de poésie à laquelle il serait difficile d'atteindre.

Shakspeare n'emploie pas de pompeuses descriptions pour tracer ses caractères. Ses personnages sont dessinés tels qu'ils sont dans la vie réelle. Nous citerons pour exemple le caractère de Polonius que les acteurs ont souvent mal rendu.

L'auteur n'eut jamais l'intention de le représenter comme un bouffon ; il est naturel qu'Hamlet, jeune homme d'un génie ardent, ennemi des formalités et dédaignant Polonius pour des raisons politiques, parce qu'il s'imaginait qu'il avait aidé son oncle dans son usurpation, s'exprime d'une manière satirique sur son compte. Il y a dans Polonius une certaine dureté de caractère que la longue habitude des affaires lui a fait contracter. Mais consultez Laertes ; faites attention au respect d'Ophélie pour la mémoire de son père, et vous trouverez que c'était un homme habile, quoique ses facultés fussent un peu usées. Un trait qui le caractérise, c'est que dans ses souvenirs de la vie passée il est plein de sagesse et fait voir une grande connaissance du cœur humain ; tandis que l'oubli de ce qui vient de se passer sous ses yeux est la preuve de son affaiblissement physique et moral.

L'indignation du jeune Hamlet contre le mariage de sa mère, le chagrin qu'il ressent de la mort de son père, le portrait qu'il fait de ce prince, préparent le spectateur à sympathiser avec ses souffrances. La terreur d'Hamlet en apercevant le spectre, son étonnement, son violent désir de connaître la cause de cette apparition, sont irrésistiblement communiqués au spectateur par ces paroles :

Toi, que tu sois une âme à nos yeux dévoilée,
Exhalant les parfums de la voûte étoilée,
Ou bien un noir démon, envoyé par l'enfer,
Et venu de sa bouche ainsi vêtu de fer,
Qu'un dessein, cette nuit, bon ou mauvais te pousse,
Tu viens sous une forme à mes regards si douce
Que je veux te parler : je t'appellerai Roi,
Hamlet, Prince, Danois, mon père ! oh ! réponds-moi !
Oh ! ne me laisse pas sécher d'impatience !
Tes os canonisés pourquoi de leur silence
Se sont-ils relevés, et pourquoi le tombeau
Où je t'ai vu couché, par un charme nouveau,
A-t-il ouvert encor ses mâchoires de pierre,
Et t'a-t-il rejeté vivant à la lumière ?
Et comment se fait-il que toi, corps trépassé

Couvert de ton armure ainsi qu'un temps passé,
Redoublant de la nuit la tristesse importune,
Tu visites encor les rayons de la lune?
Et nous, faibles jouets de la nature, dis,
Pourquoi donc sommes-nous à ta vue interdits,
L'esprit plein de pensers au delà de sa sphère?
Parle! — Pourquoi cela? — Parle! — Que faut-il faire?

Jamais la muse tragique grecque n'a fait un récit aussi rempli de pitié et de terreur que le spectre danois. Chaque circonstance nous pénètre de compassion; avec quelle horreur nous l'entendons dire:

But that I am forbid, etc.

Tout ce qui suit est solennel, triste et profondément touchant.

La doctrine du purgatoire est traitée merveilleusement dans Shakspeare; et, rien n'était plus propre à favoriser les créations poétiques. Dans cet essai hasardeux de placer sous nos yeux un spectre venant du monde des esprits, aucun écrivain n'a approché de l'excellence de notre poete. L'ombre de Darius, dans les *Perses* d'Eschyle, comme l'a démontré un critique d'une grande habileté, lui est de beaucoup inférieure. Les fantômes que Macpherson a tirés des légendes irlandaises pour les faire figurer dans son pseudo-poëme d'*Ossian*, ne peuvent être mis en comparaison avec le spectre danois.

Le spectre de Banquo lui-même et les apparitions dans *Jules César* et dans *Richard III* n'approchent pas de l'effrayante apparition qui a lieu dans Hamlet.

Voici comment M. de Barante s'exprime dans sa notice sur Hamlet: « Lessing montre avec combien de maladresse Voltaire a essayé de transporter dans la tragédie toute pompeuse de *Sémiramis* cet effet d'épouvante qui, dans Hamlet, tient « à la simple et fidèle observation de toutes les croyances « populaires sur les revenants et aux circonstances naturelles « et naïves au milieu desquelles Shakspeare a fait apparaître « le prodige. Il n'est personne qui ne se souvienne de ce cha-

« pitre de *Tom Jones*, où le bon Patridge ne sait pas trop si « c'est effectivement ou en imagination que le spectre lui fait « peur, et confond d'une manière si plaisante la représenta- « tion théâtrale avec la réalité. Fielding a voulu surtout faire « l'éloge le plus flatteur de son ami Garrick, mais la louange « s'adresse encore plus au génie de Shakspeare. » L'entrevue d'Hamlet avec l'ombre de son père, son entretien avec sa mère, le meurtre de Polonius, l'égarement touchant d'Ophélie, le récit encore plus attendrissant de sa mort, la scène fameuse des fossoyeurs, les funérailles d'Ophélie; toute cette succession d'incidents tragiques ne laisse pas un seul instant languir l'attention et l'intérêt du spectateur.

Les vers suivants de madame Louise Colet, sur Hamlet, ne sont point une imitation de Shakspeare. Mais, comme selon nous l'auteur s'est inspiré plus encore de notre immortel tragique que du tableau de M. Eugène Delacroix, nous avons pensé que ces beaux vers devaient trouver place ici.

Seul tu nous as rendu le Hamlet de Shakspeare
Création sublime où la douleur respire,
Où le poëte a mis dans un cœur dévasté
Tous les maux du génie et de l'humanité.
Le désenchantement, le désespoir, le doute,
Satiétés, dégoûts, semés sur notre route,
Revolte de l'orgueil, angoisses du néant,
Enfer que Dieu jeta dans l'homme en le créant;
Science du malheur, plaie immense et profonde,
Qui ronge toute chair et toute âme en ce monde.
Shakspeare avait laissé son âme dans Hamlet,
Et son œuvre est pour nous un symbole complet,
Depuis que tes pinceaux trempés à son génie
Ont créé pour cette âme un corps en harmonie;
Un corps qui vit et souffre, où tu viens de graver
Tout ce que le poëte à nos cœurs fit rêver;
Où la douleur prenant une forme nouvelle,
Palpable, sur la chair de l'homme se révèle
Et nous fait lire, empreints sur des traits amaigris,
Les tourments qu'en ses vers Shakspeare avait écrits,
Ton génie a compris cette tristesse immense
Qui dévore la vie et mène à la démence.
Le Hamlet de Shakspeare en tes mains s'est fait chair,

Regardez ce tableau : tout est muet dans l'air,
Les cieux semblent peser sur cette aride plaine
Couverte d'ossements et de poussière humaine ;
Les sépulcres brisés sillonnent le gazon ;
Des nuages de sang planent à l'horizon
Et jettent le reflet de leur sombre lumière
Sur la croix qui s'élève au fond du cimetière.
Là, comme un spectre errant sous ses habits de deuil,
Hamlet a soulevé la pierre d'un cercueil ;
Le débris d'un squelette est dans sa main profane,
De la tête de l'homme il vient peser le crâne.
Il vient pour assouvir la douleur qui le mord,
Interroger la vie en face de la mort ;
Et quand il a placé dans la même balance
L'éternel mouvement et l'éternel silence,
Jetant à nos grandeurs un dédaigneux défi,
Il dit : Gloire au néant, et sur le monde, lui !. .
Il est là méditant assis sur une tombe...
De son cœur déjà vieux chaque illusion tombe ;
Tous ses bonheurs perdus, tous ses désirs éteints
Sur son pâle visage à jamais sont empreints.
On lit son désespoir sur son front qui se creuse,
Dans le sourire amer de sa lèvre moqueuse,
Dans son regard ardent, qui tristement baissé
Redemande au tombeau l'image du passé ;
Dans tout son être enfin où la souffrance vibre
Comprimant chaque trait, déchirant chaque fibre.
Près de lui son ami reflète le combat
De cette âme de feu que la douleur abat ;
Il comprend ses pensers et son délire sombre,
Et pourtant du malheur ce reflet n'est que l'ombre.
Ainsi j'ai retracé ton chef-d'œuvre de l'art
Que j'avais contemplé de l'âme et du regard,
Dans ces vers qui ne sont que la pâle effigie
De cette douloureuse et biblique élégie
Qu'anima ton génie, et que je n'ai pu voir
Sans ressentir ma lyre et mon cœur s'émouvoir.

Qui n'a admiré le passage sur Yorick, que M. de Wailly a rendu ainsi :

. . . . . Pauvre Yorick, hélas !
Je l'ai connu. C'était une tête si vive,
Un esprit si bouffon, un si joyeux convive !

Il m'a porté cent fois sur son dos, et mon cœur
A sa vue aujourd'hui se soulève d'horreur!
Ses lèvres qui m'ont tant prodigué de caresses,
A leur place ce vide! Adieu folles ivresses,
Gambades, gais propos, adieu chansons et ris,
Allumant à la ronde et la joie et les cris.
Plus personne à présent pour rire de la moue
Que font tes os à nu, sans lèvres et sans joue! —
Va trouver maintenant madame à son miroir,
S'apprêtant, blanche et rose, à quelque bal du soir,
Et dis-lui qu'elle a beau se farder le visage,
Qu'il faut en venir là! Va, que ce doux message
La fasse rire!

Les beaux esprits français ont souvent cité le spectre d'Hamlet comme un exemple de la barbarie du théâtre anglais. Les *Perses* d'Eschyle sont certainement un des plus augustes spectacles qui aient jamais été représentés sur le théâtre; c'est une pièce noblement imaginée, heureusement soutenue, régulièrement conduite, profondément intéressante pour le peuple d'Athènes et favorable au grand but qu'elle avait de résister au pouvoir de la monarchie des Perses.

Atossa, veuve de Darius, raconte aux sages du conseil des Perses un songe et un présage. Ils lui conseillent de consulter l'ombre de son cher seigneur, sur ce qu'il y a à faire dans la malheureuse situation de Xerxès qui vient d'être défait par les Grecs. Dans le troisième acte, elle entre pour offrir aux mânes une libation composée de lait, de miel, de vin, d'huile, etc. Quand elle a fini, l'ombre de Darius sort de son tombeau. Il serait absurde de déprécier cet excellent drame, ou d'établir une comparaison entre cette pièce et la tragédie d'Hamlet, qui est d'un genre si différent. Que les esprits qui sont si susceptibles à l'égard de la disparition de notre spectre, au chant du coq, nous expliquent pourquoi un spectre, en Perse ou en Grèce, aurait plus de goût pour le lait et le miel, que d'aversion, en Danemark, pour ce chant du coq. Les Grecs conservèrent pendant tout le temps de leur plus haute civilisation la coutume de faire intervenir, dans leurs pièces théâtrales

des apparitions célestes; sans cela les dieux et les déesses de leur théâtre auraient été burlesques et choquants. C'est ainsi que les Furies, dans Eschyle, étaient trop effrayantes pour être regardées; et c'est ainsi que le spectre, dans Hamlet, nous amène en présence de l'éternité.

Dans *Hamlet*, comme dans le *Roi Lear*, la folie se présente sous un aspect réel et sous un jour emprunté. Lear et Ophélie reviennent sans cesse aux vraies causes de leur maladie, au lieu qu'Edgar et Hamlet ont soin de donner le change à ceux qui les observent, en détournant leur attention des causes naturelles de leur mal et de leurs secrets desseins. Cependant Hamlet laisse quelquefois percer dans sa conduite l'irritation de ses sentiments et l'agitation de son esprit. On en voit une preuve lorsque, oubliant que son amour pour Ophélie doit paraître la cause de son égarement, il laisse éclater son indignation contre le crime de son oncle.

Claudius. Mon offense est trop forte! Elle regnge à Dieu
Comme un encens maudit! Un frère pour victime!
De la terre, Seigneur, ce fut le premier crime,
Ta première vengeance! — et je ne puis prier!
Et mon péché vainqueur fait constamment plier
Ma propre volonté qui lutte sans relâche;
J'hésite, comme un homme entre une double tâche
Incertain de son choix, qui dans cet embarras
N'en accomplit aucune! Et pourtant quand mes bras
Dégoutteraient plus noirs encor de sang d'un frère,
Si le ciel à l'enfer consent à me soustraire,
Pour les rendre plus purs que la neige et plus blancs
N'a-t-il donc pas assez de pluie entre ses flancs?
A quoi sert la merci, qu'à pardonner l'offense?
Qu'est-ce que la prière? une double défense
Contre la faute, ou bien contre le châtiment.
Levons les yeux au ciel; sur mon égarement
Son pardon descendra. — Mais, hélas! que lui dire?
Oublie un noir forfait! — quoi! ne pas me maudire,
Quand il voit que toujours ma folle ambition
Retient les fruits du meurtre en sa possession?
Ah! refugions-nous aux bras du repentir;
Il peut tout! — Eh! me puis-je à moi-même mentir?
O malheureux état! mon âme dans le crime

S'agite, et ses efforts l'enfoncent dans l'abîme !
Ah ! faites-en l'épreuve, anges, secourez-moi !
Fléchissez votre orgueil, genoux roidis, et toi,
Cœur aux fibres d'acier, amollis ta rudesse,
De l'enfant nouveau-né retrouve la souplesse,
Et tout peut aller bien.
Hamlet (entre). L'instant est précieux,
Il prie : allons, frappons ! — Mais il va dans les cieux :
Est-ce là me venger ? Calculons : un infâme
Empoisonne mon père, et j'enverrais son âme
Au ciel ! — c'est récompense et non punition.
Mon père, il l'a surpris sans préparation,
Encore plein de pain, et tout chargé peut-être
De péchés, comme avril d'ombre et de fleurs, le traître !
Et quel compte il en rend, Dieu le sait ! Mais autant
Que le cercle borné de nos pensers s'étend
Et qu'atteint l'œil voilé de notre intelligence,
Le compte est rigoureux ! et pour toute vengeance
Je le prendrais purgeant son âme et préparé,
Le monstre, à comparaître au tribunal sacré !
Non, frappe, mon épée, un coup plus implacable,
Lorsqu'il est pris de vin, que le sommeil l'accable,
Alors, noire et sanglante, à l'enfer rends sa proie ;
Certain de le damner, frappe, et que le ciel voie
Les pieds de l'assassin qui tombe enfin puni,
Comme un trait éternel dans le gouffre infini !
Ma mère attend : tes jours vont dépasser leur terme ;
Mais c'est pour peu d'instants que l'enfer se referme.
(*Il sort.*)
Claudius (se levant). Ma voix monte dans l'air, mon esprit reste en bas :
Sans le cœur, la parole au ciel ne parvient pas.
(*Il sort.*)

Après Hamlet, le héros de la pièce, le personnage d'Ophélie est sans contredit celui auquel on s'intéresse le plus. C'est un modèle de candeur, d'innocence et de franchise ; en elle tout est beau, simple, sans art et touchant ; c'est un contraste frappant avec le caractère de la reine, qui, malgré la dégradation où elle est tombée, est forcée néanmoins de subir la douce influence de la vertu de cette jeune fille. Aussi, quel sentiment pénible on éprouve quand, dédaignée, délaissée

par celui qu'elle aime avec tant d'ingénuité, avec toute la simplicité de son âge, on la voit atteinte d'une folie réelle produite par le désespoir : cette folie est, comme elle, calme et douce ! Ce ne sont point des éclats ni des emportements ; c'est une imagination en délire, en proie à des idées riantes, à des images gracieuses ; c'est comme un beau rêve en action.

Ce sentiment qu'on éprouve pour Ophélie augmente graduellement à mesure qu'on approche de la catastrophe qui va terminer une vie si pure d'une manière si déplorable ;

. . . . . Au penchant d'un ruisseau
Croît un saule mirant dans le cristal de l'eau
Sa verdure pendante, aux teintes monotones ;
C'est là qu'ayant tressé de bizarres couronnes,
Avec la renoncule et l'ortie et la fleur
Longue et rouge, qu'ici les pâtres sans pudeur
Nomment d'un nom grossier, mais que nos filles sages
Appellent Doigts de mort dans leurs chastes images ;
Pour en parer le saule, aux rameaux les plus bas
Elle attachait ses *mains* ; *mais son effort*, *hélas !*
Fit céder une branche, et cette infortunée
Avec toutes ses fleurs dans l'eau tombe entraînée.
Par sa chute d'abord, déployés et flottants,
Ses vêtements sur l'eau la portent quelque temps.
On eût dit à la voir la reine des Naïades ;
Elle voguait, chantant des fragments de ballades,
Sans avoir du danger le moindre sentiment,
Et comme née au sein de l'humide élément.
Mais ce ne fut pas long, la pauvre enfant ! sa robe,
Sous l'onde qu'elle boit, par degrés se dérobe,
Plonge, et la fait passer des chants mélodieux
Au silence des morts dans un tombeau fangeux.

on ne peut retenir ses larmes en apprenant qu'elle vient de se noyer en cueillant une fleur ! Certes, le poëte qui sait faire naître dans nos cœurs de tels sentiments pour les personnages qu'il met en scène, devait être doué, lui aussi, d'une grande sensibilité. On peut dire avec raison que Shakspeare est, aussi bien que Racine, le poëte du cœur ; comme le grand tragique français, il a su traiter avec un talent égal

l'emportement de la passion et les douces affections de l'âme, le pathétique et le touchant.

Nous ajoutons ici l'excellent portrait d'Ophélie par M. Léon Halevy :

« Que dire d'Ophélia, cette ravissante création du génie de Shakspeare? Devant elle l'éloquence est muette, la pensée sommeille, le cœur seul est ému. Ophélia nous plonge dans cette indéfinissable rêverie que nous cause une musique douce et triste, apportée à nos oreilles par la brise lointaine et le silence de la nuit.

« Le caractère d'Ophélia est si délicat et si pur qu'on craint de le profaner par l'examen; il est tellement sanctifié dans notre pensée par la douleur de l'infortune qu'à peine osons-nous y arrêter trop profondément notre attention. Son amour, qu'elle n'avoue jamais une seule fois, est comme un secret que nous lui avons dérobé et qui doit mourir dans nos cœurs comme dans le sien. Sa douleur ne provoque aucune réflexion, mais seulement les larmes; sa folie nous touche comme une folie réelle; nous sommes tentés de détourner les yeux à ce spectacle, ou de nous les couvrir, saisis d'une tendre sympathie et d'une pitié respectueuse.

« De tous les caractères dont le génie de Shakspeare nous a légué l'admirable peinture, ceux d'Hamlet et d'Ophélia sont les seuls qui nous fassent oublier le poëte, tant est puissant le sentiment de leur existence réelle! L'effet se trouve produit par des moyens si simples, si exempts d'artifice; le pathétique est d'une vérité si nue et si profonde, que, comme l'observe Hazlitt, il nous reporte aux anciennes ballades, et nous oublions que cette perfection sans art est le triomphe suprême de l'art et du génie.

« La situation d'Ophélia, dans *Hamlet*, est celle d'une jeune fille qui, du silence et du repos de la vie privée, se trouve transportée tout à coup dans le tourbillon du monde et dans le tumulte d'une cour des premiers siècles du moyen âge, cour magnifique et grossière, sanglante et corrompue! Placée près de la reine dont elle devient la compagne favorite, l'in-

nocente et douce créature inspire à cette reine altière et coupable une tendre et involontaire affection. Shakspeare seul possède le secret de ces touches profondes et inattendues d'un magique pinceau qui sait peindre les sentiments les plus cachés du cœur des femmes! C'est que Gertrude n'est pas tellement coupable, tellement abandonnée du ciel et des hommes, qu'il ne reste en son âme quelque lueur de cette vertu qu'elle a méconnue. Aussi semble-t-elle regarder avec une joie secrète et mélancolique l'être innocent et pur qu'elle doit unir aux destinées de son fils! et quand nous la voyons pleurant Ophélia, et répandant des fleurs sur son tombeau, nous éprouvons une profonde émotion que produisent les contrastes imprévus de la pensée.

« Quand Ophélia vient à la cour, elle y paraît dans son aimable et angélique pureté, tel qu'un ange qui a quitté les frontières de la sphère céleste, et qui conserve encore sur terre le parfum des cieux. Quand son père et son frère jugent nécessaire d'éclairer sa simplicité, ils lui parlent le langage de la sagesse du monde; mais on sent, hélas! que la leçon vient trop tard; car du moment qu'Ophélia paraît dans ce sombre drame, au milieu de ce noir conflit de crimes, de terreurs et de vengeances, nous pressentons tous sa destinée; nous devinons que la pure et blanche colombe sera emportée dans le tourbillon de la tempête et périra sous son irrésistible étreinte.

« Plaintive Ophélia, fille du Nord aux blonds cheveux et aux doux regards, tu crains de t'avouer à toi-même ton silencieux amour, et tu crois à la passion que tu inspires bien plutôt qu'à celle que tu éprouves! Quand ton frère veut te prémunir contre les tendres assiduités d'Hamlet, quand il te dit : « Cet amour prétendu que le prince a pour toi, ô ma sœur, c'est une fantaisie, un caprice; c'est une fleur précoce, mais éphémère, un parfum suave, mais sans durée, » tu lui réponds avec une divine candeur : « Quoi! pas davantage? » Hélas! que n'écoutes-tu les conseils que ton frère te donne en ces vers où la raison parle un si poétique langage :

> Oui, maintenant peut-être il t'aime, et dans son âme
> Ne règnent pas la fraude et l'imposture infâme;

Mais prends garde, ma sœur ! Esclave tout-puissant,
Il ne peut de son cœur suivre le doux penchant.
De son royal amour trompeuse est la promesse ;
Fuis d'un pareil espoir la dangereuse ivresse ;
Car son rang le domine, il se doit à l'État,
Et peut vaincre un amour que sa raison combat.
Quand il dira : Je t'aime, il faut que ta prudence
Songe aux devoirs jaloux d'une auguste naissance.
Oui, sans doute on peut croire à l'amour qu'il ressent ;
Mais c'est un roi qui parle, et parle en s'abusant !
O chère et tendre sœur ! songe à ta renommée ;
Un instant peut flétrir cette fleur parfumée,
Fleur délicate et tendre, au calice d'azur,
Qu'en son rapide éclat dessèche un souffle impur.
Cache aux rayons du jour ta beauté virginale ;
D'un trop brillant soleil la lumière est fatale
A ces fruits du printemps qui redoutent le jour,
Et que l'astre des nuits caresse avec amour.

« Avec quelle délicatesse inexprimable toute cette scène est conduite ! C'est un de ces exemples, si ordinaires chez Shakspeare, où ce qui se passe dans le cœur d'un personnage se révèle à nous sans que ce personnage même soit dans le secret de ses propres impressions. Ophélia semble ne point se douter des sentiments que les attentions d'Hamlet lui inspirent, et cependant tout trahit en elle l'impression profonde qu'elle a reçue ; tout révèle l'amour qui déjà la domine à son insu.

« Quant au personnage d'Hamlet, qui a jamais connu un être pareil dans la vie réelle ? et cependant qui ne comprend la réalité saisissante de ce caractère idéal ? Ce qui peut surprendre, c'est qu'Hamlet ne nous inspire aucun sentiment d'affection. Ce n'est ni son esprit si supérieur, ni sa mélancolie si touchante, ni son admirable piété filiale, qui arrêtent et fixent notre pensée ; mais nous l'aimons parce qu'il est *lui*, parce que son individualité puissante se grave dans notre cœur en traits indestructibles !

« Serait-ce ôter quelque chose à Hamlet de son imposante grandeur que de se représenter cette forte intelligence, ce génie pénétrant et sublime, comme reposant sur la tendre et

naïve innocence d'Ophélia? nous ne le pensons pas. Hamlet, sans Ophélia, serait pour nous un personnage incomplet. Combien pour nous cette nature énergique et élevée s'agrandit encore par le contraste de la tendre et impuissante douceur d'Ophélia! Avec quel plaisir profond le fougueux et indomptable Hamlet semble-t-il contempler cette bonté parfaite et craintive, ce cœur si jeune et si pur, et qui s'ignore lui-même? Il y a dans Hamlet plus de contemplation que d'action; c'est une passion sourde qui se concentre et gronde rarement à la surface; ce n'est qu'au souvenir de son père assassiné que cette sensibilité mystérieuse surgit et s'exhale en ineffables transports! L'amour ne peut dominer une semblable intelligence, qui puise toute sa force dans un tombeau. Hamlet, le héros de la piété filiale, ne peut éprouver pour Ophélia qu'une sorte de tendresse paternelle. Là éclate pour nous l'admirable génie de Shakspeare. Il conserve au caractère d'Hamlet son unité terrible. Il n'y a point place pour deux affections dans ce cœur ulcéré où le mot *père* est écrit en traits de sang.

« Aussi, étouffant tout autre sentiment pour se vouer tout entier à l'œuvre de vengeance qu'il doit accomplir et à laquelle il a consacré sa vie, range-t-il son amour pour Ophélia parmi ces souvenirs vulgaires qu'il doit déraciner de sa pensée. Sa destinée sanglante et fatale ne doit s'unir à nulle autre; peut-il songer à entraîner cette jeune et timide enfant dans les terribles phases de cette vie d'orages, vouée à la destruction et à la mort?

« Ophélia, triste et abandonnée, s'occupe à peine de ses regrets et de sa douleur! à peine, en quelques vers, sa pensée se reporte-t-elle sur elle-même et sur ses propres sentiments! En ces vers, qu'elle semble prononcer sans les comprendre, s'exhale avec une admirable candeur toute la révélation d'une vie d'amour et de souffrance, tout le secret d'un cœur aimant, qui se brise et éclate sous une douleur trop longtemps contenue! Outragée, oubliée, lorsqu'elle a livré son cœur avec toutes ses espérances et tous ses désirs! privée d'un père qu'elle voit périr sous le fer de celui qu'elle aime!

enveloppée d'un cercle d'horreur qu'elle ne peut comprendre, sa raison succombe au moment où elle perçoit le sentiment de son amour et toute l'étendue de ses maux.

« Que dire de la folie d'Ophélia? quel sombre et touchant tableau d'un malheur complet et sans espoir! C'est une folie qui ne ressemble *à aucune autre*! c'est l'*égarement* d'un esprit qui s'est évanoui tout à coup au moment où pour la première fois il se révélait à lui-même! c'est la folie de l'*abattement* et du *désespoir*! Victime innocente et sans tache, vouée à une destinée mystérieuse et inexorable, Ophélia s'est prosternée sous cette destinée, sans résistance, sans plainte et sans effort! elle s'est soumise à cette loi de fer; elle lui a tout abandonné, raison, passion, existence! Comme la colombe, elle s'est livrée à la tempête sans même ouvrir son aile, sans essayer une lutte inutile et désespérée.

« Avant Ophélia, nous connaissions toutes les folies : la frénésie d'une passion ardente et indomptée, la morne démence d'une pensée fixe et invariable, l'effrayant délire d'un cerveau fiévreux et surexcité; mais la folie d'Ophélia est toute différente. Ce n'est pas la suspension du raisonnement, c'est sa destruction tout entière, c'est cet anéantissement total qui résulte d'un choc subit et terrible. Léar est fou; Ophélia est insensée. Et ce n'est pas une folie de théâtre, une folie de convention; ses paroles sans but et sans suite, ses brusques transitions du rire aux larmes, de la tristesse à la gaîté; ces joies sans motifs, ces puériles douleurs, ces lambeaux d'anciennes ballades qu'elle répète comme sa vieille nourrice les lui chantait pour l'endormir dans son enfance, quel tableau! quelle vérité! quelle poésie! Il n'appartenait qu'à Shakspeare de nous attacher au spectacle désolant de ces misères! il n'appartenait qu'à lui de jeter sur cette peinture vraie et sans art un intérêt si puissant et si terrible! Aussi nous ne sommes pas surpris, nous n'admirons pas; nous pleurons. »

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette notice qu'en empruntant à la traduction que M. Toussenel a donnée du *Wilhelm Meister* de Goëthe le fragment suivant :

« Figurez-vous le prince vivant sous vos yeux, représentez-

« vous sa position, suivez ses gestes quand il apprend que « l'ombre de son père apparaît, placez-vous à côté de lui dans « la nuit terrible où le fantôme imposant marche devant lui. « Saisi d'horreur et d'effroi, il parle au spectre, il voit sa tête « faire un signe, il écoute, il suit... La voix terrible qui con- « damne son oncle retentit encore à ses oreilles, et dit : *Ven- « geance ! vengeance ! souviens toi de moi !*

« Quand l'ombre a disparu, qui voyons-nous paraître de- « vant nous? Est-ce un jeune héros altéré de vengeance, né « prince, heureux qu'on l'excite à redemander sa couronne à « l'usurpateur? Non, la surprise et l'effroi remplissent sa so- « litude; il se répand en invectives amères contre les scélé- « rats qui lui sourient; il jure de ne pas oublier celui qui « n'est plus, et dit avec un profond soupir : « Le char du « temps est sorti de l'ornière, et je dois l'y ramener ! Mal- « heur à moi ! »

« Ces mots me semblent expliquer toute la conduite d'Ham- « let; il est évident pour moi que Shakspeare a voulu peindre « une âme qui n'était point faite pour agir, chargée d'une ac- « tion terrible. Cette idée, selon moi, domine toute la pièce. « Un chêne est planté dans un vase précieux qui ne devait « recevoir dans son sein que d'aimables fleurs; les racines « de l'arbre s'étendent et le vase est brisé...

« Ce tendre et noble rejeton croissait sous l'influence im- « médiate de la majesté royale; l'idée de la dignité et des « droits de la royauté, le sentiment de ce qui est bon et gé- « néreux, la conscience de son illustre origine se développè- « rent en lui dès son enfance. C'était un prince né pour l'être, « et voulant régner pour affermir le règne de la vertu. Beau, « moral par sa nature, facile et complaisant, il eût été le mo- « dèle de la jeunesse et les délices du monde. Son amour « pour Ophélie était moins une passion violente qu'un secret « pressentiment du doux besoin d'aimer; son ardeur pour les « exercices de l'escrime venait moins d'un goût naturel que « d'une émulation sans cesse excitée par la réputation qu'un « autre s'était acquise dans les armes : franc, il aimait la « franchise, et savait apprécier cette paisible confiance dont

« jouit une âme sincère en s'épanchant dans le cœur d'un « ami. Instruit jusqu'à un certain point dans les arts et dans « les sciences, il savait connaître et honorer ce qui est bon « et beau ; la grossièreté le choquait, et si la haine pouvait « germer dans un cœur si tendre, c'était seulement pour mé- « priser et tourmenter de ses railleries amères des courtisans « infidèles et perfides. Il était facile dans ses manières, sim- « ple dans sa conduite, et sans être amoureux du repos, ne « recherchait pas le travail. Il semblait continuer à la cour « ses études académiques. Gai, plutôt par boutades que par « caractère, d'un commerce doux et facile, généreux, discret, « prudent, capable de pardonner une offense et de l'oublier, « mais irréconciliable avec tout homme qui avait une fois « franchi les bornes de la justice, de la vertu, de la dé- « cence. »

Tel est le jugement que le patriarche de la littérature allemande, le célèbre Goëthe a porté sur une des plus belles productions du génie de l'Eschyle anglais. Ce jugement prouve que les grands génies de toutes les nations savent se comprendre et s'admirer.

D. O'SULLIVAN.

Wilhelm Tell.

GUILLAUME TELL.

Perſonen.

Hermann Geßler, Reichsvogt in Schwyz und Uri.
Werner, Freiherr v. Attinghauſen, Bannerherr.
Ulrich von Rudenz, ſein Neffe

Werner Stauffacher,	Landleute aus Schwyz.
Konrad Hunn,	
Itel Reding,	
Hans auf der Mauer,	
Jörg im Hofe,	
Ulrich der Schmidt,	
Joſt von Weiler,	
Walther Fürſt,	aus Uri.
Wilhelm Tell,	
Röſſelmann, der Pfarrer,	
Petermann, der Sigriſt,	
Kuoni, der Hirt,	
Werni, der Jäger,	
Ruodi, der Fiſcher,	

PERSONNAGES.

HERMANN GESSLER, bailli de l'empereur à Schwytz et à Uri.
WERNER, baron d'Attinghausen, seigneur banneret.
ULRICH DE RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER,	habitants de Schwytz.
CONRAD HUNN,	
ITEL REDING,	
JEAN AUF DER MAUER,	
JOERG IM HOF,	
ULRICH SCHMIDT,	
JOSSE DE WEILER,	
WALTHER FURST,	habitants d'Uri.
GUILLAUME TELL,	
ROESSELMANN, le curé,	
PETERMANN, le sacristain,	
KUONI, le berger,	
WERNI, le chasseur,	
RUODI, le pêcheur,	

Arnold vom Melchthal,
Konrad Baumgarten,
Meier von Sarnen,
Struth von Winkelried,
Klaus von der Flüe,
Burkhart am Bühel,
Arnold von Sewa,
} aus Unterwalden.

Pfeiffer von Luzern.
Kunz von Gersau.
Jenni, Fischerknabe.
Seppi, Hirtenknabe.
Gertrud, Stauffachers Gattin.
Hedwig, Tells Gattin, Fürsts Tochter.
Bertha von Bruneck, eine reiche Erbin.

Armgart,
Mechthild,
Elsbeth,
Hildegard,
} Bäuerinnen.

Walther,
Wilhelm,
} Tells Knaben.

ARNOLD DU MELCHTHAL,
CONRAD BAUMGARTEN,
MEIER DE SARNEN,
STRUTH DE WINKELRIED,
NICOLAS DE FLUE,
BURKHARDT DU BUHEL,
ARNOLD DE SEWA,
} habitants d'Unterwalden.

PFEIFFER, de Lucerne.
KUNZ, de Gersau.
JENNI, jeune pêcheur.
SEPPI, jeune berger.
GERTRUDE, femme de Stauffacher.
HEDWIG, femme de Tell, fille de Furst.
BERTHE DE BRUNECK, riche héritière.

HERMENGARDE,
MATHILDE,
ELISABETH,
HILDEGARDE,
} paysannes.

WALTHER,
GUILLAUME,
} fils de Tell.

Frießhardt, Leuthold, } Söldner.
Rudolph der Harras, Geßlers Stallmeiſter.
Johannes Parricida, Herzog von Schwaben.
Stüſſi, der Flurſchütz.
Der Stier von Uri.
Ein Reichsbote.
Frohnvogt.
Meiſter Steinmetz, Geſellen und Handlanger.
Oeffentliche Ausrufer.
Barmherzige Brüder.
Geßleriſche und Landenbergiſche Reiter.
Viele Landleute, Männer und Weiber aus den Waldſtädten.

FRIESSHARDT, LEUTHOLD, } soldats de Gessler.
RODOLPHE HARRAS, écuyer de Gessler.
JEAN LE PARRICIDE, duc de Souabe.
STUSSI, le messier.
LA TROMPE D'URI.
UN MESSAGER DE L'EMPIRE.
UN PIQUEUR DE CORVÉE.
UN MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS, DES MANŒUVRES.
UN CRIEUR PUBLIC.
DES FRÈRES DE LA CHARITÉ.
DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg.
DES PAYSANS ET DES PAYSANNES des trois cantons.

Erſter Aufzug.

Erſte Scene.

Hohes Felſenufer des Vierwaldſtädterſees, Schwyz gegenüber.

Der See macht eine Bucht ins Land, eine Hütte iſt unweit dem Ufer, Fiſcherknabe fährt ſich in einem Kahn. Ueber den See hinweg ſieht man die grünen Matten, Dorfer und Höfe von Schwyz im hellen Sonnenſchein liegen. Zur Linken des Zuſchauers zeigen ſich die Spitzen des Haken, mit Wolken umgeben; zur Rechten im fernen Hintergrund ſieht man die Eisgebirge. Noch ehe der Vorhang aufgeht, hort man den Kuhreihen und das harmoniſche Geläute der Heerdenglocken, welches ſich auch bei eröffneter Scene noch eine Zeitlang fortſetzt.

Fiſcherknabe (ſingt im Kahn).

(Melodie des Kuhreihens.)

Es lächelt der See, er ladet zum Bade,
Der Knabe ſchlief ein am grünen Geſtade,

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente les rochers escarpés qui bordent le lac des Quatre-Cantons, en face de Schwytz. Le lac forme une baie en s'avançant dans les terres. Près du rivage est une cabane; un jeune pêcheur conduit sa barque sur l'eau. Au delà du lac, on aperçoit les vertes prairies, les villages, et les métairies de Schwytz eclairées par les rayons du soleil. A gauche du spectateur se decouvrent les pics du Haken entourés de nuages; à droite, dans un arrière-plan lointain, on aperçoit les glaciers. Avant que le rideau se lève, on entend le ranz des vaches et le bruit harmonieux des clochettes de troupeaux, qui se prolonge encore après que la toile est levée.

LE JEUNE PÊCHEUR *chante dans sa barque sur l'air du ranz des vaches.* « Le lac sourit, il invite à se baigner. L'enfant s'était endormi sur le gazon du rivage; il entend alors une harmonie aussi

Da hört er ein Klingen,
Wie Flöten ſo ſüß,
Wie Stimmen der Engel
Im Paradies.
Und wie er erwachet in ſeliger Luſt,
Da ſpülen die Waſſer ihm um die Bruſt,
Und es ruft aus den Tiefen:
Lieb Knabe, biſt mein!
Ich locke den Schläfer,
Ich zieh' ihn herein.

Hirt (ſingt auf dem Berge).
(Variation des Kuhreihens.)

Ihr Matten, lebt wohl,
Ihr ſonnige Weiden!
Der Senne muß ſcheiden
Der Sommer iſt hin.
Wir fahren zu Berg, wir kommen wieder,
Wenn der Kukuk ruft, wenn erwachen die Lieder,
Wenn mit Blumen die Erde ſich kleidet neu,
Wenn die Brünnlein fließen im lieblichen Mai.
Ihr Matten, lebt wohl,
Ihr ſonnige Weiden!
Der Senne muß ſcheiden;
Der Sommer iſt hin.

« douce que celle de la flûte, douce comme les voix des anges dans le « paradis; à l'instant où il s'éveille dans un céleste ravissement, les « vagues ondulaient autour de sa poitrine, et une voix sortant du « fond des eaux lui dit: Cher enfant, tu es à moi; je te surprends « dans ton sommeil, je t'attire en mon séjour. »

UN BERGER *chante sur la montagne. Variation du ranz des vaches.* « Adieu, pâturages, prairies dorées par le soleil; il faut que « le berger vous quitte, l'été s'est enfui. Nous reviendrons à la mon- « tagne, nous reviendrons alors que le coucou se fait entendre, quand « les chants se réveillent, quand la terre se revêt de fleurs nouvelles, « quand les ruisseaux coulent au doux mois de mai. Adieu, pâturages, « prairies dorées par le soleil; il faut que le berger vous quitte; l'été « s'est enfui. »

Alpenjäger

(erſcheint gegenüber auf der Höhe des Felſens)
(Zweite Variation.)

Es donnern die Höhen, es zittert der Steg,
Nicht grauet dem Schützen auf ſchwindligem Weg;
Er ſchreitet verwegen
Auf Feldern von Eis;
Da pranget kein Frühling,
Da grünet kein Reis;
Und unter den Füßen ein nebliges Meer,
Erkennt er die Städte der Menſchen nicht mehr;
Durch den Riß nur der Wolken
Erblickt er die Welt,
Tief unter den Waſſern
Das grünende Feld.

(Die Landſchaft verändert ſich, man hört ein dumpfes Krachen von den Bergen, Schatten von Wolken laufen über die Gegend.)

Ruodi, der Fiſcher, kommt aus der Hütte. Werni, der Jäger, ſteigt vom Felſen. Kuoni, der Hirt, kommt mit dem Melknapf auf der Schulter. Seppi, ſein Handbub, folgt ihm.

Ruodi.

Mach' hurtig, Jenni! Zieh' die Naue ein!

UN CHASSEUR DES ALPES *paraît en face sur le haut des rochers. Seconde variation.* « Les glaciers tonnent, le sentier tremble; le « chasseur poursuit sans crainte sa route effrayante : il s'avance har- « diment sur des champs de glace. Là, nul printemps n'étale sa ma- « gnificence, là ne verdoie nul rameau. Une mer de nuages sous ses « pieds, il ne reconnaît plus les cités des hommes; il n'aperçoit le « monde qu'à travers la déchirure des nuages, et loin au-dessous des « torrents les vertes campagnes. »

(*L'aspect du paysage change, on entend un bruit sourd dans les montagnes, et des nuages courent sur la contrée.*)

RUODI, *le pêcheur, sort de sa cabane.* WERNI, *le chasseur, descend des rochers.* KUONI, *le berger, s'avance, portant sur l'épaule un vase de lait.* SEPPI, *son jeune valet, le suit.*

RUODI. Hâte-toi, Jenni, amène la barque; l'orage approche; le

Der graue Thalvogt kommt, dumpf brüllt der Firn,
Der Mythenſtein zieht ſeine Haube an,
Und kalt her bläſ't es aus dem Wetterloch;
Der Sturm, ich mein', wird da ſein, eh' wir's denken.

Kuoni.

's kommt Regen, Fährmann. Meine Schafe freſſen
Mit Begierde Gras, und Wächter ſcharrt die Erde.

Werni.

Die Fiſche ſpringen, und das Waſſerhuhn
Taucht unter. Ein Gewitter iſt im Anzug.

Kuoni (zum Buben).

Lug', Seppi, ob das Vieh ſich nicht verlaufen.

Seppi.

Die braune Lieſel kenn' ich am Geläut'.

Kuoni.

So fehlt uns keine mehr, die geht am weitſten.

Ruodi.

Ihr habt ein ſchön Geläute, Meiſter Hirt.

Werni.

Und ſchmuckes Vieh — Iſt's Euer eignes, Landsmann?

glacier mugit sourdement; le pic du Mythen se coiffe de nuages; un vent froid souffle du Wetterloch; l'orage, sans doute, éclatera plutôt que nous ne pensons.

KUONI. Il va pleuvoir, batelier. Mes brebis broutent l'herbe avec avidité, et mon chien gratte la terre.

WERNI. Les poissons sautillent, la poule d'eau plonge, l'orage s'avance.

KUONI, *à son valet.* Regarde, Seppi, si le bétail ne s'est pas écarté.

SEPPI. Je reconnais la brune Lisette à sa clochette.

KUONI. Ainsi il n'en manque plus aucune, car celle-là revient toujours la dernière.

RUODI. Berger, vous avez là un beau carillon.

WERNI. Et un beau troupeau. Est-il à vous, ami?

Kuoni.

Bin nit ſo reich — 's iſt meines gnäd'gen Herrn,
Des Attinghäuſers, und mir zugezählt.

Ruodi.

Wie ſchön der Kuh das Band zu Halſe ſteht!

Kuoni.

Das weiß ſie auch, daß ſie den Reihen führt,
Und nähm' ich ihr's, ſie hörte auf zu freſſen.

Ruodi.

Ihr ſeid nicht klug! Ein unvernünft'ges Vieh —

Werni.

Iſt bald geſagt. Das Thier hat auch Vernunft;
Das wiſſen wir, die wir die Gemſen jagen.
Die ſtellen klug, wo ſie zur Weide gehn,
'ne Vorhut aus; die ſpitzt das Ohr und warnet
Mit heller Pfeife, wenn der Jäger naht.

Ruodi (zum Hirten).

Treibt Ihr jetzt heim?

Kuoni.

Die Alp iſt abgeweidet.

Werni.

Glückſel'ge Heimkehr, Senn'!

Kuoni.

Die wünſch' ich Euch.
Von Eurer Fahrt kehrt ſich's nicht immer wieder.

KUONI. Je ne suis pas si riche. Il appartient à mon digne seigneur d'Attinghausen, et il m'a été confié.

RUODI. Que ce collier va bien au cou de cette vache!

KUONI. Elle sait bien que c'est elle qui conduit le troupeau, et si je le lui enlevais, elle cesserait de manger.

RUODI. Quelle folie! une bête sans raison...

WERNI. C'est bientôt dit. Les animaux ont aussi leur raison. Nous le savons, *nous* qui chassons le chamois. Quand ils vont paître, ils placent prudemment devant eux une sentinelle qui dresse l'oreille, et les avertit par un cri aigu de l'approche du chasseur.

RUODI *au berger*. Retournez-vous maintenant chez vous?

KUONI. L'Alpe est épuisée.

WERNI. Je vous souhaite un heureux retour, berger!

KUONI. C'est moi qui vous le souhaite. De vos excursions on ne revient pas toujours.

Ruodi.

Dort kommt ein Mann in voller Haſt gelaufen

Werni.

Ich kenn' ihn, 's iſt der Baumgart von Alzellen.

Konrad Baumgarten (athemlos hereinſtürzend).

Baumgarten.

Um Gottes willen, Fährmann, Euren Kahn!

Ruodi.

Nun, nun, was gibt's ſo eilig?

Baumgarten.

Bindet los!

Ihr rettet mich vom Tode! Setzt mich über!

Kuoni.

Landsmann, was habt Ihr?

Werni.

Wer verfolgt Euch denn?

Baumgarten (zum Fiſcher).

Eilt, eilt, ſie ſind mir dicht ſchon an den Ferſen!
Des Landvogts Reiter kommen hinter mir;
Ich bin ein Mann des Tods, wenn ſie mich greifen.

Ruodi.

Warum verfolgen Euch die Reiſigen?

Baumgarten.

Erſt rettet mich, und dann ſteh' ich Euch Rede.

Werni.

Ihr ſeid mit Blut befleckt, was hat's gegeben?

RUODI. Voici un homme qui accourt en toute hâte.

WERNI. Je le connais, c'est Baumgarten d'Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN, *entrant hors d'haleine.* Au nom du ciel, batelier, votre canot.

RUODI. Eh bien, eh bien, qu'y a-t-il de si pressé?

BAUMGARTEN. Démarrez, vous me sauvez la vie. Passez-moi de l'autre côté.

KUONI. Ami, qu'avez-vous?

WERNI. Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN *au pêcheur.* Vite, vite! ils sont déjà sur mes talons. Les cavaliers du bailli me poursuivent; je suis un homme mort, s'ils me saisissent.

RUODI. Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN. Sauvez-moi d'abord, ensuite je vous le dirai.

WERNI. Vous êtes taché de sang, que s'est-il passé?

Baumgarten.

Des Kaiſers Burgvogt, der auf Roßberg ſaß —

Kuoni.

Der Wolfenſchießen? Läßt Euch der verfolgen?

Baumgarten.

Der ſchadet nicht mehr; ich hab' ihn erſchlagen.

Alle (fahren zurück).

Gott ſei Euch gnädig! Was habt Ihr gethan!

Baumgarten.

Was jeder freie Mann an meinem Platz!
Mein gutes Hausrecht hab' ich ausgeübt
Am Schänder meiner Ehr' und meines Weibes.

Kuoni.

Hat Euch der Burgvogt an der Ehr' geſchädigt?

Baumgarten.

Daß er ſein bös Gelüſten nicht vollbracht,
Hat Gott und meine gute Art verhütet.

Werni.

Ihr habt ihm mit der Art den Kopf zerſpalten

Kuoni.

O, laßt uns alles hören, Ihr habt Zeit,
Bis er den Kahn vom Ufer losgebunden.

BAUMGARTEN. Le bailli de l'empereur qui demeurait à Rossberg...
KUONI. Wolfenschiessen! Est-ce lui qui vous fait poursuivre?
BAUMGARTEN. Celui-là ne fera plus de mal, je l'ai tué.
TOUS, *reculant*. Que Dieu ait pitié de vous! Qu'avez-vous fait?
BAUMGARTEN. Ce que tout homme libre eût fait à ma place. J'ai usé de mon droit domestique sur celui qui a attenté à mon honneur et outragé ma femme.
KUONI. Est-ce que le bailli a attenté à votre honneur?
BAUMGARTEN. S'il n'a pas accompli son mauvais dessein, c'est que Dieu et ma bonne hache l'en ont empêché.
WERNI. Vous lui avez fendu la tête avec votre hache?
KUONI. Oh! racontez-nous cela! vous en avez le temps, avant que le canot soit détaché du rivage.

Baumgarten.

Ich hatte Holz gefällt im Wald, da kommt
Mein Weib gelaufen in der Angſt des Todes:
„Der Burgvogt lieg' in meinem Haus, er hab'
Ihr anbefohlen, ihm ein Bad zu rüſten.
Drauf hab' er Ungebührliches von ihr
Verlangt, ſie ſei entſprungen, mich zu ſuchen."
Da lief ich friſch hinzu, ſo wie ich war,
Und mit der Axt hab' ich ihm 's Bad geſegnet.

Werni.

Ihr thatet wohl; kein Menſch kann Euch drum ſchelten.

Kuoni.

Der Wütherich! Der hat nun ſeinen Lohn!
Hat's lang verdient um's Volk von Unterwalden.

Baumgarten.

Die That ward ruchbar; mir wird nachgeſetzt —
Indem wir ſprechen — Gott — verrinnt die Zeit —

(Es fängt an zu donnern.)

Kuoni.

Friſch, Fährmann — Schaff' den Biedermann hinüber!

BAUMGARTEN. J'étais à couper du bois dans la forêt, lorsque ma femme accourt dans des transes mortelles, et me dit que le bailli est dans ma maison, qu'il lui a ordonné de lui préparer un bain, qu'il a voulu obtenir d'elle des choses indignes, et qu'elle s'est échappée pour venir me chercher. Je m'élance aussitôt comme j'étais, et de ma hache je lui ai béni son bain.

WERNI. Vous avez bien fait, personne ne peut vous en blâmer.

KUONI. Le tyran! il a maintenant sa récompense. Il y a longtemps que le peuple d'Unterwald lui en devait une semblable.

BAUMGARTEN. Le fait est devenu public, on me poursuit, et pendant que nous causons... Dieu! le temps s'écoule. (*On entend le tonnerre.*)

KUONI. Allons, batelier! passe ce brave homme de l'autre côté.

RUOD. Impossible! un orage terrible est en marche, il faut attendre.

BAUMGARTEN. Dieu tout-puissant! je ne puis attendre, tout retard est mortel...

Ruodi.

Geht nicht. Ein ſchweres Ungewitter iſt
Im Anzug. Ihr müßt warten.

Baumgarten.

Heil'ger Gott!
Ich kann nicht warten. Jeder Aufſchub tödtet —

Kuoni (zum Fiſcher).

Greif' an mit Gott! Dem Nächſten muß man helfen;
Es kann uns allen Gleiches ja begegnen. (Brauſen und Donnern.)

Ruodi.

Der Föhn iſt los; ihr ſeht, wie hoch der See geht,
Ich kann nicht ſteuern gegen Sturm und Wellen.

Baumgarten (umfaßt ſeine Kniee).

So helf' Euch Gott, wie Ihr euch mein erbarmet —

Werni.

's geht ums Leben. Sei barmherzig, Fährmann!

Kuoni.

's iſt ein Hausvater, und hat Weib und Kinder!
(Wiederholte Donnerſchläge.)

Ruodi.

Was? Ich hab' auch ein Leben zu verlieren,

KUONI *au pêcheur.* Essaye, avec l'aide de Dieu; il faut aider son prochain: car enfin pareille chose peut arriver à chacun de nous. (*Éclats de tonnerre.*)

RUODI. La tempête est déchaînée. Voyez comme les vagues s'élèvent. Je ne pourrai gouverner contre l'orage et les flots.

BAUMGARTEN *embrasse ses genoux.* Que Dieu vous aide comme vous aurez pitié de moi!

WERNI. Il y va de la vie! sois compatissant, batelier.

KUONI. C'est un père de famille, il a femme et enfants. (*On entend des coups de tonnerre répétés.*)

RUODI. Comment! J'ai aussi une vie à perdre, j'ai, comme lui,

Hab' Weib und Kind daheim wie er — Seht hin,
Wie's brauſet, wie es wogt und Wirbel zieht,
Und alle Waſſer aufrührt in der Tiefe.
— Ich wollte gern den Biedermann erretten;
Doch es iſt rein unmöglich, Ihr ſeht ſelbſt.

Baumgarten (noch auf den Knieen).

So muß ich fallen in des Feindes Hand,
Das nahe Rettungsufer im Geſichte!
— Dort liegt's! Ich kann's erreichen mit den Augen,
Hinüberdringen kann der Stimme Schall,
Da iſt der Kahn, der mich hinübertrüge,
Und muß hier liegen, hülflos, und verzagen!

Kuoni.

Seht, wer da kommt!

Werni.

Es iſt der Tell aus Bürglen.

Tell (mit der Armbruſt).

Tell.

Wer iſt der Mann, der hier um Hülfe fleht?

femme et enfants chez moi. Voyez comme les lames se brisent, comme elles s'amoncellent, comme elles tourbillonnent, comme tous les flots se soulèvent dans les profondeurs du lac. Je voudrais de bon cœur sauver ce brave homme; mais cela est tout à fait impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN, *encore à genoux*. Il faut donc que je tombe entre les mains de l'ennemi, et le rivage qui me sauverait est là tout près, en face de moi! Il est là, mes regards l'atteignent, le son de ma voix y parvient, voici la barque qui m'y porterait, et il faut que je reste ici sans secours et désespéré!

KUONI. Qui vient là?

WERNI. C'est Tell de Burglen.

GUILLAUME TELL, *avec son arbalète*. Quel est cet homme qui implore ici du secours?

Kuoni.

'S iſt ein Alzeller Mann; er hat ſein' Ehr'
Vertheidigt, und den Wolfenſchieß erſchlagen,
Des Königs Burgvogt, der auf Roßberg ſaß —
Des Landvogts Reiter ſind ihm auf den Ferſen.
Er fleht den Schiffer um die Ueberfahrt,
Der fürcht't ſich vor dem Sturm und will nicht fahren.

Ruodi.

Da iſt der Tell, er führt das Ruder auch;
Der ſoll mir's zeugen, ob die Fahrt zu wagen.
(Heftige Donnerſchläge, der See rauſcht auf.)
Ich ſoll mich in den Höllenrachen ſtürzen?
Das thäte keiner, der bei Sinnen iſt.

Tell.

Der brave Mann denkt an ſich ſelbſt zuletzt.
Vertrau' auf Gott und rette den Bedrängten.

Ruodi.

Vom ſichern Port läßt ſich's gemächlich rathen!
Da iſt der Kahn und dort der See! Verſucht's!

Tell.

Der See kann ſich, der Landvogt nicht erbarmen.
Verſuch' es, Fährmann!

KUONI. C'est un homme d'Alzellen : il a défendu son honneur, et tué Wolfenschiess, le bailli royal qui demeurait à Rossberg. Les cavaliers du bailli Landenberg sont sur ses talons; il prie le batelier de le passer de l'autre côté; mais celui-ci a peur de l'orage et ne veut point partir.

RUODI. Voilà Tell qui sait aussi manier la rame, il peut vous dire si la traversée est possible. (*Violents coups de tonnerre, le lac mugit.*) J'irai me jeter dans la gueule de l'enfer? C'est ce que ne ferait aucun homme qui est dans son bon sens.

TELL. Un brave homme ne songe à lui qu'en dernier lieu. Ale confiance en Dieu, et sauve l'opprimé.

RUODI. Quand on est à l'abri dans le port, il est aisé de conseiller. Voici la barque et voici le lac, essayez.

TELL. Le lac peut se laisser toucher, non le bailli. Essaie, batelier.

Hirten und Jäger.

Rett' ihn! Rett' ihn! Rett' ihn!

Ruodi.

Und wär's mein Bruder und mein leiblich Kind,
Es kann nicht ſein; 's iſt heut Simons und Judä
Da raſ't der See und will ſein Opfer haben.

Tell.

Mit eitler Rede wird hier nichts geſchafft;
Die Stunde dringt, dem Mann muß Hülfe werden.
Sprich, Fährmann, willſt du fahren?

Ruodi.

Nein, nicht ich!

Tell.

In Gottes Namen denn! Gib her den Kahn!
Ich will's mit meiner ſchwachen Kraft verſuchen.

Kuoni.

Ha, wackrer Tell!

Werni.

Das gleicht dem Waidgeſellen!

Baumgarten.

Mein Retter ſeid Ihr und mein Engel, Tell!

Tell.

Wohl aus des Vogts Gewalt errett' ich Euch!
Aus Sturmes Nöthen muß ein andrer helfen.
Doch beſſer iſt's, Ihr fallt in Gottes Hand,

DES BERGERS et DES CHASSEURS. Sauve-le! sauve-le! sauve-le!

RUODI. Quand ce serait mon frère, mon propre enfant, c'est impossible. C'est aujourd'hui Saint-Simon et Saint-Jude; le lac est en fureur et veut sa victime.

TELL. De vaines paroles ne mènent à rien; le moment presse. Il faut secourir cet homme. Dis-moi, batelier, veux-tu le passer?

RUODI. Non, pas moi.

TELL. Eh bien donc, à la garde de Dieu! Donne-moi le canot; je l'essayerai avec mon faible bras.

KUONI. Ah! brave Tell!

WERNI. Voilà bien le brave chasseur!

BAUMGARTEN. Tell, vous êtes mon sauveur, mon ange.

TELL. Je vous arracherai bien à la colère du bailli, mais il faut qu'un autre vous protége contre le danger des flots. Après tout, mieux vaut que vous tombiez dans les mains de Dieu que dans celles

Als in der Menſchen!

(Zu dem Hirten.)

Landsmann, tröſtet Ihr
Mein Weib, wenn mir was Menſchliches begegnet.
Ich hab' gethan, was ich nicht laſſen konnte.

(Er ſpringt in den Kahn.)

Kuoni (zum Fiſcher).

Ihr ſeid ein Meiſter Steuermann. Was ſich
Der Tell getraut, das konntet Ihr nicht wagen?

Ruodi.

Wohl beſſre Männer thun's dem Tell nicht nach;
Es gibt nicht zwei, wie der iſt, im Gebirge.

Werni (iſt auf den Fels geſtiegen).

Er ſtößt ſchon ab. Gott helf' dir, braver Schwimmer!
Sieh', wie das Schifflein auf den Wellen ſchwankt.

Kuoni (am Ufer).

Die Fluth geht drüber weg — Ich ſeh's nicht mehr.
Doch halt', da iſt es wieder! Kräftiglich
Arbeitet ſich der Wackre durch die Brandung.

Seppi.

Des Landvogts Reiter kommen angeſprengt.

---

des hommes. (*Au berger.*) Ami, consolez ma femme, s'il m'arrive quelque malheur. J'ai fait ce que je ne pouvais me dispenser de faire. (*Il saute dans le canot.*)

KUONI *au pêcheur.* Vous êtes un maître pilote! ce que Tell a osé, vous ne pouviez pas le risquer, vous?

RUODI. Des gens qui valent mieux que moi ne feraient pas ce que fait Tell. Il n'y en a pas deux comme lui dans les montagnes.

WERNI, *monté sur un rocher.* Le voilà parti. Que Dieu te soit en aide, hardi batelier! Voyez comme la barque danse sur les flots.

KUONI, *sur le rivage.* La vague passe par dessus le canot... Je ne le vois plus... Un instant! le voilà qui reparaît. Le brave lutte vigoureusement contre la lame.

SEPPI. Les cavaliers du bailli accourent à toute bride.

Kuoni.

Weiß Gott, ſie ſind's! Das war Hülf' in der Noth.

Ein Trupp Landenbergiſcher Reiter.

Erſter Reiter.

Den Mörder gebt heraus, den Ihr verborgen!

Zweiter.

Des Wegs kam er; umſonſt verhehlt ihr ihn.

Kuoni und Ruodi.

Wen meint ihr, Reiter?

Erſter Reiter (entdeckt den Nachen).

Ha, was ſeh' ich! Teufel!

Werni (oben).

Iſt's der im Nachen, den ihr ſucht? — Reit zu!
Wenn ihr friſch beilegt, holt ihr ihn noch ein.

Zweiter.

Verwünſcht! Er iſt entwiſcht.

Erſter (zum Hirten und Fiſcher).

Ihr habt ihm fortgeholfen.
Ihr ſollt uns büßen — Fallt in ihre Heerde!
Die Hütte reißet ein, brennt und ſchlagt nieder!

(Eilen fort.)

Seppi (ſtürzt nach).

O meine Lämmer!

KUONI. Dieu! ce sont eux. Il était temps de le secourir. (*Une troupe de cavaliers de Landenberg arrive.*)

PREMIER CAVALIER. Livrez le meurtrier que vous avez caché.

LE SECOND. Il a pris ce chemin, vous essayeriez en vain de le cacher.

KUONI et RUODI. De qui parlez-vous, cavaliers?

LE PREMIER CAVALIER, *découvrant la nacelle!* Ah! que vois-je? Diable!

WERNI. Est-ce celui qui est dans cette barque que vous cherchez? Alors courez! si vous piquez vivement des deux, vous pourrez encore l'atteindre.

LE SECOND CAVALIER. Malédiction! Il nous échappe.

LE PREMIER CAVALIER *au berger et au pêcheur.* Vous l'avez aidé à fuir, vous allez nous le payer. Tombez sur leurs troupeaux, détruisez leurs cabanes, brûlez et saccagez. (*Ils s'éloignent.*)

SEPPI *court après eux.* O mes agneaux!

Ruoni (folgt).
Weh mir! meine Heerde!
Werni.
Die Wüthriche!
Ruodi (ringt die Hände).
Gerechtigkeit des Himmels,
Wann wird der Retter kommen dieſem Lande?
(Folgt ihnen).

Zweite Scene.

(Zu Steinen in Schwyz, eine Linde vor des Stauffachers Hauſe an der Landſtraße, zunächſt bei der Brücke.)

Werner Stauffacher, Pfeiffer von Luzern
(kommen im Geſpräche).
Pfeiffer.
Ja, ja, Herr Stauffacher, wie ich Euch ſagte,
Schwört nicht zu Oeſtreich, wenn Ihr's könnt vermeiden!
Haltet feſt am Reich und wacker, wie bisher!
Gott ſchirme euch bei Eurer alten Freiheit!
(Drückt ihm herzlich die Hand und will gehen.)
Stauffacher.
Bleibt doch, bis meine Wirthin kommt — Ihr ſeid
Mein Gaſt zu Schwyz, ich in Luzern der Eure.

RUONI *le suit.* Malheur à moi! Mon troupeau!
WERNI. Les barbares!
RUODI, *se tordant les mains.* Justice du ciel! quand viendra le libérateur de cette contrée? (*Il les suit.*)

SCÈNE II.

La scène est à Steinen dans le canton de Schwytz. Un tilleul est planté devant la maison de Stauffacher sur le grand chemin, près du pont.

WERNER STAUFFACHER, PFEIFFER DE LUCERNE *viennent en causant.*

PFEIFFER. Oui, oui, maître Stauffacher, comme je vous le disais, ne prêtez pas serment à l'Autriche, si vous pouvez vous en dispenser. Attachez-vous résolument à l'empire, comme par le passé, et que Dieu vous maintienne dans votre antique liberté! (*Il lui serre cordialement la main et veut s'éloigner.*)
STAUFFACHER. Restez donc jusqu'au retour de ma femme. Vous êtes mon hôte à Schwytz, moi le vôtre à Lucerne.

Pfeiffer.

Viel Dank! Muß heute Gerſau noch erreichen.
— Was Ihr auch Schweres mögt zu leiden haben
Von Eurer Vögte Geiz und Uebermuth,
Tragt's in Geduld! Es kann ſich ändern ſchnell;
Ein andrer Kaiſer kann ans Reich gelangen.
Seid Ihr erſt Oeſterreichs, ſeid Ihr's auf immer.

(Er geht ab. Stauffacher ſetzt ſich kummervoll auf eine Bank unter der Linde. So findet ihn Gertrud, ſeine Frau, die ſich neben ihn ſtellt, und ihn eine Zeit lang ſchweigend betrachtet.)

Gertrud.

So ernſt, mein Freund! Ich kenne dich nicht mehr.
Schon viele Tage ſeh' ich's ſchweigend an,
Wie finſtrer Trübſinn deine Stirne furcht.
Auf deinem Herzen drückt ein ſtill Gebreſten.
Vertrau' es mir; ich bin dein treues Weib,

PFEIFFER. Grand merci, il faut que je sois aujourd'hui même à Gersau. Quoi que vous ayez à souffrir de la rapacité et de l'insolence de vos baillis, supportez-le avec patience; les choses peuvent changer promptement; un autre Empereur peut arriver au trône. Mais si vous êtes une fois à l'Autriche, c'est pour toujours. (*Il s'éloigne.*)

STAUFFACHER *s'assied sur un banc, sous le tilleul; il paraît soucieux. C'est dans cet état que le trouve Gertrude, sa femme; elle se place à côté de lui, et le regarde quelque temps en silence.*

GERTRUDE. Si sérieux, mon ami! Je ne te reconnais plus; voilà déjà plusieurs jours que j'observe en silence le sombre chagrin qui ride ton front. Une peine muette pèse sur ton cœur. Confie la-moi. Je suis ta femme fidèle et je réclame ma part de tes chagrins. (*Stauf-*

Und meine Hälfte fordr' ich deines Grams.

(Stauffacher reicht ihr die Hand und ſchweigt.)

Was kann dein Herz beklemmen? ſag' es mir.
Geſegnet iſt dein Fleiß, dein Glücksſtand blüht,
Voll ſind die Scheunen; und der Rinder Schaaren,
Der glatten Pferde wohlgenährte Zucht
Iſt von den Bergen glücklich heimgebracht
Zur Winterung in den bequemen Ställen.
— Da ſteht dein Haus, reich wie ein Edelſitz;
Von ſchönem Stammholz iſt es neu gezimmert
Und nach dem Richtmaß ordentlich gefügt;
Von vielen Fenſtern glänzt es wohnlich hell;
Mit bunten Wappenſchildern iſt's bemalt
Und weiſen Sprüchen, die der Wandersmann
Verweilend lieſt und ihren Sinn bewundert.

Stauffacher.

Wohl ſteht das Haus gezimmert und gefügt,
Doch ach — es wankt der Grund, auf den wir bauten.

Gertrud.

Mein Werner, ſage, wie verſtehſt du das?

facher lui tend la main et garde le silence.) Qui peut attrister ton cœur? dis-le-moi. Ton travail est béni, ta fortune est florissante; tes greniers sont pleins, et tes troupeaux de bœufs et tes chevaux *bien nourris, au poil luisant, sont revenus heureusement* de la montagne pour passer l'hiver dans des étables commodes. Voici ta maison, riche comme un noble manoir; elle est revêtue de beaux lambris neufs, disposés avec ordre et symétrie; quantité de fenêtres y laissent pénétrer l'éclat du jour; elle est ornée d'écussons aux couleurs variées et de sages maximes que le voyageur lit en s'arrêtant, et dont il admire le sens.

STAUFFACHER. Cette maison est, il est vrai, commode et bien construite; mais, hélas! le sol tremble, sur lequel nous avons bâti.

GERTRUDE. Mon Werner, dis-moi, qu'entends-tu par là?

Stauffacher.

Vor dieſer Linde ſaß ich jüngſt wie heut',
Das ſchön Vollbrachte freudig überdenkend;
Da kam daher von Küßnacht, ſeiner Burg,
Der Vogt mit ſeinen Reiſigen geritten.
Vor dieſem Hauſe hielt er wundernd an;
Doch ich erhob mich ſchnell; und unterwürfig,
Wie ſich's gebührt, trat ich dem Herrn entgegen,
Der uns des Kaiſers richterliche Macht
Vorſtellt im Lande. "Weſſen iſt das Haus?"
Fragt' er bösmeinend, denn er wußt' es wohl.
Doch ſchnell beſonnen ich entgegn' ihm ſo:
"Dies Haus, Herr Vogt, iſt meines Herrn des Kaiſers,
Und Eures, und mein Lehen." — Da verſetzt er
"Ich bin Regent im Land an Kaiſers Statt,
Und will nicht, daß der Bauer Häuſer baue
Auf ſeine eigne Hand, und alſo frei
Hinleb', als ob er Herr wär' in dem Lande;
Ich werd' mich unterſtehn, Euch das zu wehren."

STAUFFACHER. J'étais dernièrement assis comme aujourd'hui sous ce tilleul, songeant avec plaisir à mon heureuse fortune, quand le bailli arriva de son château de Kussnacht avec ses cavaliers. Il s'arrêta devant cette maison avec surprise. Moi, je me leval sur-le-champ et je m'avançai respectueusement, comme il convient, au-devant de celui qui représente en ce pays la justice seigneuriale de l'Empereur. — « A qui est cette maison ? » demanda-t-il avec malice, car il le savait bien. Je lui réponds soudain : — « Seigneur bailli, cette maison est à l'Empereur, mon maître, elle est à vous, et je la tiens en fief. » Il reprit : « Je gouverne le pays au nom de l'Empereur, et je ne veux pas que les paysans bâtissent des maisons de leur propre chef et prennent ainsi leurs aises, comme s'ils étaient les maîtres du pays ; j'aviserai aux moyens de vous en empêcher. » En

Dieß ſagend ritt er trutziglich von dannen;
Ich aber blieb mit kummervoller Seele,
Das Wort bedenkend, das der Böſe ſprach.

Gertrud.

Mein lieber Herr und Ehewirth! Magſt du
Ein redlich Wort von deinem Weib vernehmen?
Des edeln Ibergs Tochter rühm' ich mich,
Des vielerfahrnen Manns. Wir Schweſtern ſaßen,
Die Wolle ſpinnend, in den langen Nächten,
Wenn bei dem Vater ſich des Volkes Häupter
Verſammelten, die Pergamente laſen
Der alten Kaiſer, und des Landes Wohl
Bedachten in vernünftigem Geſpräch.
Aufmerkend hört' ich da manch kluges Wort,
Was der Verſtänd'ge denkt, der Gute wünſcht,
Und ſtill im Herzen hab' ich mir's bewahrt.
So höre denn und acht' auf meine Rede!
Denn was dich preßte, ſieh', das wußt' ich längſt.
— Dir grollt der Landvogt, möchte gern dir ſchaden,

disant cela, il partit d'un air menaçant et je restai, le souci dans l'âme, songeant aux paroles que ce méchant avait prononcées.

GERTRUDE. Mon cher époux et maître, veux-tu recevoir un loyal conseil de ta femme? Je me glorifie d'être la fille du noble Iberg, ce sage vieillard. Assise auprès de mes sœurs, je filais avec elles la laine durant les longues soirées, tandis que les principaux du peuple, rassemblés chez mon père, lisaient les chartes des anciens Empereurs et discutaient dans leurs sages entretiens sur le bien-être du pays. Là j'entendais mainte parole sensée, je notais les réflexions de l'homme intelligent, les désirs de l'homme de bien, et j'en ai conservé le souvenir dans mon cœur. Fais donc attention et réfléchis à ce que je vais te dire, car ce qui te tourmente, vois-tu, je le savais depuis longtemps. Le bailli est irrité contre toi et voudrait te nuire, car tu mets ob-

Denn du biſt ihm ein Hinderniß, daß ſich
Der Schwyzer nicht dem neuen Fürſtenhaus
Will unterwerfen, ſondern treu und feſt
Beim Reich beharren, wie die würdigen
Altvordern es gehalten und gethan. —
Iſt's nicht ſo, Werner? Sag' es, wenn ich lüge!

Stauffacher.

So iſt's, das iſt des Geßlers Groll auf mich.

Gertrud.

Er iſt dir neidiſch, weil du glücklich wohnſt,
Ein freier Mann auf deinem eignen Erbe
— Denn er hat keins. Vom Kaiſer ſelbſt und Reich
Trägſt du dieß Haus zu Lehn; du darfſt es zeigen,
So gut der Reichsfürſt ſeine Länder zeigt:
Denn über dir erkennſt du keinen Herrn,
Als nur den höchſten in der Chriſtenheit —
Er iſt ein jüngrer Sohn nur ſeines Hauſes;
Nichts nennt er ſein als ſeinen Rittermantel;
Drum ſieht er jedes Biedermannes Glück

stacle à ses desseins en empêchant les Suisses de se soumettre à la nouvelle maison princière; ils restent inébranlables dans leur fidélité à l'empire, comme l'ont fait leurs dignes ancêtres. N'est-ce pas cela, Werner? dis si je me trompe.

STAUFFACHER. Il est vrai, c'est là le sujet de la colère de Gessler contre moi.

GERTRUDE. Il te porte envie, parce que tu as le bonheur de vivre en homme libre sur ton propre héritage, car lui n'en a point. Tu tiens cette maison en fief de l'Empereur lui-même et de l'empire; tu peux la montrer avec orgueil aussi bien qu'un prince de l'empire montre ses terres; car tu ne reconnais au-dessus de toi d'autre maître que le premier de la chrétienté. Quant au bailli, c'est le cadet de sa maison; il ne peut se dire le maître que de son manteau de chevalier, et voilà pourquoi il considère le bonheur de tout honnête homme

Mit ſchelen Augen gift'ger Mißgunſt an.
Dir hat er längſt den Untergang geſchworen —
Noch ſtehſt du unverſehrt. — Willſt du erwarten,
Bis er die böſe Luſt an dir gebüßt?
Der kluge Mann baut vor.

Stauffacher.

Was iſt zu thun?

Gertrud (tritt näher).

So höre meinen Rath! Du weißt, wie hier
Zu Schwytz ſich alle Redlichen beklagen
Ob dieſes Landvogts Geiz und Wütherei.
So zweifle nicht, daß ſie dort drüben auch
In Unterwalden und im Urner-Land
Des Dranges müd' ſind und des harten Jochs —
Denn wie der Geßler hier, ſo ſchafft es frech
Der Landenberger drüben überm See —
Es kommt kein Fiſcherkahn zu uns herüber,
Der nicht ein neues Unheil und Gewalt-
Beginnen von den Vögten uns verkündet.
Drum thät' es gut, daß eurer etliche,

avec le regard oblique d'une jalousie envenimée. Il a depuis longtemps juré ta perte; jusqu'ici tu as été préservé... Veux-tu attendre qu'il accomplisse ses mauvais desseins? L'homme sage prend les devants.

STAUFFACHER. Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE *se rapprochant*. Écoute mon conseil. Tu sais comme ici tous les gens de bien se plaignent de l'avarice et de la cruauté du bailli. Ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans le pays d'Uri et d'Unterwald, on ne soit également las de la pesanteur de ce joug; car Landenberg se conduit là-bas aussi insolemment que Gessler ici. Il ne nous arrive pas une barque de pêcheur qui ne nous apprenne quelque nouveau malheur, quelque violence des baillis. C'est pourquoi il serait bon que quelques-uns d'entre vous, amis du pays, avi-

Die's redlich meinen, ſtill zu Rathe gingen,
Wie man des Drucks ſich möcht' erledigen;
So acht' ich wohl, Gott würd' euch nicht verlaſſen,
Und der gerechten Sache gnädig ſein —
Haſt du in Uri keinen Gaſtfreund, ſprich,
Dem du dein Herz magſt redlich offenbaren?

Stauffacher.

Der wackern Männer kenn' ich viele dort,
Und angeſehen große Herrenleute,
Die mir geheim ſind und gar wohl vertraut.
(Er ſteht auf.)
Frau, welchen Sturm gefährlicher Gedanken
Weckſt du mir in der ſtillen Bruſt! Mein Innerſtes
Kehrſt du an's Licht des Tages mir entgegen,
Und, was ich mir zu denken ſtill verbot,
Du ſprichſt's mit leichter Zunge kecklich aus.
— Haſt du auch wohl bedacht, was du mir räthſt?
Die wilde Zwietracht und den Klang der Waffen
Rufſt du in dieſes friedgewohnte Thal —

sassent en secret aux moyens de se délivrer de l'oppression. Je crois bien que Dieu ne vous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. N'as-tu pas à Uri, dis-moi, un hôte auquel tu puisses franchement ouvrir ton cœur?

STAUFFACHER. Je connais là beaucoup de braves gens et de vassaux riches et considérés, qui sont mes amis et peuvent entrer dans mes secrets. (*Il se lève.*) Femme, quel tumulte de pensées dangereuses éveilles-tu dans la paix de mon cœur! tu me montres à la lumière du jour l'intérieur de mon âme, et ce que je m'interdisais à moi-même de penser, ta langue le prononce avec une téméraire légèreté. Mais as-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles? Tu appelles dans cette pacifique vallée la sauvage discorde et le bruit des armes. Nous oserions,

Wir wagten es, ein ſchwaches Volk der Hirten,
In Kampf zu gehen mit dem Herrn der Welt?
Der gute Schein nur iſt's, worauf ſie warten,
Um loszulaſſen auf dieß arme Land
Die wilden Horden ihrer Kriegesmacht,
Darin zu ſchalten mit des Siegers Rechten,
Und unterm Schein gerechter Züchtigung
Die alten Freiheitsbriefe zu vertilgen.

Gertrud.

Ihr ſeid auch Männer, wiſſet eure Art
Zu führen; und dem Muthigen hilft Gott!

Stauffacher.

O Weib! Ein furchtbar wüthend Schreckniß iſt
Der Krieg; die Heerde ſchlägt er und den Hirten.

Gertrud.

Ertragen muß man, was der Himmel ſendet;
Unbilliges erträgt kein edles Herz.

Stauffacher.

Dieß Haus erfreut dich, das wir neu erbauten;
Der Krieg, der ungeheure, brennt es nieder.

nous faibles bergers, entrer en lutte avec le maître du monde? Ils n'attendent qu'un prétexte pour lancer sur cette pauvre terre les hordes féroces de leurs soldats, pour y exercer les droits du vainqueur, et, sous l'apparence d'un juste châtiment, anéantir nos anciennes chartes de franchise.

GERTRUDE. Mais vous aussi, vous êtes des hommes; vous savez manier la hache, et Dieu aide les braves.

STAUFFACHER. O femme, la guerre est une calamité terrible; elle frappe le troupeau et le berger.

GERTRUDE. On doit se soumettre aux decrets du ciel; mais aucun noble cœur ne supporte l'injustice.

STAUFFACHER. Tu prends plaisir à cette maison que nous venons de construire; la guerre, l'affreuse guerre, la réduira en cendres.

Gertrud.

Wüßt' ich mein Herz an zeitlich Gut gefeſſelt,
Den Brand würf' ich hinein mit eigner Hand.

Stauffacher.

Du glaubſt an Menſchlichkeit! Es ſchont der Krieg
Auch nicht das zarte Kindlein in der Wiege.

Gertrud.

Die Unſchuld hat im Himmel einen Freund!
— Sieh' vorwärts, Werner, und nicht hinter dich!

Stauffacher.

Wir Männer können tapfer fechtend ſterben
Welch Schickſal aber wird das eure ſein?

Gertrud.

Die letzte Wahl ſteht auch dem Schwächſten offen:
Ein Sprung von dieſer Brücke macht mich frei.

Stauffacher (ſtürzt in ihre Arme).

Wer ſolch ein Herz an ſeinen Buſen drückt,
Der kann für Herd und Hof mit Freuden fechten,
Und keines Königs Heermacht fürchtet er —
Nach Uri fahr' ich ſtehndes Fußes gleich.

GERTRUDE. J'y mettrais le feu de ma propre main, si je savais mon cœur attaché au bien temporel.

STAUFFACHER. Tu crois à l'humanité; la guerre n'épargne pas même le tendre enfant au berceau.

GERTRUDE. L'innocence a un ami dans le ciel! Regarde devant toi, Werner, et non pas en arrière.

STAUFFACHER. Nous autres hommes, nous pouvons mourir en combattant bravement; mais quel destin sera le vôtre?

GERTRUDE. Une dernière ressource reste encore même au plus faible; je m'élance de ce pont, et me voilà libre.

STAUFFACHER *se jette dans ses bras.* Celui qui presse un tel cœur sur sa poitrine, celui-là peut combattre avec joie pour ses foyers, celui-là ne craint les soldats d'aucun roi. Je vais de ce pas à Uri;

Dort lebt ein Gaſtfreund mir, Herr Walther Fürſt,
Der über dieſe Zeiten denkt wie ich.
Auch find' ich dort den edeln Bannerherrn
Von Attinghaus — obgleich von hohem Stamm,
Liebt er das Volk und ehrt die alten Sitten.
Mit ihnen beiden pfleg' ich Raths, wie man
Der Landesfeinde muthig ſich erwehrt —
Leb' wohl — und weil ich fern bin, führe du
Mit klugem Sinn das Regiment des Hauſes —
Dem Pilger, der zum Gotteshauſe wallt,
Dem frommen Mönch, der für ſein Kloſter ſammelt,
Gib reichlich und entlaß' ihn wohl gepflegt!
Stauffachers Haus verbirgt ſich nicht. Zu äußerſt
Am offnen Heerweg ſteht's, ein wirthlich Dach
Für alle Wandrer, die des Weges fahren.

(Indem ſie nach dem Hintergrund abgehen, tritt Wilhelm Tell mit Baumgarten vorn auf die Scene.)

j'ai là un hôte, un ami, Walther Furst, qui a la même opinion que moi sur les affaires du pays. Je trouverai là aussi le noble banneret Attinghausen; quoique d'une naissance élevée, il aime le peuple et honore les vieilles mœurs. Je tiendrai conseil avec eux sur les moyens de nous défendre courageusement contre l'ennemi. Adieu, et pendant que je serai loin, gère sagement les affaires de la maison. Donne généreusement au pélerin qui va visiter la maison de Dieu, au moine pieux qui recueille des aumônes pour son couvent, et ne les laisse partir qu'après les avoir bien traités. La maison de Stauffacher ne se cache pas; elle élève à l'extrémité du grand chemin son toit hospitalier pour tous les voyageurs. (*Pendant qu'ils s'éloignent vers le fond du théâtre, Tell s'avance avec Baumgarten sur le devant de la scene.*

Tell (zu Baumgarten).

Ihr habt jetzt meiner weiter nicht vonnöthen.
Zu jenem Hauſe gehet ein; dort wohnt
Der Stauffacher, ein Vater der Bedrängten.
— Doch ſieh', da iſt er ſelber — Folgt mir, kommt!

(Gehen auf ihn zu; die Scene verwandelt ſich.)

Dritte Scene.

Oeffentlicher Platz bei Altdorf.

Auf einer Anhöhe im Hintergrund ſieht man eine Veſte bauen, welche ſchon ſo weit gediehen, daß ſich die Form des Ganzen darſtellt. Die hintere Seite iſt fertig; an der vordern wird eben gebaut, das Gerüſte ſteht noch, an welchem die Werkleute auf und nieder ſteigen; auf dem höchſten Dache hängt der Schieferdecker. — Alles iſt in Bewegung und Arbeit.

Frohnvogt. Meiſter Steinmetz. Geſellen und Handlanger.

Frohnvogt
(mit dem Stabe, treibt die Arbeiter).

Nicht lang gefeiert, friſch! Die Mauerſteine

TELL, *à Baumgarten*. Maintenant vous n'avez plus besoin de moi. Entrez dans cette maison, c'est là que demeure Stauffacher, le père des opprimés: mais, tenez, le voici lui-même... Suivez-moi, venez. (*Ils vont à lui; la scène change.*)

SCÈNE III.

Une place publique d'Altorf. Sur une hauteur, dans le fond, on voit s'élever une forteresse qui est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme de l'édifice. La partie la plus reculée est achevée; on travaille sur le devant, les échafaudages sont encore debout, les ouvriers montent et descendent; un couvreur est sur le sommet du toit. Tout est en mouvement.

LE PIQUEUR DE CORVÉE, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS *et* DES MANOEUVRES.

LE PIQUEUR *avec son bâton excite les ouvriers.* Allons! ne chômez pas si longtemps! Vivement: apportez les pierres, la chaux, le

Herbei! Den Kalk, den Mörtel zugefahren,
Wenn der Herr Landvogt kommt, daß er das Werk
Gewachſen ſieht! — Das ſchlendert wie die Schnecken.

(Zu zwei Handlangern, welche tragen.)

Heißt das geladen? Gleich das Doppelte!
Wie die Tagdiebe ihre Pflicht beſtehlen!

Erſter Geſell.

Das iſt doch hart, daß wir die Steine ſelbſt
Zu unſerm Twing und Kerker ſollen fahren!

Frohnvogt.

Was murret Ihr? Das iſt ein ſchlechtes Volk,
Zu nichts anſtellig, als das Vieh zu melken,
Und faul herum zu ſchlendern auf den Bergen.

Alter Mann (ruht aus).

Ich kann nicht mehr.

Frohnvogt (ſchüttelt ihn).

Friſch, Alter, an die Arbeit!

Erſter Geſell.

Habt Ihr denn gar kein Eingeweid', daß Ihr

mortier, afin que mon seigneur le bailli, quand il viendra, trouve l'ouvrage avancé. Ça marche comme des limaçons. (*A deux manœuvres.*) Cela s'appelle-t-il une charge? Allons, le double; comme ces fainéants font leur corvée!

LE PREMIER COMPAGNON. Il est pourtant bien dur de porter nous-mêmes les pierres de notre donjon et de notre cachot.

LE PIQUEUR. Que murmurez-vous? Misérable peuple, qui n'est bon qu'à traire les vaches et à se promener sur les montagnes.

UN VIEILLARD, *s'asseyant.* Je n'en puis plus.

LE PIQUEUR *le secoue.* Allons, vieux, à l'œuvre.

LE PREMIER COMPAGNON. Vous n'avez donc pas d'entrailles, de for-

Den Greis, der kaum ſich ſelber ſchleppen kann,
Zum harten Frohndienſt treibt?

Meiſter Steinmetz und Geſellen.

's iſt himmelſchreiend!

Frohnvogt.

Sorgt ihr für euch; ich thu', was meines Amts.

Zweiter Geſell.

Frohnvogt, wie wird die Veſte denn ſich nennen,
Die wir da bau'n?

Frohnvogt.

Zwing Uri ſoll ſie heißen,
Denn unter dieſes Joch wird man euch beugen.

Geſellen.

Zwing Uri!

Frohnvogt.

Nun, was gibt's dabei zu lachen?

Zweiter Geſell.

Mit dieſem Häuslein wollt ihr Uri zwingen?

Erſter Geſell.

Laß ſeh'n, wie viel man ſolcher Maulwurfshaufen
Muß über 'nander ſetzen, bis ein Berg
Draus wird wie der geringſte nur in Uri!

(Frohnvogt geht nach dem Hintergrund.)

Meiſter Steinmetz.

Den Hammer werf' ich in den tiefſten See,

cer ainsi à une rude corvée un vieillard qui peut à peine se traîner?

LE TAILLEUR DE PIERRES *et* LES COMPAGNONS. Cela crie vengeance!

LE PIQUEUR. Mêlez-vous de vos affaires; je fais mon devoir.

LE SECOND COMPAGNON. Piqueur, comment se nommera donc le fort que nous bâtissons?

LE PIQUEUR. Il s'appellera la *Servitude d'Uri;* sous ce joug on courbera vos têtes.

LES COMPAGNONS. La servitude d'Uri?

LE PIQUEUR. Eh bien! qu'avez-vous à rire?

LE SECOND COMPAGNON. Avec cette maisonnette vous voulez asservir Uri?

LE PREMIER COMPAGNON. Voyons combien de pareilles taupinières il vous faudrait élever l'une sur l'autre, pour en faire une montagne égale seulement à la plus petite d'Uri. (*Le piqueur se retire vers le fond du théâtre.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES. Je jetterai dans le fond du lac le mar-

Der mir gedient bei dieſem Fluchgebäude!

Tell und Stauffacher kommen.

Stauffacher.

O hätt' ich nie gelebt, um das zu ſchauen!

Tell.

Hier iſt nicht gut ſein. Laßt uns weiter gehn!

Stauffacher.

Bin ich zu Uri in der Freiheit Land?

Meiſter Steinmetz.

O Herr, wenn Ihr die Keller erſt geſehn
Unter den Thürmen! Ja, wer die bewohnt,
Der wird den Hahn nicht fürder krähen hören.

Stauffacher.

O Gott!

Steinmetz.

Seht dieſe Flanken, dieſe Strebepfeiler,
Die ſtehn, wie für die Ewigkeit gebaut!

Tell.

Was Hände bauten, können Hände ſtürzen.

(Nach den Bergen zeigend.)

Das Haus der Freiheit hat uns Gott gegründet.

(Man hört eine Trommel; es kommen Leute, die einen Hut auf einer Stange tragen, ein Ausrufer folgt ihnen, Weiber und Kinder dringen tumultuariſch nach.)

---

leau qui m'a servi à construire cet édifice de malheur. (*Tell et Stauffacher arrivent.*)

STAUFFACHER. Oh! n'ai-je donc vécu que pour voir de telles choses!

TELL. Il ne fait pas bon ici, allons plus loin.

STAUFFACHER. Suis-je à Uri, sur la terre de la liberté?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Ah! seigneur, si vous aviez vu les cabots sous les tours! Celui qui les habitera, je vous en réponds, n'entendra plus le chant du coq.

STAUFFACHER. O Dieu!

LE TAILLEUR DE PIERRES. Voyez ces bastions, ces contre-forts qui semblent bâtis pour l'éternité.

TELL. Ce que des mains ont élevé, des mains peuvent le renverser. (*Il indique les montagnes.*) Dieu nous a bâti la maison de la liberté.

(*On entend un tambour, des hommes arrivent portant un chapeau sur une perche. Un crieur les suit. Des femmes et des enfants se pressent en tumulte sur leurs pas.*)

Erſter Geſell.

Was will die Trommel? Gebet Acht!

Meiſter Steinmetz.

Was für
Ein Faßnachtsaufzug, und was ſoll der Hut?

Ausrufer.

In des Kaiſers Namen! Höret!

Geſellen.

Still doch! Höret!

Ausrufer.

Ihr ſehet dieſen Hut, Männer von Uri!
Aufrichten wird man ihn auf hoher Säule,
Mitten in Altdorf, an dem höchſten Ort,
Und dieſes iſt des Landvogts Will' und Meinung:
Dem Hut ſoll gleiche Ehre wie ihm ſelbſt geſchehn.
Man ſoll ihn mit gebognem Knie und mit
Entblößtem Haupt verehren — Daran will
Der König die Gehorſamen erkennen.
Verfallen iſt mit ſeinem Leib und Gut
Dem Könige, wer das Gebot verachtet.

(Das Volk lacht laut auf, die Trommel wird gerührt, ſie gehen vorüber.)

Erſter Geſell.

Welch neues Unerhörtes hat der Vogt

LE PREMIER COMPAGNON. Que signifie ce tambour? Attention!

LE TAILLEUR DE PIERRES. Quelle procession de carnaval! Et que veut dire ce chapeau?

LE CRIEUR. Au nom de l'Empereur, écoutez!

LES COMPAGNONS. Silence, écoutez donc!

LE CRIEUR. Vous voyez, hommes d'Uri, vous voyez ce chapeau; on va le placer au haut d'un mât, au milieu d'Altorf, sur le point le plus élevé. Et voici la volonté et le bon plaisir du bailli: vous rendrez à ce chapeau les mêmes honneurs qu'à lui-même; on doit fléchir le genou devant lui et se découvrir la tête. Le Roi reconnaîtra par là ceux qui lui sont soumis. Quiconque méprisera cet ordre sera puni dans sa personne, et ses biens seront confisqués. (*Le peuple éclate de rire, le tambour bat, la troupe passe.*)

LE PREMIER COMPAGNON. Quel étrange caprice s'est donc encore mis

Sich ausgeſonnen? Wir 'nen Hut verehren!
Sagt! Hat man je vernommen von dergleichen?

Meiſter Steinmetz.

Wir unſre Kniee beugen einem Hut!
Treibt er ſein Spiel mit ernſthaft würd'gen Leuten?

Erſter Geſell.

Wär's noch die kaiſerliche Kron'! So iſt's
Der Hut von Oeſterreich; ich ſah ihn hangen
Ueber dem Thron, wo man die Lehen gibt!

Meiſter Steinmetz.

Der Hut von Oeſterreich! Gebt Acht, es iſt
Ein Fallſtrick, uns an Oeſtreich zu verrathen!

Geſellen.

Kein Ehrenmann wird ſich der Schmach bequemen.

Meiſter Steinmetz.

Kommt, laßt uns mit den andern Abred' nehmen!

(Sie gehen nach der Tiefe.

Tell (zum Stauffacher).

Ihr wiſſet nun Beſcheid. Lebt wohl, Herr Werner!

en tête le bailli? Nous! honorer un chapeau! Dites, a-t-on jamais rien vu de pareil?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Nous, fléchir le genou devant un chapeau! se joue-t-il d'un peuple sérieux et respectable?

LE PREMIER COMPAGNON. Encore si c'était la couronne impériale! mais c'est le chapeau de l'Autriche, tel que je l'ai vu suspendu au-dessus du trône où nous allons porter notre hommage.

LE TAILLEUR DE PIERRES. Le chapeau de l'Autriche! Prenez garde! c'est un piége pour nous livrer à l'Autriche.

LES COMPAGNONS. Quel homme d'honneur se soumettrait à cette honte?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Venez; allons nous concerter avec les autres. (*Ils se retirent au fond du théâtre.*)

TELL, *à Stauffacher*. Vous êtes maintenant au fait. Adieu, maître Werner.

Stauffacher.

Wo wollt Ihr hin? O, eilt nicht ſo von dannen!

Tell.

Mein Haus entbehrt des Vaters. Lebet wohl!

Stauffacher.

Mir iſt das Herz ſo voll, mit Euch zu reden.

Tell.

Das ſchwere Herz wird nicht durch Worte leicht.

Stauffacher.

Doch könnten Worte uns zu Thaten führen

Tell.

Die einz'ge That iſt jetzt Geduld und Schweigen.

Stauffacher.

Soll man ertragen, was unleidlich iſt?

Tell.

Die ſchnellen Herrſcher ſind's, die kurz regieren.
— Wenn ſich der Föhn erhebt aus ſeinen Schlünden,
Löſcht man die Feuer aus, die Schiffe ſuchen
Eilends den Hafen, und der mächt'ge Geiſt
Geht ohne Schaden ſpurlos über die Erde.
Ein jeder lebe ſtill bei ſich daheim;
Dem Friedlichen gewährt man gern den Frieden.

STAUFFACHER. Où voulez-vous aller? Oh! ne vous hâtez pas tant.
TELL. Mes enfants ont besoin de leur père; adieu.
STAUFFACHER. Mon cœur déborde; je voudrais vous parler.
TELL. Les paroles ne soulagent pas un cœur oppressé.
STAUFFACHER. Mais les paroles pourraient nous conduire aux actions.
TELL. Ce qu'il faut à présent, c'est la résignation et le silence.
STAUFFACHER. Doit-on souffrir ce qui est insupportable?
TELL. Les maîtres violents sont ceux dont le règne dure le moins. Quand le vent de l'orage s'élève de ses gouffres, on éteint les feux, les barques entrent à la hâte dans le port, et l'esprit de la tempête passe sur la terre sans faire de mal et sans laisser de traces. Que chacun vive tranquille dans sa demeure; on accorde volontiers la paix à ceux qui sont pacifiques.

Stauffacher.

Meint Ihr?

Tell.

Die Schlange ſticht nicht ungereizt.
Sie werden endlich doch von ſelbſt ermüden,
Wenn ſie die Lande ruhig bleiben ſeh'n.

Stauffacher.

Wir könnten viel, wenn wir zuſammen ſtünden.

Tell.

Beim Schiffbruch hilft der Einzelne ſich leichter.

Stauffacher.

So kalt verlaßt Ihr die gemeine Sache?

Tell.

Ein jeder zählt nur ſicher auf ſich ſelbſt.

Stauffacher.

Verbunden werden auch die Schwachen mächtig.

Tell.

Der Starke iſt am mächtigſten allein.

Stauffacher.

So kann das Vaterland auf Euch nicht zählen,
Wenn es verzweiflungsvoll zur Nothwehr greift?

Tell (gibt ihm die Hand).

Der Tell holt ein verlornes Lamm vom Abgrund,
Und ſollte ſeinen Freunden ſich entziehen?

STAUFFACHER. Croyez-vous?

TELL. Le serpent ne pique pas sans être excité. Ils finiront par se lasser d'eux-mêmes, s'ils voient le pays rester tranquille.

STAUFFACHER. Nous pourrions beaucoup, si nous étions unis.

TELL. Dans un naufrage, celui qui est seul se sauve plus facilement.

STAUFFACHER. Abandonnez-vous si froidement la cause commune?

TELL. Chacun ne peut compter sûrement que sur lui-même.

STAUFFACHER. Les faibles, en s'unissant, deviennent forts.

TELL. Le fort n'est jamais plus puissant que quand il est seul.

STAUFFACHER. Ainsi la patrie ne pourrait compter sur vous, si, dans son désespoir, elle avait recours à la résistance.

TELL *lui donne la main.* Tell va chercher un agneau tombé dans le précipice; et il abandonnerait ses amis? Mais, quoi que vous fas-

Doch was Ihr thut, laßt mich aus Eurem Rath!
Ich kann nicht lange prüfen oder wählen;
Bedürft ihr meiner zur beſtimmten That,
Dann ruft den Tell! Es ſoll an mir nicht fehlen.

(Gehen ab zu verſchiedenen Seiten. Ein plötzlicher Auflauf entſteht um das Gerüſte.)

Meiſter Steinmetz (eilt hin).

Was gibt's?

Erſter Geſell (kommt vor, rufend).

Der Schieferdecker iſt vom Dach geſtürzt.

Bertha (ſtürzt herein). Gefolge.

Iſt er zerſchmettert? Nennet, rettet, helft —
Wenn Hülfe möglich, rettet, hier iſt Gold —

(Wirft ihr Geſchmeide unter das Volk.)

Meiſter.

Mit eurem Golde — Alles iſt euch feil
Um Gold! Wenn ihr den Vater von den Kindern
Geriſſen und den Mann von ſeinem Weibe,

siez, ne m'appelez pas dans vos conseils, je ne puis ni discuter ni réfléchir longuement. Avez-vous besoin de moi pour une action résolue? alors appelez Tell, il ne vous fera pas défaut. (*Ils sortent de différents côtés. Un tumulte subit s'élève autour de l'échafaudage.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES *y court.* Qu'y a-t-il?

LE PREMIER COMPAGNON *s'avance en criant.* Le couvreur est tombé du toit.

BERTHE *entre suivie de quelques personnes.* Est-il écrasé? Courez, portez-lui du secours, sauvez-le, si on peut le secourir. Sauvez-le, voilà de l'or. (*Elle jette ses bijoux parmi le peuple.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES. Avec votre or!... Vous voulez tout payer avec de l'or: quand vous avez enlevé un père à ses enfants, un mari à sa femme, quand vous avez répandu la désolation dans le monde,

Und Jammer habt gebracht über die Welt,
Denkt ihr's mit Golde zu vergüten — Geht!
Wir waren frohe Menſchen, eh' ihr kamt;
Mit euch iſt die Verzweiflung eingezogen.

Bertha

(zu dem Frohnvogt, der zurückkommt).

Lebt er?

(Frohnvogt gibt ein Zeichen des Gegentheils.

O unglückſel'ges Schloß, mit Flüchen
Erbaut, und Flüche werden dich bewohnen!

(Geht ab.)

Vierte Scene.

(Walther Fürſts Wohnung.)

Walther Fürſt und Arnold vom Melchthal

treten zugleich ein von verſchiedenen Seiten.

Melchthal.

Herr Walther Fürſt —

Walther Fürſt.

Wenn man uns überraſchte!
Bleibt, wo Ihr ſeid. Wir ſind umringt von Spähern.

Melchthal.

Bringt Ihr mir nichts von Unterwalden? nichts
Von meinem Vater? Nicht ertrag' ich's länger,

vous croyez pouvoir réparer tout avec de l'or! Allez, nous étions heureux avant votre arrivée; avec vous est entré chez nous le désespoir.

BERTHE, *au piqueur qui revient.* Vit-il encore? (*Le piqueur fait un signe négatif.*) Oh! malheureuse forteresse, bâtie avec des malédictions, et les malédictions l'habiteront. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

La demeure de Walther Furst.

WALTHER FURST *et* ARNOLD MELCHTHAL *entrant d'un côté différent.*

MELCHTHAL. Maître Walther Furst!...

WALTHER FURST. Si l'on nous surprenait!... Restez où vous êtes. Nous sommes entourés d'espions.

MELCHTHAL. Ne m'apportez-vous point de nouvelles d'Unterwald, point de nouvelles de mon père? Je ne puis supporter plus long-

Als ein Gefangner müßig hier zu liegen.
Was hab' ich denn ſo Sträfliches gethan,
Um mich gleich einem Mörder zu verbergen?
Dem frechen Buben, der die Ochſen mir,
Das treffliche Geſpann, vor meinen Augen
Weg wollte treiben auf des Vogts Geheiß,
Hab' ich den Finger mit dem Stab gebrochen.

Walther Fürſt.

Ihr ſeid zu raſch. Der Bube war des Vogts;
Von Eurer Obrigkeit war er geſendet.
Ihr wart in Straf' gefallen, mußtet Euch,
Wie ſchwer ſie war, der Buße ſchweigend fügen.

Melchthal.

Ertragen ſollt' ich die leichtfert'ge Rede
Des Unverſchämten: „Wenn der Bauer Brod
Wollt' eſſen, mög' er ſelbſt am Pfluge zieh'n!"
In die Seele ſchnitt mir's, als der Bub' die Ochſen,
Die ſchönen Thiere, von dem Pfluge ſpannte;
Dumpf brüllten ſie, als hätten ſie Gefühl
Der Ungebühr, und ſtießen mit den Hörnern;
Da übernahm mich der gerechte Zorn,

temps de demeurer ici dans l'oisiveté, comme un prisonnier. Quel crime ai-je donc commis pour être forcé de me cacher ainsi qu'un assassin? J'ai brisé avec mon bâton un doigt à un impudent valet qui, par l'ordre du bailli, voulait me ravir sous mes yeux mon plus bel attelage.

WALTHER FURST. Vous êtes trop prompt. Cet homme était envoyé par le bailli, par votre supérieur; vous aviez encouru une punition: quelque pénible qu'elle fût, il fallait la supporter en silence.

MELCHTHAL. Devais-je supporter les paroles insultantes de ce misérable? Si le paysan, disait-il, veut manger du pain, il peut bien s'atteler lui-même à la charrue. Je me suis senti le cœur déchiré quand ce valet dételа de la charrue mes bœufs, ces magnifiques bêtes; ils mugissaient sourdement comme s'ils avaient ressenti l'in-

Und, meiner ſelbſt nicht Herr, ſchlug ich den Boten.

Walther Fürſt.

O, kaum bezwingen wir das eigne Herz;
Wie ſoll die raſche Jugend ſich bezähmen!

Melchthal.

Mich jammert nur der Vater — Er bedarf
So ſehr der Pflege, und ſein Sohn iſt fern
Der Vogt iſt ihm gehäſſig, weil er ſtets
Für Recht und Freiheit redlich hat geſtritten.
Drum werden ſie den alten Mann bedrängen,
Und niemand iſt, der ihn vor Unglimpf ſchütze.
— Werde mit mir, was will, ich muß hinüber.

Walther Fürſt.

Erwartet nur und faßt Euch in Geduld,
Bis Nachricht uns herüber kommt vom Walde.
— Ich höre klopfen, geht — Vielleicht ein Bote
Vom Landvogt — Geht hinein — Ihr ſeid in Uri
Nicht ſicher vor des Landenbergers Arm;
Denn die Tyrannen reichen ſich die Hände.

jure, et frappaient de leurs cornes. Alors, une juste colère m'a saisi; je n'étais plus maître de moi, et j'ai frappé l'envoyé.

WALTHER FURST. Oh! nous comprimons à peine notre propre cœur, comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se dompter?

MELCHTHAL. C'est mon père seulement qui m'afflige. Mes soins lui sont si nécessaires, et son fils est loin! Le bailli le hait, parce qu'il a toujours lutté noblement pour le droit et la liberté. Aussi opprimeront-ils ce vieillard, et personne n'est là pour le défendre d'un affront. Advienne ce qui pourra, je retourne auprès de lui.

WALTHER FURST. Attendez seulement et prenez patience jusqu'à ce qu'il nous vienne des nouvelles d'Unterwald... J'entends frapper, retirez-vous... C'est peut-être un émissaire du bailli... Rentrez; vous n'êtes pas ici à l'abri du pouvoir de Landenberg, car les tyrans se donnent la main.

Melchthal.

Sie lehren uns, was wir thun ſollten.

Walther Fürſt.

Geht!
Ich ruf Euch wieder, wenn's hier ſicher iſt.

(Melchthal geht hinein.)

Der Unglückſelige, ich darf ihm nicht
Geſtehen, was mir Böſes ſchwant — Wer klopft?
So oft die Thüre rauſcht, erwart' ich Unglück.
Verrath und Argwohn lauſcht in allen Ecken;
Bis in das Innerſte der Häuſer dringen
Die Boten der Gewalt; bald thät' es Noth,
Wir hätten Schloß und Riegel an den Thüren.

(Er öffnet, und tritt erſtaunt zurück, da Werner Stauffacher hereintritt.

Was ſeh' ich? Ihr, Herr Werner! Nun, bei Gott!
Ein werther, theurer Gaſt — Kein beſſrer Mann
Iſt über dieſe Schwelle noch gegangen.
Seid hoch willkommen unter meinem Dach!
Was führt Euch her? Was ſucht Ihr hier in Uri?

MELCHTHAL. Ils nous apprennent ce que nous devrions faire.

WALTHER FURST. Rentrez. Je vous appellerai, s'il n'y a rien à craindre. (*Melchthal sort.*) L'infortuné! je n'ose lui avouer le malheur que je pressens. — Qui frappe? Au moindre bruit de la porte, je m'attends à quelque malheur. La trahison et le soupçon veillent dans tous les coins, les satellites de la tyrannie pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons; bientôt il sera nécessaire d'avoir des verrous et des serrures aux portes. (*Il ouvre, et recule étonné en apercevant Werner Stauffacher.*) Que vois-je? C'est vous, maître Werner! Ah, par le ciel! un digne et cher hôte! Jamais plus honnête homme n'a encore franchi ce seuil. Soyez le très-bienvenu sous mon toit! Qui vous amène ici? Que cherchez-vous ici à Uri?

Stauffacher (ihm die Hand reichend).

Die alten Zeiten und die alte Schweiz.

Walther Fürſt.

Die bringt Ihr mit Euch — Sieh, mir wird ſo wohl,
Warm geht das Herz mir auf bei Eurem Anblick.
— Setzt Euch, Herr Werner — Wie verließet Ihr
Frau Gertrud, Eure angenehme Wirthin,
Des weiſen Iberg hochverſtänd'ge Tochter?
Von allen Wandrern aus dem deutſchen Land,
Die über Meinrads Zell' nach Welſchland fahren,
Rühmt jeder Euer gaſtlich Haus — Doch ſagt,
Kommt Ihr ſo eben friſch von Fluelen her,
Und habt Euch nirgend ſonſt noch umgeſehn,
Eh' Ihr den Fuß geſetzt auf dieſe Schwelle?

Stauffacher (ſetzt ſich).

Wohl ein erſtaunlich neues Werk hab' ich
Bereiten ſehen, das mich nicht erfreute.

Walther Fürſt.

O Freund, da habt Ihr's gleich mit einem Blicke!

STAUFFACHER, *lui donnant la main.* Les vieux temps et la vieille Suisse.

WALTHER FURST. Vous les amenez avec vous. Tenez, je suis heureux de vous voir : mon cœur se réchauffe à votre aspect. Asseyez-vous, maître Werner... Comment avez-vous laissé dame Gertrude, votre aimable épouse, la prudente fille du sage Iberg? Tous les voyageurs qui se rendent d'Allemagne en Italie, en passant par la chapelle de Meinrad, vantent votre maison hospitalière. Mais, dites-moi, arrivez-vous directement de Fluelen, et n'avez-vous rien observé nulle part avant d'avoir mis le pied sur ce seuil?

STAUFFACHER *s'assied.* J'ai vu avec étonnement une nouvelle construction qui s'élève, et qui ne m'a pas réjoui.

WALTHER FURST. O *mon ami! ce seul coup d'œil vous apprend tout.*

Stauffacher.

Ein ſolches iſt in Uri nie geweſen —
Seit Menſchendenken war kein Twinghof hier,
Und feſt war keine Wohnung, als das Grab.

Walther Fürſt.

Ein Grab der Freiheit iſt's! Ihr nennt's mit Namen.

Stauffacher.

Herr Walther Fürſt, ich will Euch nicht verhalten:
Nicht eine müß'ge Neugier führt mich her;
Mich drücken ſchwere Sorgen — Drangſal hab' ich
Zu Haus verlaſſen, Drangſal find' ich hier.
Denn ganz unleidlich iſt's, was wir erdulden,
Und dieſes Dranges iſt kein Ziel zu ſeh'n.
Frei war der Schweizer von Uralters her;
Wir ſind's gewohnt, daß man uns gut begegnet.
Ein Solches war im Lande nie erlebt,
So lang ein Hirte trieb auf dieſen Bergen.

STAUFFACHER. Jamais pareille chose ne s'était vue à Uri. De mémoire d'homme, il n'y a eu ici de maison de force; et il n'y avait d'éternelle demeure que le tombeau.

WALTHER FURST. Oui, c'est le tombeau de la liberté; vous l'appelez par son nom.

STAUFFACHER. Maître Walther Furst, je ne veux point vous le dissimuler, ce n'est pas une oisive curiosité qui m'amène ici. De graves soucis me préoccupent: j'ai laissé l'oppression chez moi, je retrouve ici l'oppression. Ce que nous endurons est tout à fait insupportable, et à cette tyrannie l'on ne voit point de terme. Le Suisse a été libre de toute antiquité; nous sommes habitués à être traités avec bonté. Jamais rien de tel ne s'était vu dans le pays, depuis qu'un berger gravit ces montagnes.

Walther Fürſt.

Ja, es iſt ohne Beiſpiel, wie ſie's treiben!
Auch unſer edler Herr von Attinghauſen,
Der noch die alten Zeiten hat geſeh'n,
Meint ſelber, es ſei nicht mehr zu ertragen.

Stauffacher.

Auch drüben unterm Wald geht Schweres vor,
Und blutig wird's gebüßt — Der Wolfenſchießen,
Des Kaiſers Vogt, der auf dem Roßberg hauſ'te,
Gelüſten trug er nach verbotner Frucht;
Baumgartens Weib, der haushält zu Alzellen,
Wollt' er zu frecher Ungebühr mißbrauchen,
Und mit der Axt hat ihn der Mann erſchlagen.

Walther Fürſt.

O, die Gerichte Gottes ſind gerecht!
— Baumgarten, ſagt Ihr? Ein beſcheidner Mann!
Er iſt gerettet doch und wohl geborgen?

Stauffacher.

Euer Eidam hat ihn übern See geflüchtet;

WALTHER FURST. Oui, une pareille conduite est sans exemple, et notre noble seigneur d'Attinghausen, qui se souvient encore des vieux temps, pense lui-même que cela ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER. Là-bas aussi, à Unterwald, il se passe de graves événements; et la vengeance a été sanglante. Le bailli de l'Empereur, Wolfenschiess, qui demeurait sur le Rossberg, a élevé ses désirs vers le fruit défendu; il a voulu abuser de la femme de Baumgarten qui habite Alzellen, et le mari l'a frappé de sa hache.

WALTHER FURST. Oh! les jugements de Dieu sont justes... Baumgarten, dites-vous? un homme doux et honnête! Il est sauvé, n'est-ce pas, et bien caché?

STAUFFACHER. Votre gendre l'a fait passer de l'autre côté du lac,

Bei mir zu Steinen halt' ich ihn verborgen —
— Noch Gräulichers hat mir derſelbe Mann
Berichtet, was zu Sarnen iſt geſchehn.
Das Herz muß jedem Biedermanne bluten.

Walther Fürſt (aufmerkſam)

Sagt an, was iſt's?

Stauffacher.

Im Melchthal, da, wo man
Eintritt bei Kerns, wohnt ein gerechter Mann,
Sie nennen ihn den Heinrich von der Halden,
Und ſeine Stimm' gilt was in der Gemeinde.

Walther Fürſt.

Wer kennt ihn nicht? Was iſt's mit ihm? Vollendet!

Stauffacher.

Der Landenberger büßte ſeinen Sohn
Um kleinen Fehlers willen, ließ die Ochſen,
Das beſte Paar, ihm aus dem Pfluge ſpannen;
Da ſchlug der Knab' den Knecht und wurde flüchtig.

Walther Fürſt (in höchſter Spannung).

Der Vater aber — ſagt, wie ſteht's um den?

et il est caché chez moi à Steinen. Il m'a appris quelque chose de plus affreux encore, qui s'est passé à Sarnen; c'est à faire saigner le cœur de tout honnête homme.

WALTHER FURST, *attentif*. Dites, qu'y a-t-il?

STAUFFACHER. Dans le Melchthal, à l'entrée de Kerns, demeure un honnête homme qu'on appelle Henri de Halden; sa parole a de l'influence sur le peuple.

WALTHER FURST. Qui ne le connaît pas? Eh bien! que lui est-il arrivé? Achevez.

STAUFFACHER. Landenberg, pour punir son fils d'une faute légère, voulut faire dételer de sa charrue le meilleur couple de ses bœufs; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg, et a pris la fuite.

WALTHER FURST, *dans une vive anxiété*. Et le père? dites-moi, qu'est-il devenu?

Stauffacher.

Den Vater läßt der Landenberger fordern,
Zur Stelle ſchaffen ſoll er ihm den Sohn,
Und da der alte Mann mit Wahrheit ſchwört,
Er habe von dem Flüchtling keine Kunde,
Da läßt der Vogt die Folterknechte kommen —

Walther Fürſt

(ſpringt auf und will ihn auf die andere Seite führen).

O ſtill, nichts mehr!

Stauffacher

(mit ſteigendem Ton).

„Iſt mir der Sohn entgangen,
„So hab' ich dich" — läßt ihn zu Boden werfen,
Den ſpitz'gen Stahl ihm in die Augen bohren —

Walther Fürſt.

Barmherz'ger Himmel!

Melchthal (ſtürzt heraus).

In die Augen, ſagt Ihr?

Stauffacher

(erſtaunt zu Walther Fürſt).

Wer iſt der Jüngling?

Melchthal

(faßt ihn mit krampfhafter Heftigkeit).

In die Augen? Redet!

Walther Fürſt.

O der Bejammernswürdige!

STAUFFACHER. Landenberg a fait sommer le père de lui livrer sur-le-champ son fils, et comme le vieillard jurait, et c'était la vérité, qu'il n'avait aucune nouvelle du fugitif, le bailli a fait venir les bourreaux.

WALTHER FURST *se lève précipitamment, et veut l'emmener de l'autre côté.* Oh! silence! pas un mot de plus.

STAUFFACHER, *élevant la voix.* « Le fils m'est échappé, a-t-il dit, mais toi je te tiens... » Il le fait jeter par terre, et un acier aigu lui perce les yeux.

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde!

MELCHTHAL *se précipite dans la chambre.* Les yeux, dites-vous?

STAUFFACHER, *étonné, à Walther Furst.* Quel est ce jeune homme?

MELCHTHAL, *saisissant Stauffacher avec un mouvement convulsif.* Les yeux?... Parlez.

WALTHER FURST. Oh! le malheureux!

Stauffacher.

Wer iſt's?

(Da Walther Fürſt ihm ein Zeichen gibt.)

Der Sohn iſt's? Allgerechter Gott!

Melchthal.

Und ich

Muß ferne ſein! — In ſeine beiden Augen?

Walther Fürſt.

Bezwinget Euch! Ertragt es, wie ein Mann!

Melchthal.

Um meiner Schuld, um meines Frevels willen!
— Blind alſo? Wirklich blind, und ganz geblendet?

Stauffacher.

Ich ſagt's. Der Quell des Sehns iſt ausgefloſſen;
Das Licht der Sonne ſchaut er niemals wieder.

Walther Fürſt.

Schont ſeines Schmerzens!

Melchthal.

Niemals! Niemals wieder!

(Er drückt die Hand vor die Augen und ſchweigt einige Momente, dann wendet er ſich von dem einen zum andern, und ſpricht mit ſanfter von Thränen erſtickter Stimme.)

O, eine edle Himmelsgabe iſt
Das Licht des Auges — Alle Weſen leben
Vom Lichte, jedes glückliche Geſchöpf —

STAUFFACHER. Qui est-ce? (*Walther Furst lui fait un signe.*) C'est le fils? Juste Dieu!

MELCHTHAL. Et moi, j'étais loin!... Les deux yeux?

WALTHER FURST. Maîtrisez-vous; supportez ce malheur en homme.

MELCHTHAL. Pour ma faute, pour mon emportement! Ainsi aveugle, réellement aveugle, tout à fait aveugle?

STAUFFACHER. Je l'ai dit: la source de la lumière est tarie pour lui, jamais plus il ne reverra l'éclat du soleil.

WALTHER FURST. Ménagez sa douleur.

MELCHTHAL. Jamais, jamais! (*Il presse sa main sur ses yeux, et se tait quelques instants; puis il se tourne tantôt vers l'un et tantôt vers l'autre, et parle d'une voix douce, étouffée par les larmes.*) Oh! c'est un noble présent du ciel que la lumière du jour... Tous les êtres, toutes les créatures heureuses vivent de la lumière...

Die Pflanze ſelbſt kehrt freudig ſich zum Lichte.
Und er muß ſitzen, fühlend, in der Nacht,
Im ewig Finſtern — ihn erquickt nicht mehr
Der Matten warmes Grün, der Blumen Schmelz,
Die rothen Firnen kann er nicht mehr ſchauen —
Sterben iſt nichts — doch leben und nicht ſehen,
Das iſt ein Unglück — Warum ſeht ihr mich
So jammernd an? Ich hab' zwei friſche Augen,
Und kann dem blinden Vater keines geben,
Nicht einen Schimmer von dem Meer des Lichts,
Das glanzvoll, blendend, mir ins Auge dringt.

Stauffacher.

Ach, ich muß Euren Jammer noch vergrößern,
Statt ihn zu heilen — Er bedarf noch mehr!
Denn alles hat der Landvogt ihm geraubt;
Nichts hat er ihm gelaſſen als den Stab,
Um nackt und blind von Thür zu Thür zu wandern.

Melchthal.

Nichts als den Stab dem augenloſen Greis!
Alles geraubt, und auch das Licht der Sonne,

La plante elle-même se tourne amoureusement vers la lumière; et lui, avec le sentiment de son malheur, il restera dans la nuit, dans l'éternelle obscurité! Le vert gazon des prairies ne réjouira plus ses regards, il ne verra plus l'émail des fleurs et les cimes empourprées des glaciers. Mourir n'est rien... mais vivre et ne rien voir, quel malheur!... Pourquoi me regardez-vous avec tant de compassion? Moi, j'ai deux bons yeux et je ne puis en donner un à mon père aveugle, je ne puis lui donner une parcelle de cet océan de lumière dont l'éclat pénètre dans mes yeux éblouis.

STAUFFACHER. Hélas! il faut que j'augmente encore votre douleur, au lieu de l'adoucir. Votre père est plus malheureux encore, car le bailli lui a tout ravi, et ne lui a rien laissé qu'un bâton pour aller nu et aveugle de porte en porte.

MELCHTHAL. Rien qu'un bâton au vieillard aveugle! Privé de tout, même de la lumière du soleil, ce bien dont le plus pauvre a sa part!

Des Aermſten allgemeines Gut — Jetzt rede
Mir keiner mehr von Bleiben, von Verbergen!
Was für ein feiger Elender bin ich,
Daß ich auf meine Sicherheit gedacht,
Und nicht auf deine! — dein geliebtes Haupt
Als Pfand gelaſſen in des Wüthrichs Händen!
Feigherz'ge Vorſicht, fahre hin — Auf nichts
Als blutige Vergeltung will ich denken.
Hinüber will ich — keiner ſoll mich halten —
Des Vaters Auge von dem Landvogt fordern —
Aus allen ſeinen Reiſigen heraus
Will ich ihn finden — Nichts liegt mir am Leben,
Wenn ich den heißen ungeheuren Schmerz
In ſeinem Lebensblute kühle.

(Er will gehen.)

Walther Fürſt.

Bleibt!
Was könnt Ihr gegen ihn? Er ſitzt zu Sarnen
Auf ſeiner hohen Herrenburg und ſpottet
Ohnmächt'gen Zorns in ſeiner ſichern Veſte.

Melchthal.

Und wohnt' er droben auf dem Eispalaſt

Ne me parlez plus de rester ici, de me cacher! Quel misérable lâche j'ai été de songer à ma propre sûreté et non pas à la tienne, de laisser ta tête chérie comme un gage entre les mains de ce barbare! Loin d'ici, honteuse prévoyance! Je ne veux plus penser qu'à une vengeance sanglante. Je veux repasser le lac; nul ne m'en empêchera; je veux aller redemander au bailli les yeux de mon père; je l'irai trouver au milieu de ses cavaliers... Que m'importe la vie, si j'éteins dans son sang l'ardeur de mon affreuse douleur. (*Il veut sortir.*)

WALTHER FURST. Restez! Que pouvez-vous contre lui? Il est à Sarnen dans son château, et, du haut de sa forteresse imprenable, il se rit d'une impuissante fureur.

MELCHTHAL. Et quand il habiterait les palais de glace du Schreckhorn,

Des Schreckhorns oder höher, wo die Jungfrau
Seit Ewigkeit verſchleiert ſitzt — ich mache
Mir Bahn zu ihm; mit zwanzig Jünglingen,
Geſinnt wie ich, zerbrech' ich ſeine Veſte.
Und wenn mir niemand folgt, und wenn ihr alle,
Für eure Hütten bang und eure Heerden,
Euch dem Tyrannenjoche beugt — die Hirten
Will ich zuſammenrufen im Gebirg',
Dort unterm freien Himmelsdache, wo
Der Sinn noch friſch iſt und das Herz geſund,
Das ungeheuer Gräßliche erzählen.

Stauffacher (zu Walther Fürſt).

Es iſt auf ſeinem Gipfel — Wollen wir
Erwarten, bis das Aeußerſte —

Melchthal.

Welch Aeußerſtes
Iſt noch zu fürchten, wenn der Stern des Auges
In ſeiner Höhle nicht mehr ſicher iſt?
— Sind wir denn wehrlos? Wozu lernten wir
Die Armbruſt ſpannen und die ſchwere Wucht
Der Streitart ſchwingen? Jedem Weſen ward

ou plus haut encore au milieu des neiges dont la Jungfrau voile sa cime depuis l'éternité, je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui ; avec vingt jeunes hommes résolus comme moi, je renverserai sa forteresse. Et si personne ne veut me suivre, si tous, tremblant pour vos cabanes et vos troupeaux, vous vous courbez sous le joug du tyran, j'appellerai les bergers de la montagne, et là, sous la libre voûte du ciel, là où la pensée est vierge encore, où le cœur est resté pur, je leur raconterai cette monstrueuse cruauté.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* La tyrannie est à son comble .. Voulons-nous attendre jusqu'à l'extrémité ?

MELCHTHAL. Quelle extrémité avons-nous encore à craindre, quand la prunelle des yeux n'est plus en sûreté dans son orbite ? Sommes-nous donc sans défense ? Pourquoi avons-nous appris à tendre l'arbalète et à manier la pesante hache d'armes? Chaque être trouve

Ein Nothgewehr in der Verzweiflung Angſt;
Es ſtellt ſich der erſchöpfte Hirſch und zeigt
Der Meute ſein gefürchtetes Geweih,
Die Gemſe reißt den Jäger in den Abgrund —
Der Pflugſtier ſelbſt, der ſanfte Hausgenoſſ
Des Menſchen, der die ungeheure Kraft
Des Halſes duldſam unters Joch gebogen,
Springt auf, gereizt, wetzt ſein gewaltig Horn,
Und ſchleudert ſeinen Feind den Wolken zu.

Walther Fürſt.

Wenn die drei Lande dächten wie wir drei,
So möchten wir vielleicht etwas vermögen.

Stauffacher.

Wenn Uri ruft, wenn Unterwalden hilft,
Der Schwytzer wird die alten Bünde ehren.

Melchthal.

Groß iſt in Unterwalden meine Freundſchaft,
Und jeder wagt mit Freuden Leib und Blut,
Wenn er am andern einen Rücken hat
Und Schirm — O fromme Väter dieſes Landes!

un moyen de défense dans l'angoisse du désespoir; le cerf épuisé s'arrête, et présente à la meute son bois redoutable; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme; le bœuf lui-même, ce docile compagnon de l'homme, qui soumet patiemment à notre joug son front puissant, s'élance, si on l'irrite, aiguise sa corne terrible, et lance son ennemi dans les airs.

WALTHER FURST. Si les trois cantons pensaient comme nous trois, nous pourrions peut-être entreprendre quelque chose.

STAUFFACHER. Qu'Uri appelle, qu'Unterwald vienne en aide, Schwytz respectera l'antique alliance.

MELCHTHAL. J'ai de nombreux amis dans Unterwald, et chacun risquera avec joie son sang et sa vie, s'il se sent soutenu et protégé. O vénérables pères de la patrie, me voici, moi, jeune homme, au milieu

Ich ſtehe, nur ein Jüngling, zwiſchen euch,
Den Vielerfahrnen — meine Stimme muß
Beſcheiden ſchweigen in der Landsgemeine.
Nicht, weil ich jung bin und nicht viel erlebte,
Verachtet meinen Rath und meine Rede!
Nicht lüſtern jugendliches Blut, mich treibt
Des höchſten Jammers ſchmerzliche Gewalt,
Was auch den Stein des Felſen muß erbarmen.
Ihr ſelbſt ſeid Väter, Häupter eines Hauſes,
Und wünſcht euch einen tugendhaften Sohn,
Der eures Hauptes heil'ge Locken ehre,
Und euch den Stern des Auges fromm bewache.
O, weil Ihr ſelbſt an eurem Leib und Gut
Noch nichts erlitten, eure Augen ſich
Noch friſch und hell in ihren Kreiſen regen,
So ſei euch darum unſre Noth nicht fremd!
Auch über euch hängt des Tyrannen Schwert,
Ihr habt das Land von Oeſtreich abgewendet;

de vous si pleins d'expérience; ma voix doit se taire modestement dans les conseils du pays. Cependant, bien que je sois jeune et que la vie m'ait peu appris, ne méprisez point mes paroles. Ce n'est point la fougue du jeune âge qui m'entraîne, c'est la violence irrésistible d'un désespoir qui attendrirait des rochers. Vous-mêmes vous êtes pères et chefs de famille, vous désirez avoir un fils vertueux qui honore vos cheveux blancs, et qui veille pieusement sur la prunelle de vos yeux. Oh! sans doute, vous n'avez encore rien souffert ni dans votre personne ni dans vos biens; vos yeux roulent encore vifs et perçants dans leur orbite; mais ne restez pas pour cela étrangers à notre malheur. Sur vous aussi est suspendue l'épée du tyran; vous avez détourné le pays de la domination de l'Autriche;

Kein anderes war meines Vaters Unrecht;
Ihr ſeid in gleicher Mitſchuld und Verdammniß.

Stauffacher (zu Walther Fürſt)

Beſchließet Ihr! Ich bin bereit zu folgen.

Walther Fürſt.

Wir wollen hören, was die edeln Herrn
Von Sillinen, von Attinghauſen rathen —
Ihr Name, denk' ich, wird uns Freunde werben.

Melchthal.

Wo iſt ein Name in dem Waldgebirg'
Ehrwürdiger, als Eurer und der Eure?
An ſolcher Namen ächte Währung glaubt
Das Volk, ſie haben guten Klang im Land
Ihr habt ein reiches Erb' von Vätertugend,
Und habt es ſelber reich vermehrt — Was braucht's
Des Edelmanns? Laßt's uns allein vollenden!
Wären wir doch allein im Land! Ich meine,
Wir wollten uns ſchon ſelbſt zu ſchirmen wiſſen.

mon père n'a pas eu d'autre tort : vous êtes coupables et condamnés comme lui.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* Décidez; je suis prêt à vous suivre.

WALTHER FURST. Il faudrait savoir ce que pensent les nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen. Leur nom, je pense, nous donnera des amis.

MELCHTHAL. Quel nom dans nos montagnes est plus respectable que les vôtres? Le peuple a toute confiance en de tels noms et leur autorité est grande en ce pays. Vous avez reçu de vos pères un riche héritage de vertus, et vous l'avez vous-mêmes richement augmenté. Qu'avons-nous besoin des nobles? Achevons seuls notre entreprise. Que ne sommes-nous seuls dans le pays! nous saurions bien, je crois, nous défendre nous-mêmes.

Stauffacher.

Die Edeln drängt nicht gleiche Noth mit uns:
Der Strom, der in den Niederungen wüthet,
Bis jetzt hat er die Höh'n noch nicht erreicht —
Doch ihre Hülfe wird uns nicht entgehn,
Wenn ſie das Land in Waffen erſt erblicken.

Walther Fürſt.

Wäre ein Obmann zwiſchen uns und Oeſtreich,
So möchte Recht entſcheiden und Geſetz.
Doch, der uns unterdrückt, iſt unſer Kaiſer
Und höchſter Richter — ſo muß Gott uns helfen
Durch unſern Arm — Erforſchet Ihr die Männer
Von Schwyz, ich will in Uri Freunde werben.
Wen aber ſenden wir nach Unterwalden?

Melchthal.

Mich ſendet hin — Wem läg' es näher an —

Walther Fürſt.

Ich geb's nicht zu, Ihr ſeid mein Gaſt, ich muß
Für Eure Sicherheit gewähren!

STAUFFACHER. Les mêmes maux ne pèsent point sur les nobles; le torrent qui a dévasté le vallon n'a pas encore atteint les hauteurs. Cependant leurs secours ne nous manqueront pas, quand ils verront une fois le pays en armes.

WALTHER FURST. S'il y avait un arbitre entre l'Autriche et nous, la justice et les lois décideraient peut-être; mais celui qui nous opprime, c'est notre Empereur, c'est le juge souverain. Il faut donc avoir recours à Dieu et à notre bras... Sondez les gens de Schwytz; je trouverai des amis dans Uri... Qui enverrons-nous à Unterwald?

MELCHTHAL. Envoyez-moi... A qui importe-t-il d'avantage...

WALTHER FURST. Je ne peux y consentir; vous êtes mon hôte, et je dois veiller à votre sûreté.

Melchthal.

Laßt mich!
Die Schliche kenn' ich und die Felſenſteige;
Auch Freunde ſind' ich g'nug, die mich dem Feind
Verhehlen und ein Obdach gern gewähren.

Stauffacher.

Laßt ihn mit Gott hinüber gehn! Dort drüben
Iſt kein Verräther — So verabſcheut iſt
Die Tyrannei, daß ſie kein Werkzeug findet.
Auch der Alzeller ſoll uns nid dem Wald
Genoſſen werben und das Land erregen.

Melchthal.

Wie bringen wir uns ſichre Kunde zu,
Daß wir den Argwohn der Tyrannen täuſchen?

Stauffacher.

Wir könnten uns zu Brunnen oder Treib[3]
Verſammeln, wo die Kaufmannsſchiffe landen.

Walther Fürſt.

So offen dürfen wir das Werk nicht treiben.
— Hört meine Meinung! Links am See, wenn man

MELCHTHAL. Laissez-moi partir, je connais les sentiers et les passages des rochers; je trouverai assez d'amis qui me déroberont à l'ennemi et me donneront volontiers un asile.

STAUFFACHER. Laissez-le aller à la garde de Dieu. Là-bas il n'y a point de traîtres. La tyrannie y est si abhorrée qu'elle ne trouve aucun instrument... Baumgarten de son côté nous aidera à recruter des auxiliaires dans le Niederwald et à soulever le pays.

MELCHTHAL. Comment nous transmettrons-nous des nouvelles certaines, sans éveiller les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER. Nous pourrions nous rassembler à Brunnen ou à Treib, où abordent les barques des marchands.

WALTHER FURST. Nous ne pouvons conduire si ouvertement cette entreprise. Écoutez mon avis: à gauche du lac, en allant vers Brun-

Nach Brunnen fährt, dem Mythenſtein grad' über,
Liegt eine Matte heimlich im Gehölz,
Das Rütli heißt ſie bei dem Volk der Hirten,
Weil dort die Waldung ausgereutet ward.
Dort iſt's, wo unſre Landmark und die Eure
(zu Melchthal.)
Zuſammengränzen, und in kurzer Fahrt
(zu Stauffacher.)
Trägt Euch der leichte Kahn von Schwytz herüber.
Auf öden Pfaden können wir dahin
Bei Nachtzeit wandern und uns ſtill berathen.
Dahin mag jeder zehn vertraute Männer
Mitbringen, die herzeinig ſind mit uns,
So können wir gemeinſam das Gemeine
Beſprechen und mit Gott es friſch beſchließen.

Stauffacher.

So ſei's! Jetzt reicht mir Eure biedre Rechte,
Reicht Ihr die Eure her, und ſo wie wir
Drei Männer jetzo, unter uns, die Hände

nen, vis-à-vis du Mythenstein, il y a dans les bois une prairie cachée, les bergers la nomment le Rutli, parce que les bois ont été défrichés. C'est la limite de notre canton et du vôtre (*à Melchthal*), et il suffit d'une courte traversée (*à Stauffacher*) pour qu'un léger canot vous transporte de Schwytz en ce lieu. Nous pouvons nous y rendre par des sentiers déserts, pendant la nuit, et délibérer en sûreté. Que chacun de nous y conduise dix hommes en qui nous ayons confiance et qui soient à nous de cœur. Nous pourrons traiter en commun de l'intérêt général, et avec l'aide de Dieu nous prendrons une résolution courageuse.

STAUFFACHER. Ainsi soit-il. Maintenant, donnez-moi votre main, et vous aussi la vôtre, et de même qu'ici, nous nous serrons tous trois la main, loyalement et sans fausseté, ainsi nos trois cantons seront

Zuſammen flechten, redlich, ohne Falſch,
So wollen wir Drei Länder auch, zu Schutz
Und Trutz zuſammen ſteh'n auf Tod und Leben.

Walther Fürſt und Melchthal.

Auf Tod und Leben!

(Sie halten die Hände noch einige Pauſen lang zuſammengeflochten und ſchweigen.)

Melchthal.

Blinder, alter Vater,
Du kannſt den Tag der Freiheit nicht mehr ſchauen;
Du ſollſt ihn hören — Wenn von Alp zu Alp
Die Feuerzeichen flammend ſich erheben,
Die feſten Schlöſſer der Tyrannen fallen,
In deine Hütte ſoll der Schweizer wallen,
Zu deinem Ohr die Freudenkunde tragen,
Und hell in deiner Nacht ſoll es dir tagen!

(Sie gehen auseinander.)

unis pour la défense et pour l'attaque, et se soutiendront à la vie et à la mort.

WALTHER FURST *et* MELCHTHAL. A la vie et à la mort! (*Ils se tiennent quelques instants la main et gardent le silence.*)

MELCHTHAL. Mon vieux père aveugle, tu ne verras plus le jour de la liberté, mais tu l'entendras proclamer. Quand les signaux de feu passeront d'une Alpe à l'autre, et que tomberont les forteresses des tyrans, le Suisse alors visitera ta demeure et fera retentir à tes oreilles l'heureuse nouvelle, et une lumière brillante éclairera la nuit qui l'environne. (*Ils se séparent.*)

Zweiter Aufzug.

Erſte Scene.

Edelhof des Freiherrn von Attinghauſen.

Ein gothiſcher Saal, mit Wappenſchildern und Helmen verziert. Der Freiherr, ein Greis von fünf und achtzig Jahren, von hoher edler Statur, an einem Stabe, worauf ein Gemſenhorn, und in ein Pelzwams gekleidet. Kuoni und noch ſechs Knechte ſtehen um ihn her mit Rechen und Senſen — Ulrich von Rudenz tritt ein in Ritterkleidung.

Rudenz.

Hier bin ich, Oheim — Was iſt Euer Wille?

Attinghauſen.

Erlaubt, daß ich nach altem Hausgebrauch
Den Frühtrunk erſt mit meinen Knechten theile.
(Er trinkt aus einem Becher, der dann in der Reihe herumgeht.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le manoir du baron d'Attinghausen.

Une salle gothique ornée d'écussons et de haumes. Le BARON D'ATTINGHAUSEN, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'une haute et noble stature, appuyé sur un bâton surmonté d'une corne de chamois, vêtu d'une fourrure. KUONI et six autres serviteurs sont debout autour de lui avec des faux et des râteaux. ULRICH DE RUDENZ s'avance en costume de chevalier.

RUDENZ. Me voici, mon oncle. Que me voulez-vous?

ATTINGHAUSEN. Permets d'abord que, suivant l'ancien usage de la maison, je boive le coup du matin avec mes serviteurs. (*Il boit dans une coupe qui circule ensuite à la ronde.*) Autrefois, j'allais moi-

Sonſt war ich ſelber mit in Feld und Wald,
Mit meinem Auge ihren Fleiß regierend,
Wie ſie mein Banner führte in der Schlacht;
Jetzt kann ich nichts mehr als den Schaffner machen,
Und kommt die warme Sonne nicht zu mir,
Ich kann ſie nicht mehr ſuchen auf den Bergen.
Und ſo in enger ſtets und engerm Kreis
Beweg' ich mich dem engeſten und letzten,
Wo alles Leben ſtill ſteht, langſam zu.
Mein Schatten bin ich nur, bald nur mein Name.

Kuoni (zu Rudenz mit dem Becher).

Ich bring's Euch, Junker.

(Da Rudenz zaudert, den Becher zu nehmen.)

Trinket friſch! Es geht
Aus einem Becher und aus einem Herzen.

Attinghauſen.

Geht, Kinder, und wenn's Feierabend iſt,

même avec eux dans les champs et dans les bois, mes yeux dirigeaient leurs travaux et ma bannière les conduisait au combat; maintenant je ne puis que leur donner des ordres, et si la chaleur du soleil ne vient pas jusqu'à moi, je ne peux plus aller la chercher sur les montagnes. Ainsi renfermé dans un cercle chaque jour plus étroit, je m'achemine lentement vers le plus étroit et le dernier de tous, là où toute vie s'arrête. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, et bientôt il ne restera de moi que mon nom.

KUONI, *tenant en main la coupe, à Rudenz.* Je bois à vous, mon jeune maître. (*Rudenz hésite à prendre la coupe.*) Allons, buvez; nous n'avons qu'un cœur et qu'une coupe.

ATTINGHAUSEN. Allez, enfants, et quand viendra l'heure du repos,

Dann reden wir auch von des Lands Geſchäften.

(Knechte gehen ab.)

Attinghauſen und Rudenz.

Attinghauſen.

Ich ſehe dich gegürtet und gerüſtet;
Du willſt nach Altdorf in die Herrenburg?

Rudenz.

Ja, Oheim, und ich darf nicht länger ſäumen —

Attinghauſen (ſetzt ſich)

Haſt du's ſo eilig? Wie? Iſt deiner Jugend
Die Zeit ſo karg gemeſſen, daß du ſie
An deinem alten Oheim mußt erſparen?

Rudenz.

Ich ſehe, daß Ihr meiner nicht bedürft,
Ich bin ein Fremdling nur in dieſem Hauſe.

Attinghauſen

(hat ihn lange mit den Augen gemuſtert)

Ja, leider biſt du's. Leider iſt die Heimath
Zur Fremde dir geworden! Uly! Uly!
Ich kenne dich nicht mehr. In Seide prangſt du,
Die Pfauenfeder trägſt du ſtolz zur Schau,
Und ſchlägſt den Purpurmantel um die Schultern,

nous parlerons des affaires du pays. (*Les valets sortent. A Rudenz.*) Je te vois habillé et équipé; tu veux aller à Altorf, au château du bailli?

RUDENZ. Oui, mon oncle, et je ne puis tarder plus longtemps.

ATTINGHAUSEN, *s'asseyant.* Es-tu donc si pressé? Eh quoi? le temps est-il si strictement mesuré à ta jeunesse que tu sois obligé de l'économiser auprès de ton vieil oncle?

RUDENZ. Je vois que vous n'avez pas besoin de moi: je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN, *les yeux longtemps fixés sur lui.* Oui, malheureusement! malheureusement ta patrie t'est devenue *étrangère*. Ulrich, Ulrich, je ne te reconnais plus; te voilà vêtu de soie; tu montres avec orgueil ces plumes de paon, un manteau d'écarlate flotte sur tes

Den Landmann blickſt du mit Verachtung an,
Und ſchämſt dich ſeiner traulichen Begrüßung.

Rudenz.

Die Ehr', die ihm gebührt, geb' ich ihm gern;
Das Recht, das er ſich nimmt, verweigr' ich ihm.

Attinghauſen.

Das ganze Land liegt unterm ſchweren Zorn
Des Königs — Jedes Biedermannes Herz
Iſt kummervoll ob der tyranniſchen Gewalt,
Die wir erdulden — Dich allein rührt nicht
Der allgemeine Schmerz — Dich ſiehet man
Abtrünnig von den Deinen auf der Seite
Des Landesfeindes ſtehen, unſrer Noth
Hohnſprechend nach der leichten Freude jagen,
Und buhlen um die Fürſtengunſt, indeß
Dein Vaterland von ſchwerer Geißel blutet.

Rudenz.

Das Land iſt ſchwer bedrängt — Warum, mein Oheim?
Wer iſt's, der es geſtürzt in dieſe Noth?
Es koſtete ein einzig leichtes Wort,
Um Augenblicks des Dranges los zu ſein,

épaules, tu regardes avec mépris le paysan et tu as honte de son salut amical.

RUDENZ. Je lui donne volontiers ce qui lui est dû; mais le droit qu'il s'arroge, je le lui refuse.

ATTINGHAUSEN. Toute la contrée gémit sous la cruelle oppression du roi. La violence tyrannique que nous avons à souffrir remplit de douleur l'âme de tout honnête homme. Toi seul n'es pas ému de la tristesse générale. On te voit, désertant les tiens, te mettre du côté de l'ennemi du pays; insultant à nos maux, tu cours après les plaisirs frivoles, et tu brigues la faveur des princes, tandis que ta patrie saigne sous la verge des tyrans.

RUDENZ. Le pays est opprimé — pourquoi, mon oncle? Qui l'a jeté dans ces malheurs? Il n'en coûterait qu'un seul mot, un simple mot pour être à l'instant délivré de ce joug et se rendre l'Empereur favo-

Und einen gnäd'gen Kaiſer zu gewinnen.
Weh ihnen, die dem Volk die Augen halten,
Daß es dem wahren Beſten widerſtrebt.
Um eignen Vortheils willen hindern ſie,
Daß die Waldſtädte nicht zu Oeſtreich ſchwören,
Wie ringsum alle Lande doch gethan.
Wohl thut es ihnen, auf der Herrenbank
Zu ſitzen mit dem Edelmann — den Kaiſer
Will man zum Herrn, um keinen Herrn zu haben.

Attinghauſen.

Muß ich das hören und aus deinem Munde!

Rudenz.

Ihr habt mich aufgefordert, laßt mich enden!
— Welche Perſon iſt's, Oheim, die Ihr ſelbſt
Hier ſpielt? Habt Ihr nicht höhern Stolz, als hier
Landamman oder Bannerherr zu ſein
Und neben dieſen Hirten zu regieren?
Wie? Iſt's nicht eine rühmlichere Wahl,
Zu huldigen dem königlichen Herrn,

rable. Malheur à ceux qui ferment les yeux du peuple et qui le portent à repousser son véritable bien! C'est dans leur propre intérêt qu'ils empêchent les trois cantons de prêter serment à l'Autriche, comme l'ont fait déjà toutes les contrées voisines. Ils sont flattés de s'asseoir avec la noblesse sur le banc des seigneurs. On veut avoir l'Empereur *pour maître*, afin de n'avoir point de maître.

ATTINGHAUSEN. Me faut-il entendre de telles paroles, et de ta bouche?

RUDENZ. Vous m'avez provoqué, laissez-moi finir. Quel rôle, mon oncle, jouez-vous ici vous-même? N'avez-vous pas d'ambition plus élevée que celle d'être ici banneret ou landamman et de régner à côté de ces bergers? Quoi! ne serait-il pas plus glorieux pour vous de rendre hommage à un royal maître, de vous joindre à sa suite bril-

Sich an ſein glänzend Lager anzuſchließen,
Als Eurer eignen Knechte Pair zu ſein,
Und zu Gericht zu ſitzen mit dem Bauer?

Attinghauſen.

Ach, Uly! Uly! Ich erkenne ſie,
Die Stimme der Verführung! Sie ergriff
Dein offnes Ohr, ſie hat dein Herz vergiftet.

Rudenz.

Ja, ich verberg' es nicht — in tiefer Seele
Schmerzt mich der Spott der Fremdlinge, die uns
Den Bauernadel ſchelten — Nicht ertrag' ich's,
Indeß die edle Jugend rings umher
Sich Ehre ſammelt unter Habsburgs Fahnen,
Auf meinem Erb' hier müßig ſtill zu liegen,
Und bei gemeinem Tagewerk den Lenz
Des Lebens zu verlieren — Anderswo
Geſchehen Thaten, eine Welt des Ruhms
Bewegt ſich glänzend jenſeits dieſer Berge —
Mir roſten in der Halle Helm und Schild;

lante, que de marcher de pair avec vos valets, et de siéger au tribunal avec des paysans?

ATTINGHAUSEN. Ah! Ulrich, Ulrich! je la reconnais la voix de la séduction; elle a pénétré dans ton oreille, elle a empoisonné ton cœur.

RUDENZ. Oui, je ne m'en cache pas; je ressens jusqu'au fond de l'âme les railleries de ces étrangers qui nous traitent de noblesse paysanne. Je ne puis me résigner à rester oisif dans mon patrimoine, à perdre dans d'obscurs travaux le printemps de ma vie, tandis que la noble jeunesse des environs va conquérir la gloire sous les drapeaux de Habsbourg. Ailleurs on s'illustre par des exploits; un monde de gloire s'agite avec éclat de l'autre côté de ces montagnes. Mais moi, mon casque et mon bouclier se rouillent dans ces galeries;

Der Kriegstrommete muthiges Getön,
Der Heroldsruf, der zum Turniere ladet,
Er dringt in dieſe Thäler nicht herein;
Nichts als den Kuhreih'n und der Heerdeglocken
Einförmiges Geläut' vernehm' ich hier.

Attinghauſen.

Verblendeter, vom eiteln Glanz verführt!
Verachte dein Geburtsland! Schäme dich
Der uralt frommen Sitte deiner Väter!
Mit heißen Thränen wirſt du dich dereinſt
Heim ſehnen nach den väterlichen Bergen,
Und dieſes Heerdenreihens Melodie,
Die du in ſtolzem Ueberdruß verſchmähſt,
Mit Schmerzensſehnſucht wird ſie dich ergreifen,
Wenn ſie dir anklingt auf der fremden Erde.
O, mächtig iſt der Trieb des Vaterlands!
Die fremde falſche Welt iſt nicht für dich;
Dort an dem ſtolzen Kaiſerhof bleibſt du

le son éclatant de la trompette guerrière, le cri du héraut qui invite au tournoi, ne pénètrent point dans ces vallées. Je n'entends ici que le bruit monotone du ranz des vaches et des clochettes des troupeaux.

ATTINGHAUSEN. Aveugle jeune homme! égaré par un vain éclat, méprise la terre qui t'a vu naître, rougis des pieuses et antiques mœurs de tes pères. Un jour tu verseras des larmes brûlantes, tu soupireras après les montagnes paternelles. Ces clochettes de nos troupeaux, cette mélodie que dédaigne ton orgueil, éveilleront dans ton cœur une douloureuse mélancolie, quand tu l'entendras retentir sur la terre étrangère. Oh! que l'attrait de la patrie est puissant! Le monde étranger, ce monde trompeur n'est pas fait pour toi. Là, à la cour orgueilleuse de l'Empereur, avec ton cœur honnête, tu te sentiras

Dir ewig fremd mit deinem treuen Herzen!
Die Welt, ſie fordert andre Tugenden,
Als du in dieſen Thälern dir erworben.
— Geh' hin, verkaufe deine freie Seele,
Nimm Land zu Lehen, werd' ein Fürſtenknecht,
Da du ein Selbſtherr ſein kannſt und ein Fürſt
Auf deinem eignen Erb' und freien Boden.
Ach, Uly! Uly! Bleibe bei den Deinen!
Geh' nicht nach Altdorf — O, verlaſſ' ſie nicht,
Die heil'ge Sache deines Vaterlands!
— Ich bin der letzte meines Stamms. Mein Name
Endet mit mir. Da hängen Helm und Schild,
Die werden ſie mir in das Grab mitgeben.
Und muß ich denken bei dem letzten Hauch,
Daß du mein brechend Auge nur erwarteſt,
Um hinzugehn vor dieſen neuen Lehenhof,
Und meine edeln Güter, die ich frei
Von Gott empfing, von Oeſtreich zu empfangen!

toujours étranger à toi-même. Le monde exige d'autres qualités que celles que tu as acquises dans ces vallées. Va, vends la liberté de ton âme, reçois des terres en fief, deviens le valet des princes, tandis que tu pourrais être ton propre maître, et vivre en prince sur le sol libre de ton héritage. Ah! Ulrich, Ulrich! demeure avec les tiens, ne va pas à Altorf; oh, n'abandonne pas la cause sacrée de ta patrie. Je suis le dernier de ma race; mon nom finit avec moi. Vois suspendus ici mon casque et mon bouclier; ils seront enfermés avec moi dans le tombeau. Faut-il qu'à mon dernier soupir je pense que tu n'attends que le moment où mes yeux se fermeront, pour te présenter devant cette nouvelle cour féodale, et recevoir de l'Autriche mes nobles biens que j'avais reçus, libres, de Dieu?

Rudenz.

Vergebens widerſtreben wir dem König.
Die Welt gehört ihm; wollen wir allein
Uns eigenſinnig ſteifen und verſtocken,
Die Länderkette ihm zu unterbrechen,
Die er gewaltig rings um uns gezogen?
Sein ſind die Märkte, die Gerichte, ſein
Die Kaufmannsſtraßen, und das Saumroß ſelbſt,
Das auf den Gotthardt ziehet, muß ihm zollen.
Von ſeinen Ländern wie mit einem Netz
Sind wir umgarnet rings und eingeſchloſſen.
— Wird uns das Reich beſchützen? Kann es ſelbſt
Sich ſchützen gegen Oeſtreichs wachſende Gewalt?
Hilft Gott uns nicht, kein Kaiſer kann uns helfen.
Was iſt zu geben auf der Kaiſer Wort,
Wenn ſie in Geld- und Krieges-Noth die Städte,
Die untern Schirm des Adlers ſich geflüchtet,
Verpfänden dürfen und dem Reich veräußern?
— Nein, Oheim, Wohlthat iſt's und weiſe Vorſicht
In dieſen ſchweren Zeiten der Partheiung,

RUDENZ. C'est en vain que nous résistons au roi. Le monde lui appartient. Voulons-nous seuls lutter obstinément, et nous opiniâtrer à rompre cette chaîne de pays sur lesquels il a, tout autour de nous, établi sa domination? Les marchés publics sont à lui, à lui les tribunaux et les routes de commerce, et la bête de somme même qui gravit le Saint-Gothard lui paye impôt. Nous sommes enlacés de toutes parts et entourés de ses possessions comme d'un filet. L'Empire nous protégera-t-il? Peut-il se défendre lui-même contre la puissance croissante de l'Autriche? Si Dieu ne nous vient en aide, nul Empereur ne peut nous aider. Quel fond peut-on faire sur la parole de l'Empereur, lorsque, dans les malheurs de la guerre, dans le besoin d'argent, les Empereurs engagent et allènent les villes qui se sont réfugiées sous la protection de l'aigle? Non, mon oncle, dans ces temps de discorde

Sich anzuſchließen an ein mächtig Haupt.
Die Kaiſerkrone geht von Stamm zu Stamm;
Die hat für treue Dienſte kein Gedächtniß.
Doch um den mächt'gen Erbherrn wohl verdienen,
heißt Saaten in die Zukunft ſtreu'n.

Attinghauſen.

Biſt du ſo weiſe?
Willſt heller ſeh'n als deine edlen Väter,
Die um der Freiheit koſtbarn Edelſtein
Mit Gut und Blut und Heldenkraft geſtritten?
— Schiff nach Luzern hinunter, frage dort,
Wie Oeſtreichs Herrſchaft laſtet auf den Ländern.
Sie werden kommen, unſre Schaf und Rinder
Zu zählen, unſre Alpen abzumeſſen,
Den Hochflug und das Hochgewilde bannen
In unſern freien Wäldern, ihren Schlagbaum
An unſre Brücken, unſre Thore ſetzen,
Mit unſrer Armuth ihre Länderkäufe,
Mit unſerm Blute ihre Kriege zahlen —

cruelle, le parti le plus sage et le meilleur, c'est de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à l'autre, elle ne garde pas le souvenir des fidèles services; mais se dévouer à un maître puissant et héréditaire, c'est semer pour l'avenir.

ATTINGHAUSEN. Es-tu donc si sage? Es-tu plus clairvoyant que tes nobles ancêtres qui, pour conserver le précieux joyau de la liberté, ont combattu héroïquement de leurs biens et de leur vie? Descends à Lucerne, et là demande combien la domination de l'Autriche pèse sur ce pays. Ils viendront compter nos brebis et nos bœufs, mesurer nos Alpes, nous interdire la chasse au tir et au vol dans nos libres forêts, mettre leurs barrières sur nos ponts et à nos portes, payer leurs domaines avec notre pauvreté, et soutenir leurs guerres avec

— Nein, wenn wir unſer Blut dran ſetzen ſollen,
So ſei's für uns — wohlfeiler kaufen wir
Die Freiheit als die Knechtſchaft ein!

Rudenz.

Was können wir,
Ein Volk der Hirten, gegen Albrechts Heere!

Attinghauſen.

Lern' dieſes Volk der Hirten kennen, Knabe!
Ich kenn's, ich hab' es angeführt in Schlachten,
Ich hab' es fechten ſehen bei Favenz.
Sie ſollen kommen, uns ein Joch aufzwingen,
Das wir entſchloſſen ſind, nicht zu ertragen!
— O, lerne fühlen, welches Stamms du biſt!
Wirf nicht für eiteln Glanz und Flitterſchein
Die ächte Perle deines Werthes hin —
Das Haupt zu heißen eines freien Volks,
Das dir aus Liebe nur ſich herzlich weiht,
Das treulich zu dir ſteht in Kampf und Tod —
Das ſei dein Stolz, deß Adels rühme dich —
Die angebornen Bande knüpfe feſt,

notre sang. Non, s'il faut verser notre sang, que ce soit pour nous. La liberté nous coûtera moins cher que l'esclavage.

RUDENZ. Que pouvons-nous, peuple de bergers, contre les armées d'Albert?

ATTINGHAUSEN. Apprends, jeune homme, à connaître ce peuple de bergers. Je le connais, je l'ai conduit dans les batailles, et je l'ai vu combattre à Favenz. Qu'ils viennent pour nous imposer un joug que nous sommes résolus à ne pas supporter. Oh! apprends à sentir de quelle race tu es sorti. Ne rejette pas, pour un vain éclat, pour un clinquant menteur la véritable perle de ta dignité. Être le chef d'un peuple libre qui ne se consacre à toi que par amour, qui te suive fidèlement au combat et à la mort, que ce soit là ton orgueil, ta noblesse et ta gloire. Resserre avec force les liens de la nature, attache-toi à la

Ans Vaterland, ans theure, ſchließ' dich an,
Das halte feſt mit deinem ganzen Herzen!
Hier ſind die ſtarken Wurzeln deiner Kraft;
Dort in der fremden Welt ſtehſt du allein,
Ein ſchwankes Rohr, das jeder Sturm zerknickt.
O komm', du haſt uns lang' nicht mehr geſeh'n,
Verſuch's mit uns nur einen Tag — nur heute
Geh' nicht nach Altdorf — Hörſt du? Heute nicht,
Den einen Tag nur ſchenke dich den Deinen!

(Er faßt ſeine Hand.)

Rudenz.

Ich gab mein Wort — Laßt mich — Ich bin gebunden.

Attinghauſen

(läßt ſeine Hand los, mit Ernſt).

Du biſt gebunden — Ja, Unglücklicher!
Du biſt's, doch nicht durch Wort und Schwur,
Gebunden biſt du durch der Liebe Seile!

(Rudenz wendet ſich weg.)

— Verbirg dich, wie du willſt. Das Fräulein iſt's,
Bertha von Bruneck, die zur Herrenburg

patrie, à cette chère patrie, donne-lui ton cœur tout entier. C'est ici que poussent dans toute leur vigueur les racines de ta force; là, seul dans un monde étranger, tu ne serais qu'un faible roseau que chaque tempête briserait. Oh! viens, il y a longtemps que tu ne nous a vus; essaye de passer seulement un jour avec nous, aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf ... Entends-tu? aujourd'hui seulement; accorde aux tiens cette seule journée. (*Il lui prend la main.*)

RUDENZ. J'ai donné ma parole.... Laissez-moi, je suis engagé.

ATTINGHAUSEN *quittant sa main, avec tristesse.* Tu es engagé! Oui, malheureux, tu l'es, mais ce n'est ni par promesse ni par serment, tu es lié par les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne.*) Cache-toi tant que tu voudras. C'est une femme, c'est Berthe de Bruneck, qui

Dich zieht, dich feſſelt an des Kaiſers Dienſt.
Das Ritterfräulein willſt du dir erwerben
Mit deinem Abfall von dem Land — Betrüg' dich nicht:
Dich anzulocken, zeigt man dir die Braut;
Doch deiner Unſchuld iſt ſie nicht beſchieden.

Rudenz.

Genug hab' ich gehört. Gehabt Euch wohl!

(Er geht ab.)

Attinghauſen.

Wahnſinn'ger Jüngling, bleib'! Er geht dahin!
Ich kann ihn nicht erhalten, nicht erretten —
So iſt der Wolfenſchießen abgefallen
Von ſeinem Land — ſo werden andre folgen;
Der fremde Zauber reißt die Jugend fort,
Gewaltſam ſtrebend über unſere Berge.
— O unglückſelige Stunde, da das Fremde
In dieſe ſtill beglückten Thäler kam,
Der Sitten fromme Unſchuld zu zerſtören!
Das Neue dringt herein mit Macht, das Alte,

t'attire chez le bailli, qui t'enchaîne au service de l'Empereur. Pour conquérir cette femme tu veux trahir ton pays. Ne t'y trompe pas! pour te séduire, on te la montre comme ta fiancée, mais elle n'est point réservée à ton innocente jeunesse.

RUDENZ. J'en ai assez entendu. Adieu. (*Il sort.*)

ATTINGHAUSEN. Arrête, jeune insensé... Il part... Je ne puis le retenir, je ne puis le sauver. C'est ainsi que Wolfenschiessen a trahi la cause de son pays; d'autres le suivront; le charme étranger, faisant irruption dans nos montagnes, entraîne la jeunesse. O jour fatal, où l'étranger vint dans ces vallées heureuses et paisibles corrompre la pieuse innocence de nos mœurs!

L'amour des nouveautés pénètre ici irrésistible; les anciennes,

Das Würd'ge ſcheidet, andre Zeiten kommen,
Es lebt ein andersdenkendes Geſchlecht!
Was thu' ich hier? Sie ſind begraben alle,
Mit denen ich gewaltet und gelebt.
Unter der Erde ſchon liegt meine Zeit,
Wohl dem, der mit der neuen nicht mehr braucht zu leben!

(Geht ab.)

les vénérables coutumes disparaissent, les temps sont changés, et d'autres pensées dominent la génération actuelle. Que fais-je ici? Ils sont descendus dans la tombe, tous ceux avec lesquels j'ai agi et j'ai vécu. Mon époque est déjà ensevelie sous la terre. Heureux ceux qui n'ont plus à vivre avec les hommes d'aujourd'hui.

(*Il sort.*)

Zweite Scene.

Eine Wieſe, von hohen Felſen und Wald umgeben.

Auf den Felſen ſind Steige mit Geländern, auch Leitern, von denen man nachher die Landleute herabſteigen ſieht. Im Hintergrunde zeigt ſich der See, über welchem Anfangs ein Mondregenbogen zu ſehen iſt. Den Proſpekt ſchließen hohe Berge, hinter welchen noch höhere Eisgebirge ragen. Es iſt völlig Nacht auf der Scene, nur der See und die weißen Gletſcher leuchten im Mondlicht.

Melchthal, Baumgarten, Winkelried, Meier von Sarnen, Burkhardt am Bühel, Arnold von Sewa, Klaus von der Flüe und noch vier andre Landleute, alle bewaffnet.

Melchthal (noch hinter der Scene).

Der Bergweg öffnet ſich, nur friſch mir nach!
Den Fels erkenn' ich und das Kreuzlein drauf;
Wir ſind am Ziel, hier iſt das Rütli.

(Treten auf mit Windlichtern.

SCÈNE II.

Une prairie entourée de forêts et de rochers élevés. Sur les rochers sont des sentiers bordés de balustrades et des échelles par où l'on voit descendre les habitants. Dans le fond on aperçoit un lac au-dessus duquel s'élève d'abord un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes derrière lesquelles se dressent les pics des glaciers. Il est complétement nuit, seulement la clarté de la lune se réfléchit sur le lac et sur les glaciers.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN, STRUTH DE WINKELRIED, MEIER DE SARNEN, BURKHARDT AM BUHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLUE *et quatre autres habitants, tous armés.*

MELCHTHAL, *derrière la scène.* Le chemin s'élargit, suivez-moi hardiment, je reconnais le rocher et la petite croix qui le surmonte; nous voici arrivés. Voilà le Rutli. (*Ils arrivent avec des torches.*)

Winkelried.

Horch!

Sewa.

Ganz leer.

Meier.

's iſt noch kein Landmann da. Wir ſind
Die erſten auf dem Platz, wir Unterwaldner.

Melchthal.

Wie weit iſt's in der Nacht?

Baumgarten.

Der Feuerwächter
Vom Selisberg hat eben zwei gerufen
(Man hört in der Ferne läuten.)

Meier.

Still! Horch!

Am Bühel.

Das Mettenglöcklein in der Waldkapelle
Klingt hell herüber aus dem Schwyzerland.

Von der Flüe.

Die Luft iſt rein und trägt den Schall ſo weit.

Melchthal.

Geh'n einige und zünden Reisholz an,
Daß es loh brenne, wenn die Männer kommen.
(Zwei Landleute gehen.)

WINKELRIED. Silence!
SEWA. Tout est désert.
MEIER. Il n'y a encore ici aucun de nos compatriotes. Nous arrivons les premiers, nous autres d'Unterwald.
MELCHTHAL. La nuit est-elle avancée?
BAUMGARTEN. Le veilleur de Sélisberg vient de crier deux heures.
(*On entend une cloche dans le lointain.*)
MEIER. Silence! écoutons!
BUHEL. C'est la cloche de la chapelle des bois qui sonne matines sur l'autre bord, dans le pays de Schwytz.
FLUE. L'air est pur et porte au loin le son.
MELCHTHAL. Que quelques-uns s'occupent d'allumer du feu, pour éclairer ceux qui viennent. (*Deux hommes s'éloignent.*)

Sewa.
's iſt eine ſchöne Mondennacht. Der See
Liegt ruhig da als wie ein ebner Spiegel.

Am Bühel.
Sie haben eine leichte Fahrt.

Winkelried (zeigt nach dem See).
Ha ſeht!
Seht dorthin! Seht ihr nichts?

Meier.
Was denn? — Ja, wahrlich!
Ein Regenbogen mitten in der Nacht!

Melchthal.
Es iſt das Licht des Mondes, das ihn bild

Von der Flüe.
Das iſt ein ſeltſam wunderbares Zeichen!
Es leben viele, die das nicht geſeh'n.

Sewa.
Er iſt doppelt; ſeht, ein bläſſerer ſteht drüber.

Baumgarten.
Ein Nachen fährt ſo eben drunter weg.

Melchthal.
Das iſt der Stauffacher mit ſeinem Kahn!
Der Biedermann läßt ſich nicht lang erwarten.
(Geht mit Baumgarten nach dem Ufer.)

SEWA. Voici un beau clair de lune. Les eaux paisibles du lac sont unies comme une glace.

BUHEL. Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED, *montrant le lac.* Ah! voyez, voyez là-bas, ne voyez-vous rien?

MEIER. Quoi donc! Oui vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit.

MELCHTHAL. Il est formé par la clarté de la lune.

FLUE. C'est un phénomène rare et merveilleux. Il y a beaucoup de gens qui ne l'ont jamais vu.

SEWA. Il est double, voyez-vous; il y en a un plus pâle au-dessus.

BAUMGARTEN. Voici une barque qui passe justement sous cet arc.

MELCHTHAL. C'est Stauffacher avec son canot; le brave homme ne se fait pas longtemps attendre. (*Il va avec Baumgarten vers le rivage.*)

Meier.

Die Urner ſind es, die am längſten ſäumen.

Am Bühel.

Sie müſſen weit umgehen durchs Gebirg,
Daß ſie des Landvogts Kundſchaft hintergehen.

(Unterdeſſen haben die zwei Landleute in der Mitte des Platzes ein Feuer angezündet.)

Melchthal (am Ufer).

Wer iſt da? Gebt das Wort!

Stauffacher (von unten).

Freunde des Landes.

Alle gehen nach der Tiefe den Kommenden entgegen. Aus dem Kahn ſteigen Stauffacher, Itel Reding, Hans auf der Mauer, Jorg im Hofe, Konrad Hunn, Ulrich der Schmidt, Joſt von Weiler, und noch drei andre Landleute, gleichfalls bewaffnet.)

Alle (rufen).

Willkommen!

(Indem die übrigen in der Tiefe verweilen und ſich begrüßen, kommt Melchthal mit Stauffacher vorwärts.)

Melchthal.

O Herr Stauffacher! Ich hab' ihn
Geſeh'n, der mich nicht wiederſehen konnte!

MEIER. Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus longtemps.

BUHEL. Il faut qu'ils fassent un long détour dans la montagne pour échapper aux espions du bailli. (*Pendant ce temps les deux hommes ont allumé un feu au milieu de la scène.*)

MELCHTHAL, *sur le rivage.* Qui est là? Le mot d'ordre?

STAUFFACHER, *d'en bas.* Amis de la patrie! (*Tous vont au fond du théâtre, au-devant de ceux qui arrivent: on voit sortir de la barque Stauffacher, Itel Reding, Hans auf der Mauer, Jœrg im Hof, Conrad Hunn, Ulrich Schmidt, Josse de Weiler et trois autres habitants. Tous sont aussi armés.*)

TOUS *ensemble.* Soyez les bienvenus! (*Tandis que les autres s'arrêtent au fond du théâtre et se saluent, Melchthal s'avance avec Stauffacher.*)

MELCHTHAL. Ah! Stauffacher, je l'ai vu celui qui ne peut plus me

Die Hand hab' ich gelegt auf ſeine Augen,
Und glühend Rachgefühl hab' ich geſogen
Aus der erloſchnen Sonne ſeines Blicks.

Stauffacher.

Sprecht nicht von Rache! Nicht Geſchehnes rächen,
Gedrohtem Uebel wollen wir begegnen.
— Jetzt ſagt, was Ihr im Unterwaldner-Land
Geſchafft und für gemeine Sach' geworben,
Wie die Landleute denken, wie Ihr ſelbſt
Den Stricken des Verraths entgangen ſeid.

Melchthal.

Durch der Surennen furchtbares Gebirg,
Auf weit verbreitet öden Eiſesfeldern,
Wo nur der heiſre Lämmergeier krächzt,
Gelangt' ich zu der Alpentrift, wo ſich
Aus Uri und vom Engelberg die Hirten
Anrufend grüßen und gemeinſam weiden,
Den Durſt mir ſtillend mit der Gletſcher Milch,
Die in den Runſen ſchäumend niederquillt.
In den einſamen Sennhütten kehrt' ich ein,
Mein eigner Wirth und Gaſt, bis daß ich kam

voir; j'ai posé la main sur ses yeux, j'ai puisé un ardent sentiment de vengeance dans le rayon éteint de ses regards.

STAUFFACHER. Ne parlez pas de vengeance, il ne s'agit point de venger le mal qui a été fait, mais de prévenir celui qui nous menace. Dites-moi maintenant ce que vous avez fait dans le pays d'Unterwald; qui vous avez recruté pour la cause commune; ce que pensent vos compatriotes, et comment vous-même vous avez échappé aux embûches de la trahison.

MELCHTHAL. Après avoir traversé les affreuses montagnes des Surennen, et les vastes déserts de glace où l'on n'entend que le cri rauque du vautour, je suis parvenu jusqu'aux pâturages de l'Alpe, où les bergers d'Uri et de l'Engelberg se saluent de loin par leurs cris, et font paître ensemble leurs troupeaux; j'apaisais ma soif avec l'eau des glaciers qui coule et bouillonne dans les crevasses. Je m'arrêtais dans le chalet solitaire, où j'étais à la fois mon hôte et mon convive; jusqu'à

Zu Wohnungen geſellig lebender Menſchen.
— Erſcholleu war in dieſen Thälern ſchon
Der Ruf des neuen Greuels, der geſchehn,
Und fromme Ehrfurcht ſchaffte mir mein Unglück
Vor jeder Pforte, wo ich wandernd klopfte.
Entrüſtet fand ich dieſe graden Seelen
Ob dem gewaltſam neuen Regiment;
Denn ſo wie ihre Alpen fort und fort
Dieſelben Kräuter nähren, ihre Brunnen
Gleichförmig fließen, Wolken ſelbſt und Winde
Den gleichen Strich unwandelbar befolgen,
So hat die alte Sitte hier vom Ahn
Zum Enkel unverändert fort beſtanden.
Nicht tragen ſie verwegne Neuerung
Im altgewohnten gleichen Gang des Lebens
— Die harten Hände reichten ſie mir dar,
Von den Wänden langten ſie die roſt'gen Schwerter,
Und aus den Augen blitzte freudiges
Gefühl des Muths, als ich die Namen nannte,
Die im Gebirg' dem Landmann heilig ſind,

ce qu'enfin j'arrivai à des habitations où se réunissent des créatures vivantes. Déjà avait retenti dans ces vallées le bruit du dernier crime de nos tyrans, et à chaque porte où j'ai frappé, mon malheur m'a valu un pieux et honorable accueil. J'ai trouvé toutes ces âmes honnêtes révoltées du régime violent inventé par nos oppresseurs; car habitués à voir les Alpes nourrir les mêmes plantes, les sources couler au même lieu, les nuages mêmes et les vents suivre invariablement la même direction, ils voient de même les mœurs anciennes se transmettre des ancêtres à leurs petits-fils, et dans le cours uniforme des vieilles habitudes ils ne supportent pas la nouveauté téméraire. Ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses; ils ont détaché de la muraille les épées rouillées; un sentiment de courage a éclaté dans leurs regards joyeux, lorsque j'ai prononcé les noms chers aux habitants des montagnes.

Den Curigen und Walther Fürſts — Was euch
Recht würde dünken, ſchwuren ſie zu thun;
Euch ſchwuren ſie bis in den Tod zu folgen.
— So eilt' ich ſicher unterm heil'gen Schirm
Des Gaſtrechts von Gehöfte zu Gehöfte —
Und als ich kam ins heimathliche Thal,
Wo mir die Vettern viel verbreitet wohnen —
Als ich den Vater fand, beraubt und blind,
Auf fremdem Stroh, von der Barmherzigkeit
Mildthät'ger Menſchen lebend —

Stauffacher.

Herr im Himmel!

Melchthal.

Da weint' ich nicht! Nicht in ohnmächt'gen Thränen
Goß ich die Kraft des heißen Schmerzens aus;
In tiefer Bruſt wie einen theuren Schatz
Verſchloß ich ihn und dachte nur auf Thaten.
Ich kroch durch alle Krümmen des Gebirgs;
Kein Thal war ſo verſteckt, ich ſpäht' es aus;

le vôtre et celui de Walther Furst; ils ont juré de faire tout ce qui vous semblerait juste, ils ont juré de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que sous la protection sacrée de l'hospitalité, j'ai poursuivi ma route de chalet en chalet, et lorsque je suis arrivé dans la vallée natale où habitent mes nombreux parents, quand j'ai retrouvé mon père aveugle et dépouillé, couché sur la paille et vivant de la compassion des hommes bienfaisants...

STAUFFACHER. Dieu du ciel!

MELCHTHAL. Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas épuisé par des larmes impuissantes l'énergie de ma brûlante douleur, je l'ai renfermée au fond de mon âme comme un trésor précieux, et je n'ai songé qu'à agir. J'ai passé par tous les sentiers tortueux de la montagne; il n'y a pas une vallée si cachée que je n'aie visitée; j'ai cherché les caba-

Bis an der Gletſcher eisbedeckten Fuß
Erwartet' ich und fand bewohnte Hütten
Und überall, wohin mein Fuß mich trug,
Fand ich den gleichen Haß der Tyrannei;
Denn bis an dieſe letzte Gränze ſelbſt
Belebter Schöpfung, wo der ſtarre Boden
Aufhört zu geben, raubt der Vögte Geiz —
Die Herzen alle dieſes biedern Volks
Erregt' ich mit dem Stachel meiner Worte,
Und unſer ſind ſie all' mit Herz und Mund.

Stauffacher.

Großes habt Ihr in kurzer Friſt geleiſtet.

Melchthal.

Ich that noch mehr. Die beiden Veſten ſind's,
Roßberg und Sarnen, die der Landmann fürchtet;
Denn hinter ihren Felſenwällen ſchirmt
Der Feind ſich leicht und ſchädiget das Land.
Mit eignen Augen wollt' ich es erkunden,
Ich war zu Sarnen und beſah die Burg.

Stauffacher.

Ihr wagtet Euch bis in des Tigers Höhle?

Melchthal.

Ich war verkleidet dort in Pilgerstracht;

nes habitées jusqu'au pied des glaciers, et partout où j'ai porté mes pas, j'ai trouvé la même haine de la tyrannie; car l'avarice des gouverneurs étend ses larcins jusqu'aux dernières limites de la nature animée, jusqu'aux lieux où le sol refuse de produire. J'ai aiguillonné par mes paroles le courage de ces braves gens, et ils sont à nous de cœur comme de bouche.

STAUFFACHER. En peu de temps vous avez fait beaucoup.

MELCHTHAL. J'ai fait plus encore. Ce que le paysan redoute surtout, ce sont les deux forteresses de Rossberg et de Sarnen; car derrière ces remparts de rochers notre ennemi trouve un asile et tourmente la contrée. J'ai voulu m'assurer par mes propres yeux de l'état des choses, j'ai été à Sarnen et j'ai vu la forteresse.

STAUFFACHER. Vous vous êtes aventuré jusque dans le repaire du tigre?

MELCHTHAL. J'étais déguisé sous un costume de pèlerin. J'ai vu le

Ich ſah den Landvogt an der Tafel ſchwelgen —
Urtheilt, ob ich mein Herz bezwingen kann:
Ich ſah den Feind, und ich erſchlug ihn nicht.

Stauffacher.

Fürwahr, das Glück war Eurer Kühnheit hold.

(Unterdeſſen ſind die andern Landleute vorwärts gekommen, und nähern ſich den Beiden.)

Doch jetzo ſagt mir, wer die Freunde ſind,
Und die gerechten Männer, die Euch folgten?
Macht mich bekannt mit ihnen, daß wir uns
Zutraulich nahen und die Herzen öffnen.

Meier.

Wer kennte Euch nicht, Herr, in den drei Landen?
Ich bin der Meier von Sarnen; dieß hier iſt
Mein Schweſterſohn, der Struth von Winkelried.

Stauffacher.

Ihr nennt mir keinen unbekannten Namen.
Ein Winkelried war's, der den Drachen ſchlug
Im Sumpf bei Weiler und ſein Leben ließ
In dieſem Strauß.

bailli dans les débauches de la table. Jugez si je puis maîtriser mon cœur, j'ai vu mon ennemi et je ne l'ai pas tué!

STAUFFACHER. En vérité la fortune a favorisé votre audace. (*Pendant ce temps les autres conjurés s'avancent et se rapprochent de Stauffacher et de Melchthal.*) Mais dites-moi qui sont ces amis, ces braves gens qui vous ont suivi? Faites-les-moi connaître, afin que nous nous rapprochions les uns des autres avec confiance et que nos cœurs s'entendent.

MEIER. Qui, dans les trois cantons, ne vous connaît pas, maître Stauffacher? Je suis Meier de Sarnen, et voici le fils de ma sœur, Struth de Winkelried.

STAUFFACHER. Vous ne me dites là aucun nom inconnu. C'est un Winkelried qui tua le dragon du marais de Weiler et qui laissa la vie dans ce combat.

Winkelried.

Das war mein Ahn, Herr Werner.

Melchthal (zeigt auf zwei Landleute).

Die wohnen hinterm Wald, ſind Kloſterleute
Vom Engelberg — Ihr werdet ſie drum nicht
Verachten, weil ſie eigne Leute ſind,
Und nicht wie wir frei ſitzen auf dem Erbe —
Sie lieben 's Land, ſind ſonſt auch wohl berufen.

Stauffacher (zu den Beiden).

Gebt mir die Hand! Es preiſe ſich, wer keinem
Mit ſeinem Leibe pflichtig iſt auf Erden;
Doch Redlichkeit gedeiht in jedem Stande.

Konrad Hunn.

Das iſt Herr Reding, unſer Altlandammann.

Meier.

Ich kenn' ihn wohl. Er iſt mein Widerpart,
Der um ein altes Erbſtück mit mir rechtet.
— Herr Reding, wir ſind Feinde vor Gericht;
Hier ſind wir einig.

(Schüttelt ihm die Hand.)

Stauffacher.

Das iſt brav geſprochen.

WINKELRIED. C'était mon aïeul, maître Werner.

MELCHTHAL, *montrant deux paysans.* Ceux-là habitent de l'autre côté de la forêt. Ils sont vassaux de l'abbaye d'Engelberg. Vous ne les mépriserez point, parce qu'ils ne sont pas indépendants comme nous et propriétaires libres de leur héritage. Ils aiment leur pays et jouissent, d'ailleurs, d'une bonne renommée.

STAUFFACHER, *à ces deux vassaux.* Donnez-moi la main. Heureux celui qui n'est dans la dépendance de personne sur la terre; mais la probité prospère dans toute condition.

CONRAD HUNN. Voici maître Reding, notre ancien landammann.

MEIER. Je le connais bien; c'est ma partie adverse, il plaide contre moi pour un ancien héritage. Maître Reding, nous sommes ennemis devant le tribunal, ici nous sommes unis. (*Il lui secoue la main.*)

STAUFFACHER. C'est bravement parlé.

Winkelried.

Hört ihr? Sie kommen. Hört das Horn von Uri!

(Rechts und links ſieht man bewaffnete Männer mit Windlichtern die Felſen herabſteigen.)

Auf der Mauer.

Seht! Steigt nicht ſelbſt der fromme Diener Gottes,
Der würd'ge Pfarrer mit herab? Nicht ſcheut er
Des Weges Mühen und das Grau'n der Nacht,
Ein treuer Hirte für das Volk zu ſorgen.

Baumgarten.

Der Sigriſt folgt ihm und Herr Walther Fürſt
Doch nicht den Tell erblick' ich in der Menge.

Walther Fürſt, Röſſelmann der Pfarrer, Petermann der Sigriſt, Kuoni der Hirt, Werni der Jäger, Ruodi der Fiſcher, und noch fünf andre Landleute. Alle zuſammen, drei und dreißig an der Zahl, treten vorwärts und ſtellen ſich um das Feuer.

Walther Fürſt.

So müſſen wir auf unſerm eignen Erb'
Und väterlichen Boden uns verſtohlen
Zuſammen ſchleichen, wie die Mörder thun,

WINKELRIED. Écoutez, on vient. Entendez-vous la corne d'Uri? (*A droite et à gauche on voit descendre du haut des rochers des hommes armés qui portent des torches.*)

AUF DER MAUER. Voyez; n'est-ce pas le pieux serviteur de Dieu, le digne pasteur lui-même, qui descend avec eux? Il ne craint ni la fatigue du chemin ni l'obscurité de la nuit, quand il s'agit de prendre soin de son troupeau.

BAUMGARTEN. Le sacristain le suit et Walther Furst après lui, mais dans le nombre je n'aperçois pas Tell.

(*Arrivent Walther Furst, Rœsselmann le curé, Pétermann le sacristain, Kuoni le berger, Werni le chasseur, Ruodi le pêcheur, et cinq autres habitants. Tous réunis, au nombre de trente-trois, s'avancent et se rangent autour du feu.*)

WALTHER FURST. Il faut donc que, sur notre propre héritage, sur le sol de la patrie, nous nous réunissions à la dérobée, comme des meurtriers; il faut qu'au milieu de la nuit qui ne prête son voile

Und bei der Nacht, die ihren ſchwarzen Mantel
Nur dem Verbrechen und der ſonnenſcheuen
Verſchwörung leihet, unſer gutes Recht
Uns holen, das doch lauter iſt und klar,
Gleichwie der glanzvoll offne Schooß des Tages.

Melchthal.

Laßt's gut ſein. Was die dunkle Nacht geſponnen,
Soll frei und fröhlich an das Licht der Sonnen.

Röſſelmann.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt, Eidgenoſſen!
Wir ſtehen hier ſtatt einer Landsgemeine,
Und können gelten für ein ganzes Volk.
So laßt uns tagen nach den alten Bräuchen
Des Lands, wie wir's in ruhigen Zeiten pflegen,
Was ungeſetzlich iſt in der Verſammlung,
Entſchuldige die Noth der Zeit! Doch Gott
Iſt überall, wo man das Recht verwaltet,
Und unter ſeinem Himmel ſtehen wir.

sombre qu'au crime et aux noirs complots, nous venions défendre notre bon droit, aussi clair cependant, aussi évident que le jour dans son plus vif éclat!

MELCHTHAL. Qu'importe? Les projets de liberté tramés dans l'ombre de la nuit se produiront à la lumière du soleil.

RŒSSELMANN. Amis et confédérés, écoutez ce que Dieu inspire à mon cœur. Nous tenons ici la place d'une assemblée générale, nous pouvons agir au nom de tout un peuple; siégeons donc selon les anciennes coutumes du pays, comme nous le faisions en des temps paisibles. S'il y a quelque chose d'illégal dans cette réunion, que la nécessité des temps l'excuse. Dieu est partout où s'exerce la justice, et nous sommes sous la voûte de son ciel.

Stauffacher.

Wohl, laßt uns tagen nach der alten Sitte,
Iſt es gleich Nacht, ſo leuchtet unſer Recht.

Melchthal.

Iſt gleich die Zahl nicht voll, das Herz iſt hier
des ganzen Volks; die Beſten ſind zugegen.

Konrad Hunn.

Sind auch die alten Bücher nicht zur Hand,
Sie ſind in unſere Herzen eingeſchrieben.

Röſſelmann.

Wohlan, ſo ſei der Ring ſogleich gebildet.
Man pflanze auf die Schwerter der Gewalt!

Auf der Mauer.

Der Landesamman nehme ſeinen Platz,
Und ſeine Waibel ſtehen ihm zur Seite!

Sigriſt.

Es ſind der Völker dreie. Welchem nun
Gebührt's, das Haupt zu geben der Gemeinde?

Meier.

Um dieſe Ehr' mag Schwytz mit Uri ſtreiten;
Wir Unterwaldner ſtehen frei zurück.

STAUFFACHER. Parfaitement. Siégeons suivant les anciens usages. Il est nuit sans doute, mais notre droit brille comme le jour.

MELCHTHAL. Si l'assemblée n'est pas complète, le cœur de tout le peuple est ici, et les meilleurs citoyens sont présents.

CONRAD HUNN. Nous n'avons pas sous la main les anciens livres, mais ils sont gravés dans nos cœurs.

LE CURÉ. Formons donc à l'instant le cercle, et qu'on plante au milieu les épées, signe du pouvoir.

AUF DER MAUER. Que le landammann prenne sa place, et que ses appariteurs se tiennent à ses côtés.

LE SACRISTAIN. Il y a ici trois peuples; à qui appartient le droit de donner un chef à l'assemblée?

MEIER. Que Schwytz et Uri se disputent cet honneur; nous autres gens d'Unterwald, nous y renonçons librement.

Melchthal.

Wir ſtehn zurück; wir ſind die Flehenden,
Die Hülfe heiſchen von den mächt'gen Freunden.

Stauffacher.

So nehme Uri denn das Schwert; ſein Banner
Zieht bei den Römerzügen uns voran.

Walther Fürſt.

Des Schwertes Ehre werde Schwyz zu Theil;
Denn ſeines Stammes rühmen wir uns alle.

Röſſelmann.

Den edlen Wettſtreit laßt mich freundlich ſchlichten:
Schwyz ſoll im Rath, Uri im Felde führen.

Walther Fürſt

(reicht dem Stauffacher die Schwerter).

So nehmt!

Stauffacher.

Nicht mir, dem Alter ſei die Ehre!

Im Hofe.

Die meiſten Jahre zählt Ulrich der Schmidt.

Auf der Mauer.

Der Mann iſt wacker, doch nicht freien Stands;
Kein eigner Mann kann Richter ſein in Schwyz.

MELCHTHAL. Nous y renonçons, car nous venons en suppliants demander le secours de nos puissants amis.

STAUFFACHER. Qu'Uri prenne donc l'épée! Sa bannière marche à notre tête dans les expéditions de l'empire.

WALTHER FURST. Cet honneur doit appartenir à Schwytz. C'est la tige dont nous nous glorifions tous de sortir.

LE CURÉ. Laissez-moi terminer amicalement ce généreux débat. Schwytz nous guidera dans les conseils, Uri dans les batailles.

WALTHER FURST *présente les épées à Stauffacher.* Prenez donc.

STAUFFACHER. Non pas. Cet honneur appartient à l'âge.

IM HOFE. C'est Ulrich Schmidt qui compte le plus d'années.

AUF DER MAUER. C'est un brave homme, mais il n'est pas de condition libre. A Schwytz, nul vassal ne peut être juge.

Stauffacher.

Steht nicht Herr Reding hier, der Altlandammann?
Was ſuchen wir noch einen würdigern?

Walther Fürſt.

Er ſei der Ammann und des Tages Haupt!
Wer dazu ſtimmt, erhebe ſeine Hände.

(Alle heben die rechte Hand auf.)

Reding (tritt in die Mitte).

Ich kann die Hand nicht auf die Bücher legen;
So ſchwör' ich droben bei den ew'gen Sternen,
Daß ich mich nimmer will vom Recht entfernen

(Man richtet die zwei Schwerter vor ihm auf, der Ring bildet ſich um ihn her, Schwyz hält die Mitte, rechts ſtellt ſich Uri und links Unterwalden. Er ſteht auf ſein Schlachtſchwert geſtützt.)

Was iſt's, das die drei Völker des Gebirgs
Hier an des Sees unwirthlichem Geſtade
Zuſammenführte in der Geiſterſtunde?
Was ſoll der Inhalt ſein des neuen Bunds,
Den wir hier unterm Sternenhimmel ſtiften?

Stauffacher (tritt in den Ring).

Wir ſtiften keinen neuen Bund; es iſt

STAUFFACHER. N'avons-nous pas ici Reding, l'ancien landammann? Pouvons-nous en trouver un plus digne?

WALTHER FURST. Qu'il soit le landammann et le chef de cette assemblée. Que celui qui y consent, lève la main. (*Tous lèvent la main droite.*)

REDING *s'avance au milieu.* Je ne puis poser la main sur les livres sacrés: mais je jure par les astres éternels que je ne m'écarterai jamais de la justice. (*On plante devant lui les deux épées croisées; le cercle se forme autour de lui; Schwytz est au milieu, Uri à droite, Unterwald à gauche. Reding s'appuie sur son épée de combat.*) Quel est donc le sujet qui rassemble les trois peuples des montagnes sur le rivage inhospitalier de ce lac à minuit? Quel doit être le but de cette nouvelle alliance que nous allons conclure sous la voûte étoilée du ciel?

STAUFFACHER *s'avance dans le cercle.* Nous ne formons point une

Ein uralt Bündniß nur von Väter Zeit,
Das wir erneuern! Wiſſet, Eidgenoſſen!
Ob uns der See, ob uns die Berge ſcheiden,
Und jedes Volk ſich für ſich ſelbſt regiert,
So ſind wir eines Stammes doch und Bluts,
Und eine Heimath iſt's, aus der wir zogen.

Winkelried.

So iſt es wahr, wie's in den Liedern lautet,
Daß wir von fern her in das Land gewallt?
O, theilt's uns mit, was Euch davon bekannt,
Daß ſich der neue Bund am alten ſtärke.

Stauffacher.

Hört, was die alten Hirten ſich erzählen:
— Es war ein großes Volk, hinten im Lande
Nach Mitternacht, das litt von ſchwerer Theurung.
In dieſer Noth beſchloß die Landsgemeine,
Daß je der zehnte Bürger nach dem Loos
Der Väter Land verlaſſe — Das geſchah!

nouvelle alliance, c'est l'antique union du temps de nos pères que nous renouvelons. Vous le savez, confédérés! bien que nous soyons séparés par le lac et les montagnes, et que chaque peuple se gouverne à part, nous sommes pourtant d'une même race, d'un même sang, et nous sommes tous sortis d'une même patrie.

WINKELRIED. Ainsi ce que disent nos anciennes chansons serait vrai, et nous serions venus ici d'une terre lointaine? Oh! apprenez-nous ce que vous en savez, afin que l'ancienne alliance fortifie la nouvelle.

STAUFFACHER. Écoutez ce que racontent les vieux bergers. Il y avait dans les contrées du nord un grand peuple qui souffrait d'une cruelle disette. Dans cette détresse, l'assemblée décida qu'un homme sur dix, désigné par le sort, quitterait le pays: ce qui fut fait. Une troupe

Und zogen aus, wehklagend, Männer und Weiber,
Ein großer Heerzug, nach der Mittagssonne,
Mit dem Schwert sich schlagend durch das deutsche Land,
Bis an das Hochland dieser Waldgebirge;
Und eher nicht ermüdete der Zug,
Bis daß sie kamen in das wilde Thal,
Wo jetzt die Muotta zwischen Wiesen rinnt —
Nicht Menschenspuren waren hier zu sehen,
Nur eine Hütte stand am Ufer einsam;
Da saß ein Mann und wartete der Fähre —
Doch heftig wogete der See und war
Nicht fahrbar; da besahen sie das Land
Sich näher und gewahrten schöne Fülle
Des Holzes, und entdeckten gute Brunnen,
Und meinten sich im lieben Vaterland
Zu finden — Da beschlossen sie zu bleiben,
Erbaueten den alten Flecken Schwyz
Und hatten manchen sauren Tag, den Wald
Mit weitverschlungnen Wurzeln auszuroden —

nombreuse d'hommes et de femmes s'en alla en pleurant vers le midi, et s'ouvrit avec l'épée un chemin à travers l'Allemagne, jusqu'à ce qu'elle arrivât dans ces montagnes couvertes de forêts. Cette multitude marcha, marcha sans cesse, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée dans la vallée sauvage où la Muotta coule aujourd'hui à travers des prairies. On n'y voyait alors aucune trace humaine; une cabane seulement s'élevait sur le rivage solitaire; elle était habitée par un batelier qui passait les voyageurs dans sa barque. Le lac était orageux et l'on ne pouvait le traverser. En examinant la contrée de plus près, ils y découvrirent de belles et riches forêts, des sources limpides, et ils crurent se retrouver *dans leur chère patrie.* Ils *résolurent* de rester là; ils bâtirent le vieux bourg de Schwytz, et consacrèrent de longues journées de travail à défricher l'antique forêt; puis, lorsque

Drauf als der Boden nicht mehr Gnügen that
Der Zahl des Volks, da zogen ſie hinüber
Zum ſchwarzen Berg, ja, bis an's Weißland hin,
Wo, hinter ew'gem Eiſeswall verborgen,
Ein andres Volk in andern Zungen ſpricht.
Den Flecken Stanz erbauten ſie am Kernwald
Den Flecken Altdorf in dem Thal der Reuß —
Doch blieben ſie des Urſprungs ſtets gedenk;
Aus all den fremden Stämmen, die ſeitdem
In Mitte ihres Lands ſich angeſiedelt,
Finden die Schwyzer-Männer ſich heraus:
Es gibt das Herz, das Blut ſich zu erkennen.

(Reicht rechts und links die Hand hin.)

Auf der Mauer.

Ja, wir ſind eines Herzens, eines Bluts!

Alle (ſich die Hände reichend).

Wir ſind ein Volk, und einig wollen wir handeln.

Stauffacher.

Die andern Völker tragen fremdes Joch;
Sie haben ſich dem Sieger unterworfen.

le sol ne fut plus suffisant pour la population, ils traversèrent le lac et s'étendirent sur la montagne Noire et jusqu'au Hasli, où un autre peuple, caché derrière un rempart de glaces éternelles, parle une autre langue. Ils bâtirent le bourg de Stanz sur le bord du Kernwald, le bourg d'Altorf dans la vallée de la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours le souvenir de leur origine, et, parmi les hommes de race étrangère qui sont venus s'établir au milieu de leur contrée, ceux de Schwytz se reconnaissent par le sang et par le cœur. (*Il étend la main à droite et à gauche.*)

AUF DER MAUER. Oui, nous avons tous le même cœur et le même sang.

TOUS, *se tendant la main.* Nous sommes un même peuple, et nous agirons de concert.

STAUFFACHER. Les autres peuples portent le joug étranger, ils sont soumis à leur vainqueur. Il y a même dans notre pays beaucoup

Es leben ſelbſt in unſern Landesmarken
Der Saſſen viel, die fremde Pflichten tragen,
Und ihre Knechtſchaft erbt auf ihre Kinder.
Doch wir, der alten Schweizer ächter Stamm,
Wir haben ſtets die Freiheit uns bewahrt.
Nicht unter Fürſten bogen wir das Knie;
Freiwillig wählten wir den Schirm der Kaiſer.

Röſſelmann.

Frei wählten wir des Reiches Schutz und Schirm;
So ſteht's bemerkt in Kaiſer Friedrichs Brief.

Stauffacher.

Denn herrenlos iſt auch der Freiſte nicht.
Ein Oberhaupt muß ſein, ein höchſter Richter,
Wo man das Recht mag ſchöpfen in dem Streit.
Drum haben unſre Väter für den Boden,
Den ſie der alten Wildniß abgewonnen,
Die Ehr' gegönnt dem Kaiſer, der den Herrn
Sich nennt der deutſchen und der welſchen Erde,

d'hommes assujettis à des redevances, et qui lèguent leur servitude à leurs enfants. Mais nous, véritable race des anciens Suisses, nous avons toujours gardé notre liberté, nous n'avons pas fléchi le genou devant les princes, et c'est de notre plein gré que nous avons choisi la protection de l'Empereur.

ROESSELMANN. Oui, c'est de notre plein gré que nous avons choisi l'appui et la protection de l'Empire. Cela est spécifié dans la lettre de l'Empereur Frédéric.

STAUFFACHER. Oui, l'homme le plus libre n'est pas sans maître; il faut avoir un chef, un juge suprême auquel on puisse demander justice en cas de contestation. Voilà pourquoi nos pères, pour le sol qu'ils avaient arraché à l'antique désert, rendirent hommage à l'Empereur qui porte le titre de maître de l'Allemagne et de l'Italie;

Und, wie die andern Freien ſeines Reichs,
Sich ihm zu edelm Waffendienſt gelobt,
Denn dieſes iſt der Freien einz'ge Pflicht,
Das Reich zu ſchirmen, das ſie ſelbſt beſchirmt.

Melchthal.

Was drüber iſt, iſt Merkmal eines Knechts.

Stauffacher.

Sie folgten, wenn der Heribann erging,
Dem Reichspanier und ſchlugen ſeine Schlachten.
Nach Welſchland zogen ſie gewappnet mit,
Die Römerkron' ihm auf das Haupt zu ſetzen.
Daheim regierten ſie ſich fröhlich ſelbſt
Nach altem Brauch und eigenem Geſetz;
Der höchſte Blutbann war allein des Kaiſers;
Und dazu war beſtellt ein großer Graf,
Der hatte ſeinen Sitz nicht in dem Lande.
Wenn Blutſchuld kam, ſo rief man ihn herein,
Und unter offnem Himmel, ſchlicht und klar,

et, comme tous les hommes libres de son empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes; car l'unique devoir des hommes libres, c'est de protéger l'empire qui les protége eux-mêmes.

MELCHTHAL. Tout ce qui va au delà est une marque de servitude.

STAUFFACHER. Lorsque l'arrière-ban marchait, nos ancêtres suivaient l'étendard de l'Empire et combattaient dans ses batailles. Les armes à la main, ils allaient en Italie avec l'Empereur, pour mettre sur sa tête la couronne romaine; chez eux, ils se gouvernaient eux-mêmes, selon les anciennes coutumes et leurs propres lois; la haute juridiction appartenait seulement à l'Empereur; et ce droit était confié à un puissant comte, qui ne demeurait point dans le pays. Pour juger un crime capital, on l'appelait, et, à la face du ciel, il pronon-

Sprach er das Recht und ohne Furcht der Menſchen.
Wo ſind hier Spuren, daß wir Knechte ſind?
Iſt einer, der es anders weiß, der rede!

Im Hofe.

Nein, ſo verhält ſich alles, wie Ihr ſprecht.
Gewaltherrſchaft ward nie bei uns geduldet.

Stauffacher.

Dem Kaiſer ſelbſt verſagten wir Gehorſam,
Da er das Recht zu Gunſt der Pfaffen bog.
Denn als die Leute von dem Gotteshaus
Einſiedeln uns die Alp in Anſpruch nahmen,
Die wir beweidet ſeit der Väter Zeit,
Der Abt herfürzog einen alten Brief,
Der ihm die herrenloſe Wüſte ſchenkte —
Denn unſer Daſein hatte man verhehlt —
Da ſprachen wir: "Erſchlichen iſt der Brief;
Kein Kaiſer kann, was unſer iſt, verſchenken;
Und wird uns Recht verſagt vom Reich, wir können

çait clairement, simplement sa sentence, sans crainte des hommes. Où voyez-vous là des traces d'esclavage? Si quelqu'un est d'une autre opinion, qu'il parle.

LE HOFE. Non, tout se passait comme vous l'avez dit. Jamais nous n'avons souffert le despotisme.

STAUFFACHER. Nous avons refusé d'obéir à l'Empereur lui-même, lorsqu'il faisait plier la justice devant les prétentions des prêtres. Les gens de l'abbaye d'Einsiedeln réclamaient les pâturages que nous occupions depuis le temps de nos pères; l'abbé produisit un ancien titre qui lui attribuait les contrées sans maître, car on avait dissimulé nos droits et notre présence. Alors nous dîmes: Ce titre a été surpris; aucun Empereur ne peut donner ce qui nous appartient; et si l'Empire nous refuse justice, nous pouvons, dans nos montagnes,

In unſern Bergen auch des Reichs entbehren.„
— So ſprachen unſre Väter! Sollen wir
Des neuen Joches Schändlichkeit erdulden,
Erleiden von dem fremden Knecht, was uns
In ſeiner Macht kein Kaiſer durfte bieten?
— Wir haben dieſen Boden uns erſchaffen
Durch unſrer Hände Fleiß, den alten Wald,
Der ſonſt der Bären wilde Wohnung war,
Zu einem Sitz für Menſchen umgewandelt;
Die Brut des Drachen haben wir getödtet,
Der aus den Sümpfen giftgeſchwollen ſtieg;
Die Nebeldecke haben wir zerriſſen,
Die ewig grau um dieſe Wildniß hing;
Den harten Fels geſprengt, über den Abgrund
Dem Wandersmann den ſichern Steg geleitet;
Unſer iſt durch tauſendjährigen Beſitz
Der Boden — und der fremde Herrenknecht
Soll kommen dürfen und uns Ketten ſchmieden,
Und Schmach anthun auf unſrer eignen Erde?

nous passer aussi de l'Empire. Ainsi parlaient nos pères. Et nous, souffrirons-nous la honte du nouveau joug? Endurerons-nous d'un valet étranger ce qu'aucun Empereur, dans sa toute-puissance, n'a osé exiger de nous? Nous avons acquis la propriété de ce sol par le travail de nos mains; nous avons transformé en une habitation humaine l'antique forêt, autrefois le repaire des ours; nous avons exterminé la race du dragon, qui du fond de ces marais levait sa tête venimeuse; nous avons déchiré le voile éternel de ces sombres brouillards qui planaient sur cette solitude; nous avons brisé le rocher et jeté sur l'abîme un pont sûr pour les voyageurs. Ce sol est à nous par une possession de mille années. Et le valet d'un maître étranger oserait venir nous forger des chaînes et nous insulter sur notre terre à nous! N'est-

Iſt keine Hülfe gegen ſolchen Drang?

(Eine große Bewegung unter den Landleuten.)

Nein, eine Gränze hat Tyrannenmacht.
Wenn der Gedrückte nirgends Recht kann finden,
Wenn unerträglich wird die Laſt — greift er
Hinauf getroſten Muthes in den Himmel,
Und holt herunter ſeine ew'gen Rechte,
Die droben hangen unveräußerlich
Und unzerbrechlich, wie die Sterne ſelbſt —
Der alte Urſtand der Natur kehrt wieder,
Wo Menſch dem Menſchen gegenüber ſteht —
Zum letzten Mittel, wenn kein andres mehr
Verfangen will, iſt ihm das Schwert gegeben —
Der Güter höchſtes dürfen wir vertheidigen
Gegen Gewalt — Wir ſteh'n für unſer Land,
Wir ſteh'n für unſre Weiber, unſre Kinder!

Alle

(an ihre Schwerter ſchlagend).

Wir ſtehn für unſre Weiber, unſre Kinder!

il point de remède contre une telle oppression? (*Grande agitation parmi les conjurés.*) Non, la tyrannie a des limites; quand l'opprimé ne trouve plus de justice nulle part, quand son fardeau devient insupportable, il lève avec confiance son regard vers le ciel; il y va chercher ses droits éternels qui résident là-haut, imprescriptibles et immuables comme les astres eux-mêmes. On rentre alors dans l'ancien état de nature, où l'homme se trouve en face de l'homme, et, pour dernière ressource, quand il n'en reste plus aucune autre, on saisit le glaive. Nous devons défendre contre la force notre bien le plus précieux; nous combattons pour notre pays, pour nos femmes, pour nos enfants.

TOUS *frappant sur leurs épées.* Nous combattons pour nos femmes et pour nos enfants.

Röſſelmann (tritt in den Ring).

Eh' ihr zum Schwerte greift, bedenkt es wohl!
Ihr könnt es friedlich mit dem Kaiſer ſchlichten.
Es koſtet euch ein Wort, und die Tyrannen,
Die euch jetzt ſchwer bedrängen, ſchmeicheln euch.
—Ergreift, was man euch oft geboten hat;
Trennt euch vom Reich, erkennet Oeſtreichs Hoheit—

Auf der Mauer.

Was ſagt der Pfarrer? Wir zu Oeſtreich ſchwören!

Am Bühel.

Hört ihn nicht an!

Winkelried.

Das räth uns ein Verräther,
Ein Feind des Landes!

Reding.

Ruhig, Eidgenoſſen!

Sewa.

Wir Oeſtreich huldigen, nach ſolcher Schmach?

Von der Flüe.

Wir uns abtrotzen laſſen durch Gewalt,
Was wir der Güte weigerten?

Meier.

Dann wären
Wir Sklaven, und verdienten es zu ſein!

RŒSSELMANN *s'avance dans le cercle.* Avant de tirer l'épée, songez-y bien, vous pouvez traiter paciſiquement avec l'Empereur : il ne vous en coûte qu'un mot, et les tyrans, dont vous souffrez en ce moment l'oppression cruelle, vous flatteront. Prenez le parti qu'on vous a souvent proposé : séparez-vous de l'empire ; reconnaissez la suzeraineté de l'Autriche.

AUF DER MAUER. Que dit le prêtre? Nous, prêter serment à l'Autriche!

AM BUHEL. Ne l'écouter pas!

WINKELRIED. C'est le conseil d'un traître, d'un ennemi du pays!

REDING. Paix, mes amis.

SEWA. Nous, rendre hommage à l'Autriche, après une telle injure!

DE FLUE. Nous, nous laisser arracher par la violence ce que nous avons refusé à la douceur?

MEIER. Alors, nous serions esclaves et nous mériterions de l'être.

Auf der Mauer.

Der ſei geſtoßen aus dem Recht der Schweizer,
Wer von Ergebung ſpricht an Oeſterreich!
— Landammann, ich beſtehe drauf: dieß ſei
Das erſte Landsgeſetz, das wir hier geben

Melchthal.

So ſei's. Wer von Ergebung ſpricht an Oeſtreich,
Soll rechtlos ſein und aller Ehren bar,
Kein Landmann nehm' ihn auf an ſeinem Feuer!

Alle

(heben die rechte Hand auf).

Wir wollen es, das ſei Geſetz!

Reding (nach einer Pauſe)

Es iſt's.

Röſſelmann.

Jetzt ſeid ihr frei, ihr ſeid's durch dieß Geſetz.
Nicht durch Gewalt ſoll Oeſterreich ertrotzen,
Was es durch freundlich Werben nicht erhielt —

Joſt von Weiler.

Zur Tagesordnung, weiter!

Reding.

Eidgenoſſen,
Sind alle ſanften Mittel auch verſucht?
Vielleicht weiß es der König nicht; es iſt
Wohl gar ſein Wille nicht, was wir erdulden.

AUF DER MAUER. Que celui-là soit privé de ses droits de Suisse, qui parlera de se soumettre à l'Autriche. Landammann, je demande que ce soit la première loi que nous rendions ici.

MELCHTHAL. Oui. Que celui qui parlera de se livrer à l'Autriche soit privé de tous ses droits et de toutes ses prérogatives; qu'aucun habitant ne le reçoive à son foyer.

TOUS *lèvent la main droite.* Nous le voulons ainsi. Que ce soit une loi.

REDING, *après un moment de silence.* C'est décidé.

RŒSSELMANN. Maintenant vous êtes libres; vous êtes libres par cette loi. — L'Autriche n'arrachera point par la force ce qu'elle n'a point obtenu par ses tentatives amicales.

JOSSE DE WEILER. Passons à l'ordre du jour.

REDING. Confédérés, toutes les voies de douceur ont-elles été tentées? peut-être le roi ne sait-il pas ce que nous souffrons; peut-être souf

Auch dieſes Letzte wollen wir verſuchen,
Erſt unſre Klage bringen vor ſein Ohr,
Eh' wir zum Schwerte greifen. Schrecklich immer
Auch in gerechter Sache, iſt Gewalt.
Gott hilft nur dann, wenn Menſchen nicht mehr helfen.

Stauffacher (zu Konrad Hunn).

Nun iſt's an Euch, Bericht zu geben. Redet!

Konrad Hunn.

Ich war zu Rheinfeld an des Kaiſers Pfalz,
Wider der Vögte harten Druck zu klagen,
Den Brief zu holen unſrer alten Freiheit,
Den jeder neue König ſonſt beſtätigt.
Die Boten vieler Städte fand ich dort,
Vom ſchwäb'ſchen Lande und vom Lauf des Rheins,
Die all' erhielten ihre Pergamente,
Und kehrten freudig wieder in ihr Land.
Mich, euren Boten, wies man an die Räthe,
Und die entließen mich mit leerem Troſt:
„Der Kaiſer habe diesmal keine Zeit;

frons-nous contre sa volonté. Avant de recourir à l'épée, faisons une dernière tentative : portons nos plaintes à son oreille. La violence est toujours terrible, même dans une cause juste, et Dieu n'accorde son secours que quand on ne peut plus obtenir justice des hommes.

STAUFFACHER, *à Conrad Hunn.* Maintenant c'est à vous à nous faire un rapport. Parlez.

CONRAD HUNN. J'étais allé à Rheinfeld, au palais de l'Empereur, pour porter plainte contre les cruelles vexations des baillis et pour demander la charte de nos anciennes franchises, que chaque nouveau souverain confirme. Je trouvai là les envoyés d'un grand nombre de villes du pays de la Souabe et des bords du Rhin, qui tous recevaient leurs titres et s'en retournaient joyeux dans leur patrie. Quant à moi, votre député, on m'adressa aux conseillers, qui me congédièrent avec cette vaine consolation : « Que l'Empereur n'avait pas le temps cette fois ; mais que plus tard il penserait sans

„Er würde ſonſt einmal wohl an uns denken."
— Und als ich traurig durch die Säle ging
Der Königsburg, da ſah ich Herzog Hanſen
In einem Erker weinend ſteh'n, um ihn
Die edeln Herrn von Wart und Tägerfeld,
Die riefen mir und ſagten: „Helft euch ſelbſt!
Gerechtigkeit erwartet nicht vom König.
Beraubt er nicht des eignen Bruders Kind,
Und hinterhält ihm ſein gerechtes Erbe?
Der Herzog fleht' ihn um ſein Mütterliches:
Er habe ſeine Jahre voll, es wäre
Nun Zeit, auch Land und Leute zu regieren.
Was ward ihm zum Beſcheid? Ein Kränzlein ſetzt' ihm
Der Kaiſer auf: das ſei die Zier der Jugend."

Auf der Mauer.

Ihr habt's gehört. Recht und Gerechtigkeit
Erwartet nicht vom Kaiſer! Helft euch ſelbſt!

Reding.

Nichts anders bleibt uns übrig. Nun gebt Rath,

doute à nous. » Et, comme je traversais tristement les salles du palais, j'aperçus le duc Jean qui se tenait à un balcon, les larmes aux yeux. Auprès de lui étaient les nobles seigneurs de Wart et de Tægerfeld. Ils m'appelèrent et me dirent : « Aidez-vous vous-mêmes, et n'attendez point de justice du roi. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de son propre frère et ne retient-il pas son légitime héritage? Le duc a réclamé les biens de sa mère; il a représenté qu'il avait atteint sa majorité; qu'il était en âge de gouverner sa terre et ses vassaux. Quelle réponse a-t-il reçue? L'Empereur lui a mis une couronne sur la tête et lui a dit : « Voilà l'ornement de la jeunesse. »

AUF DER MAUER. Vous l'avez entendu. N'attendez de l'Empereur ni droit ni justice. Aidez-vous vous-mêmes.

REDING. Il ne nous reste point d'autre parti. Maintenant, avisons aux moyens de marcher prudemment à notre but.

Wie wir es klug zum frohen Ende leiten.

Walther Fürſt (tritt in den Ring).

Abtreiben wollen wir verhaßten Zwang;
Die alten Rechte, wie wir ſie ererbt
Von unſern Vätern, wollen wir bewahren,
Nicht ungezügelt nach dem Neuen greifen.
Dem Kaiſer bleibe, was des Kaiſers iſt;
Wer einen Herrn hat, dien' ihm pflichtgemäß

Meier.

Ich trage Gut von Oeſterreich zu Lehen.

Walther Fürſt.

Ihr fahret fort, Oeſtreich die Pflicht zu leiſten.

Joſt von Weiler.

Ich ſteure an die Herrn von Rapperswil

Walther Fürſt.

Ihr fahret fort, zu zinſen und zu ſteuern.

Röſſelmann.

Der großen Frau zu Zürch bin ich vereidet.

Walther Fürſt.

Ihr gebt dem Kloſter, was des Kloſters iſt.

Stauffacher.

Ich trage keine Lehen, als des Reichs.

WALTHER FURST, *s'avançant dans le cercle.* Nous voulons nous soustraire à une domination odieuse, conserver nos anciens droits, tels qu'ils nous ont été légués par nos pères, mais non point en conquérir de nouveaux. Que l'Empereur conserve ce qui lui appartient. Que celui qui a un maître, le serve selon son devoir.

MEIER. Je tiens un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST. Vous continuerez à remplir vos devoirs envers l'Autriche.

JOSSE DE WEILER. Je paye tribut aux seigneurs de Rapperswell.

WALTHER FURST. Vous continuerez à leur payer le cens et l'impôt.

LE CURÉ. J'ai fait serment à l'abbesse de Zurich.

WALTHER FURST. Vous donnerez au cloître ce qui est au cloître.

STAUFFACHER. Je ne relève que de l'Empire.

Walther Fürſt.

Was ſein muß, das geſchehe, doch nicht drüber.
Die Vögte wollen wir mit ihren Knechten
Verjagen und die feſten Schlöſſer brechen;
Doch, wenn es ſein mag, ohne Blut. Es ſehe
Der Kaiſer, daß wir nothgedrungen nur
Der Ehrfurcht fromme Pflichten abgeworfen.
Und ſieht er uns in unſern Schranken bleiben,
Vielleicht beſiegt er ſtaatsklug ſeinen Zorn,
Denn bill'ge Furcht erwecket ſich ein Volk,
Das mit dem Schwerte in der Fauſt ſich mäßigt.

Reding.

Doch laſſet hören! Wie vollenden wir's?
Es hat der Feind die Waffen in der Hand,
Und nicht fürwahr in Frieden wird er weichen

Stauffacher.

Er wird's, wenn er in Waffen uns erblickt;
Wir überraſchen ihn, eh' er ſich rüſtet.

Meier.

Iſt bald geſprochen, aber ſchwer gethan.
Uns ragen in dem Land zwei feſte Schlöſſer,
Die geben Schirm dem Feind und werden furchtbar,

WALTHER FURST. Que ce qui doit se faire se fasse, mais rien de plus. Nous voulons chasser les baillis avec leurs satellites, et renverser leurs citadelles, mais, s'il se peut, sans répandre le sang. Que l'Empereur le reconnaisse bien : c'est contraints et forcés que nous avons renoncé aux pieux devoirs de la soumission ; s'il nous voit rester dans les limites de notre droit, peut-être sa politique triomphera-t-elle de son courroux. Car un peuple qui, l'épée au poing, sait se modérer, inspire une crainte légitime.

REDING. Mais voyons, comment arriverons-nous à notre but? Notre ennemi est armé, et sans doute il ne cédera pas sans combattre.

STAUFFACHER. Il cédera, s'il nous voit en armes; nous le surprendrons avant qu'il soit préparé.

MEIER. Cela est bientôt dit, mais difficile à exécuter. Il y a dans le pays deux forteresses qui protégent l'ennemi, et qui devien-

Wenn uns der König in das Land ſollt' fallen.
Roßberg und Sarnen muß bezwungen ſein,
Eh' man ein Schwert erhebt in den drei Landen.

Stauffacher.

Säumt man ſo lang, ſo wird der Feind gewarnt;
Zu viele ſind's, die das Geheimniß theilen.

Meier.

In den Waldſtädten find't ſich kein Verräther.

Röſſelmann.

Der Eifer auch, der gute, kann verrathen.

Walther Fürſt.

Schiebt man es auf, ſo wird der Twing vollendet
In Altdorf, und der Vogt befeſtigt ſich.

Meier.

Ihr denkt an Euch.

Sigriſt.

Und Ihr ſeid ungerecht.

Meier (auffahrend).

Wir ungerecht! Das darf uns Uri bieten!

Reding.

Bei eurem Eide, Ruh'!

Meier.

Ja, wenn ſich Schwyz
Verſteht mit Uri, müſſen wir wohl ſchweigen.

draient redoutables si le roi venait à nous attaquer. Rossberg et Sarnen doivent être forcés, avant qu'on tire une seule épée dans les trois cantons.

STAUFFACHER. Si l'on tarde longtemps, l'ennemi sera prévenu; il y a trop de monde dans le secret.

MEIER. Dans les trois cantons il n'y a pas un traître.

RŒSSELMANN. Le zèle même le plus pur peut trahir.

WALTHER FURST. Si l'on diffère encore, la citadelle d'Altorf s'achèvera, et le bailli s'y fortifiera.

MEIER. Vous songez à vous.

LE SACRISTAIN. Et vous, vous êtes injustes.

MEIER, *avec emportement*. Nous, injustes! Uri l'ose dire!

REDING. Au nom de votre serment, silence!

MEIER. Oui, si Schwytz s'entend avec Uri, il faut bien nous taire.

Reding.

Ich muß euch weiſen vor der Landsgemeine,
Daß ihr mit heft'gem Sinn den Frieden ſtört!
Steh'n wir nicht alle für dieſelbe Sache?

Winkelried.

Wenn wir's verſchieben bis zum Feſt des Herrn.
Dann bringt's die Sitte mit, daß alle Saſſen
Dem Vogt Geſchenke bringen auf das Schloß,
So können zehen Männer oder zwölf
Sich unverdächtig in der Burg verſammeln,
Die führen heimlich ſpitz'ge Eiſen mit,
Die man geſchwind kann an die Stäbe ſtecken,
Denn niemand kommt mit Waffen in die Burg.
Zunächſt im Wald hält dann der große Haufe,
Und wenn die andern glücklich ſich des Thors
Ermächtiget, ſo wird ein Horn geblaſen,
Und jene brechen aus dem Hinterhalt;
So wird das Schloß mit leichter Arbeit unſer.

REDING. Je dois vous réprimander devant toute l'assemblée, vous troublez la paix par votre emportement. Ne sommes-nous pas tous ici pour la même cause?

WINKELRIED. Si nous différions jusqu'à la fête du Seigneur? Alors il est d'usage que tous les vassaux aillent au château porter au bailli des présents. Dix ou douze hommes pourraient s'y rassembler sans éveiller de soupçons, ils apporteraient secrètement des pointes de fer qu'ils fixeraient en un instant au bout de leurs bâtons, personne n'entrant au château avec des armes. A peu de distance, dans la forêt, se tiendrait le gros de la troupe, et quand les autres seraient parvenus à s'emparer de la porte, ils sonneraient de la trompe; tous sortiraient alors de leur embuscade, et la forteresse tomberait facilement entre nos mains.

Melchthal.

Den Roßberg übernehm' ich zu erſteigen,
Denn eine Dirn' des Schloſſes iſt mir hold,
Und leicht bethör' ich ſie, zum nächtlichen
Beſuch die ſchwanke Leiter mir zu reichen;
Bin ich droben erſt, zieh' ich die Freunde nach.

Reding.

Iſt's aller Wille, daß verſchoben werde?

(Die Mehrheit erhebt die Hände.)

Stauffacher (zählt die Stimmen).

Es iſt ein Mehr von zwanzig gegen zwölf!

Walther Fürſt.

Wenn am beſtimmten Tag die Burgen fallen,
So geben wir von einem Berg zum andern
Das Zeichen mit dem Rauch; der Landſturm wird
Aufgeboten, ſchnell, im Hauptort jedes Landes;
Wenn dann die Vögte ſeh'n der Waffen Ernſt,
Glaubt mir, ſie werden ſich des Streits begeben,
Und gern ergreifen friedliches Geleit,
Aus unſern Landesmarken zu entweichen.

MELCHTHAL. Je me charge d'escalader le Rossberg. Une jeune fille du château m'a témoigné de l'affection, je pourrai facilement l'engager à me tendre une échelle pour un rendez-vous nocturne. Une fois là, je ferai entrer mes amis.

REDING. La volonté de tous est-elle que l'on diffère? (*La majorité lève la main.*)

STAUFFACHER *compte les voix.* Il y a vingt voix contre douze.

WALTHER FURST. Quand, au jour marqué, les forteresses seront tombées, nous en donnerons le signal en allumant des feux de montagne en montagne. Le peuple levé en masse sera convoqué promptement dans le chef-lieu de chaque canton, et lorsque les baillis verront que nous en appelons sérieusement aux armes, croyez-moi, ils renonceront à la lutte, et accepteront volontiers un sauf-conduit pour sortir de nos frontières.

Stauffacher.

Nur mit dem Geßler fürcht' ich ſchweren Stand,
Furchtbar iſt er mit Reiſigen umgeben,
Nicht ohne Blut räumt er das Feld, ja ſelbſt
Vertrieben bleibt er furchtbar noch dem Land.
Schwer iſt's und faſt gefährlich, ihn zu ſchonen.

Baumgarten.

Wo's halsgefährlich iſt, da ſtellt mich hin
Dem Tell verdank' ich mein gerettet Leben;
Gern ſchlag' ich's in die Schanze für das Land,
Mein' Ehr' hab' ich beſchützt, mein Herz befriedigt.

Reding.

Die Zeit bringt Rath. Erwartet's in Geduld,
Man muß dem Augenblick auch was vertrauen.
— Doch ſeht, indeß wir nächtlich hier noch tagen,
Stellt auf den höchſten Bergen ſchon der Morgen
Die glüh'nde Hochwacht aus — Kommt, laßt uns ſcheiden,
Eh' uns des Tages Leuchten überraſch.

STAUFFACHER. Je crains seulement une rude rencontre avec Gessler. Il est entouré de nombreux satellites, et ne quittera point la place sans combat; chassé même, il est encore redoutable pour le pays. C'est chose grave et presque dangereuse de l'épargner.

BAUMGARTEN. Placez-moi où le danger est le plus grand! Tell m'a sauvé la vie, je l'exposerai volontiers pour le salut du pays. J'ai défendu mon honneur, mon cœur est satisfait.

REDING. Le temps porte conseil. Attendez avec patience, il faut aussi laisser quelque chose à l'occasion. Mais voyez, tandis que nous délibérons encore à l'ombre de la nuit, l'aurore sur le sommet des montagnes annonce déjà sa brillante apparition. Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour ne nous surprenne.

Walther Fürſt.

Sorgt nicht, die Nacht weicht langſam aus den Thälern.

(Alle haben unwillkührlich die Hüte abgenommen und betrachten mit ſtiller Sammlung die Morgenröthe.)

Röſſelmann.

Bei dieſem Licht, das uns zuerſt begrüßt
Von allen Völkern, die tief unter uns
Schwerathmend wohnen in dem Qualm der Städte,
Laßt uns den Eid des neuen Bundes ſchwören!
— Wir wollen ſein ein einzig Volk von Brüdern,
In keiner Noth uns trennen und Gefahr.

(Alle ſprechen es nach mit erhobenen drei Fingern.)

— Wir wollen frei ſein, wie die Väter waren,
Eher den Tod, als in der Knechtſchaft leben.

(Wie oben.)

— Wir wollen trauen auf den höchſten Gott
Und uns nicht fürchten vor der Macht der Menſchen.

(Wie oben. Die Landleute umarmen einander.)

Stauffacher.

Jetzt gehe jeder ſeines Weges ſtill

WALTHER FURST. Ne vous inquiétez pas, la nuit se retire lentement de ces vallées. (*Tous, par un mouvement spontané, ont ôté leurs chapeaux et contemplent dans un pieux recueillement le lever de l'aurore.*)

ROESSELMANN. Au nom de cette lumière qui nous salue les premiers parmi tous ces peuples qui, respirant péniblement, habitent sous nos pieds dans les vapeurs des cités, prêtons le serment de la nouvelle alliance. Nous serons un peuple de frères que nul malheur et nul danger ne séparera. (*Tous répètent la même formule en levant trois doigts de la main droite.*) Nous serons libres comme nos pères l'ont été; plutôt la mort que l'esclavage. (*Tous répètent ces mots.*) Nous mettrons notre confiance dans le Très-Haut, sans redouter la puissance des hommes. (*Tous répètent encore, puis ils s'embrassent.*)

STAUFFACHER. Que chacun maintenant reprenne en paix son chemin,

Zu ſeiner Freundſchaft und Genoſſame!
Wer Hirt iſt, wintre ruhig ſeine Heerde,
Und werb' im Stillen Freunde für den Bund!
— Was noch bis dahin muß erduldet werden,
Erduldet's! Laßt die Rechnung der Tyrannen
Anwachſen, bis ein Tag die allgemeine
Und die beſondere Schuld auf einmal zahlt.
Bezähme jeder die gerechte Wuth
Und ſpare für das Ganze ſeine Rache;
Denn Raub begeht am allgemeinen Gut,
Wer ſelbſt ſich hilft in ſeiner eignen Sache

(Indem ſie zu drei verſchiedenen Seiten in größter Ruhe abgehen, fällt das Orcheſter mit einem prachtvollen Schwung ein; die leere Scene bleibt noch eine Zeitlang offen und zeigt das Schauſpiel der aufgehenden Sonne über den Eisgebirgen.)

et s'en retourne auprès de ses amis et de ses compagnons. Que le berger, pendant l'hiver, soigne tranquillement son troupeau, et attire sans bruit des amis à notre alliance. Supportez jusqu'au moment décisif tout ce qui doit être supporté. Laissez grossir le compte des tyrans jusqu'à ce qu'un seul jour acquitte leurs dettes envers tous et chacun. Maîtrisez votre juste fureur, et réservez votre vengeance pour la vengeance de tous; car celui-là commettrait un vol envers le bien public, qui voudrait s'aider lui-même dans sa propre cause.

(*Pendant qu'ils s'éloignent dans un profond silence de trois côtés différents, l'orchestre fait entendre une magnifique symphonie. La scène reste encore vide quelques instants, et présente le spectacle du soleil qui se lève sur les glaciers.*)

Dritter Aufzug

Erſte Scene.

Hof vor Tells Hauſe.

Tell iſt mit der Zimmeraxt, Hedwig mit einer häuslichen Arbeit beſchäftigt. Walther und Wilhelm in der Tiefe ſpielen mit einer kleinen Armbruſt.

Walther (ſingt).

Mit dem Pfeil, dem Bogen,
Durch Gebirg und Thal
Kommt der Schütz' gezogen
Früh am Morgenſtrahl.

Wie im Reich der Lüfte
König iſt der Weih, —
Durch Gebirg und Klüfte
Herrſcht der Schütze frei.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une cour devant la maison de Tell.

TELL, *avec une hache de charpentier;* HEDWIG, *avec un ouvrage de femme.* WALTHER *et* GUILLAUME *jouent dans le fond du théâtre avec une petite arbalète.*

WALTHER *chante.* « Avec son arc, avec ses flèches, par les montagnes, par les vallées, le chasseur s'élance aux premiers rayons du matin. Comme dans l'empire des airs le vautour est roi, dans les montagnes et sur les rochers le chasseur règne indépendant.

Ihm gehört das Weite;
Was ſein Pfeil erreicht,
Das iſt ſeine Beute,
Was da kreucht und fleugt.
(Kommt geſprungen.)
Der Strang iſt mir entzwei. Mach' mir ihn, Vater!

Tell.

Ich nicht. Ein rechter Schütze hilft ſich ſelbſt.
(Knaben entfernen ſich.)

Hedwig.

Die Knaben fangen zeitig an zu ſchießen.

Tell.

Früh übt ſich, wer ein Meiſter werden will.

Hedwig.

Ach, wollte Gott, ſie lernten's nie!

Tell.

Sie ſollen alles lernen. Wer durchs Leben
Sich friſch will ſchlagen, muß zu Schutz und Trutz
Gerüſtet ſein.

Hedwig.

Ach, es wird keiner ſeine Ruh'
Zu Hauſe finden.

Tell.

Mutter, ich kann's auch nicht!
Zum Hirten hat Natur mich nicht gebildet;

« A lui appartient l'immensité ; ce que sa flèche atteint est sa proie, « tout ce qui rampe, tout ce qui vole. » (*Il vient en sautant.*) Ma corde s'est brisée ; raccommode-la-moi, père.

TELL. Non pas moi. Un vrai chasseur se suffit à lui-même. (*Les enfants s'éloignent.*)

HEDWIG. Ces enfants s'exercent de bonne heure au tir.

TELL. Celui qui veut devenir habile commence de bonne heure.

HEDWIG. Hélas ! plût à Dieu qu'ils ne l'apprissent jamais.

TELL. Il faut qu'ils apprennent tout. Celui qui veut s'aventurer dans la vie doit être armé pour l'attaque et pour la défense.

HEDWIG. Hélas ! aucun d'eux ne voudra rester en paix chez lui !

TELL. Mère, je ne le puis pas non plus ; la nature ne m'a pas fait

Raſtlos muß ich ein flüchtig Ziel verfolgen.
Dann erſt genieß' ich meines Lebens recht
Wenn ich mir's jeden Tag aufs neu' erbeute.

Hedwig.

Und an die Angſt der Hausfrau denkſt du nicht,
Die ſich indeſſen, deiner wartend, härmt.
Denn mich erfüllt's mit Grauſen, was die Knechte
Von euren Wagefahrten ſich erzählen.
Bei jedem Abſchied zittert mir das Herz,
Daß du mir nimmer werdeſt wiederkehren.
Ich ſehe dich, im wilden Eisgebirg
Verirrt, von einer Klippe zu der andern
Den Fehlſprung thun, ſeh', wie die Gemſe dich
Rückſpringend mit ſich in den Abgrund reißt,
Wie eine Windlawine dich verſchüttet,
Wie unter dir der trügeriſche Firn
Einbricht, und du hinabſinkſt, ein lebendig
Begrabner, in die ſchauerliche Gruft—
Ach, den verwegnen Alpenjäger haſcht

pour être berger; il me faut sans cesse poursuivre un but fugitif. Je ne jouis vraiment de la vie que si chaque jour je la conquiers sur un péril nouveau.

HEDWIG. Et tu ne songes pas à l'anxiété de ta femme qui se désole en attendant ton retour. Car je frémis de terreur au récit que me font nos serviteurs, de vos courses périlleuses. Chaque fois que tu me quittes, mon cœur tremble que tu ne reviennes plus. Je te vois égaré au milieu des montagnes de glaces, sautant d'un rocher à l'autre; je vois le chamois, par un retour subit, t'entraînant dans l'abîme. Tantôt il me semble que tu es enseveli sous l'avalanche, tantôt que la glace trompeuse se brise sous tes pieds, et que tu tombes enseveli tout vivant dans l'effroyable abîme. Hélas! sous mille formes

Der Tod in hundert wechſelnden Geſtalten!
Das iſt ein unglückſeliges Gewerb',
Das halsgefährlich führt am Abgrund hin!

Tell.

Wer friſch umher ſpäht mit geſunden Sinnen,
Auf Gott vertraut und die gelenke Kraft,
Der ringt ſich leicht aus jeder Fahr und Noth.
Den ſchreckt der Berg nicht, wer darauf geboren.

(Er hat ſeine Arbeit vollendet, legt das Geräth hinweg.)

Jetzt, mein' ich, hält das Thor auf Jahr und Tag.
Die Axt im Haus erſpart den Zimmermann.

(Nimmt den Hut.)

Hedwig.

Wo gehſt du hin?

Tell.

Nach Altdorf, zu dem Vater.

Hedwig.

Sinnſt du auch nichts Gefährliches? Geſteh' mirs!

Tell.

Wie kommſt du darauf, Frau?

diverses, la mort saisit le téméraire chasseur des Alpes. C'est un malheureux métier que celui qui vous pousse, au péril de votre vie, sur le bord de l'abîme.

TELL. Celui qui sait de sang-froid se tenir sur ses gardes, celui qui se fie en Dieu, aussi bien que dans son agilité et dans ses forces, celui-là se tire facilement de tout danger; celui qui est né sur la montagne ne redoute pas la montagne. (*Il a fini son travail, et dépose ses outils.*) Maintenant, je pense que voilà notre porte solide pour longtemps. Une hache à la maison économise le charpentier. (*Il prend son chapeau.*)

HEDWIG. Où vas-tu?

TELL. A Altorf, chez ton père.

HEDWIG. Ne médites-tu rien de funeste? Avoue-le-moi.

TELL. D'où te vient cette pensée, femme?

Hedwig.

Es ſpinnt ſich etwas
Gegen die Vögte—Auf dem Rütli ward
Getagt, ich weiß, und du biſt auch im Bunde.

Tell.

Ich war nicht mit dabei—doch werd' ich mich
Dem Lande nicht entziehen, wenn es ruft.

Hedwig.

Sie werden dich hinſtellen, wo Gefahr iſt;
Das Schwerſte wird dein Antheil ſein wie immer.

Tell.

Ein jeder wird beſteuert nach Vermögen.

Hedwig.

Den Unterwaldner haſt du auch im Sturme
Ueber den See geſchafft—Ein Wunder war's,
Daß ihr entkommen—Dachteſt du denn gar nicht
An Kind und Weib?

Tell.

Lieb Weib, ich dacht' an euch;
Drum rettet' ich den Vater ſeinen Kindern.

Hedwig.

Zu ſchiffen in dem wüth'gen See! Das heißt
Nicht Gott vertrauen; das heißt Gott verſuchen!

Tell.

Wer gar zu viel bedenkt, wird wenig leiſten.

HEDWIG. Il se trame quelque chose contre les baillis. Il y a eu une assemblée au Rutli, je le sais, et tu es aussi de cette ligue.

TELL. Non, je n'y étais pas; mais je ne me déroberai point à ma patrie, si elle m'appelle.

HEDWIG. Ils te placeront là où sera le danger. Le plus difficile sera ton partage, comme toujours.

TELL. Chacun est taxé selon ses moyens.

HEDWIG. Pendant la tempête, tu as fait passer le lac à l'homme d'Unterwald; c'est un miracle que vous en soyez échappés. Ne pensais-tu donc point à ta femme et à tes enfants?

TELL. Chère femme, je pensais à vous; et voilà pourquoi j'ai conservé un père à ses enfants.

HEDWIG. Naviguer sur le lac en fureur! ce n'est pas se confier en Dieu, c'est tenter la Providence.

TELL. Celui qui réfléchit trop, agit peu.

Hedwig.

Ja, du biſt gut und hülfreich, dieneſt allen,
Und wenn du ſelbſt in Noth kommſt, hilft dir keiner.

Tell.

Verhüt' es Gott, daß ich nicht Hülfe brauche!
(Er nimmt die Armbruſt und Pfeile.)

Hedwig.

Was willſt du mit der Armbruſt? Laſſ' ſie hier!

Tell.

Mir fehlt der Arm, wenn mir die Waffe fehlt.
(Die Knaben kommen zurück.)

Walther.

Vater, wo gehſt du hin?

Tell.

Nach Altdorf, Knabe,
Zum Ehni — Willſt du mit?

Walther.

Ja, freilich will ich.

Hedwig.

Der Landvogt iſt jetzt dort. Bleib' weg von Altdorf!

Tell.

Er geht, noch heute.

Hedwig.

Drum laſſ' ihn erſt fort ſein!
Gemahn' ihn nicht an dich, du weißt, er grollt uns.

HEDWIG. Oui, tu es bon et secourable, tu rends service à tous, et, quand tu seras dans le besoin, personne ne t'aidera.

TELL. Dieu veuille que je n'aie pas besoin d'être aidé! (*Il prend son arbalète et ses flèches.*)

HEDWIG. Que veux-tu faire de cette arbalète? Laisse-la ici.

TELL. Mon bras me fait défaut, quand mon arme me manque. (*Les enfants reviennent.*)

WALTHER. Mon père, où vas-tu?

TELL. A Altorf, mon enfant, chez ton grand-père. Veux-tu venir avec moi?

WALTHER. Oui, vraiment.

HEDWIG. Le bailli y est en ce moment. Ne va pas à Altorf.

TELL. Il en part aujourd'hui même.

HEDWIG. Laisse-le d'abord partir, ne le fais pas songer à toi, tu sais qu'il nous en veut.

Tell.

Mir ſoll ſein böſer Wille nicht viel ſchaden.
Ich thue recht und ſcheue keinen Feind.

Hedwig.

Die recht thun, eben die haßt er am meiſten.

Tell.

Weil er nicht an ſie kommen kann — Mich wird
Der Ritter wohl in Frieden laſſen, mein' ich.

Hedwig.

So, weißt du das?

Tell.

Es iſt nicht lange her,
Da ging ich jagen durch die wilden Gründe
Des Schächenthals auf menſchenleerer Spur,
Und da ich einſam einen Felſenſteig
Verfolgte, wo nicht auszuweichen war,
Denn über mir hing ſchroff die Felswand her,
Und unten rauſchte fürchterlich der Schächen,

(Die Knaben drängen ſich rechts und links an ihn und ſehen mit geſpannter Neugier an ihm hinauf.)

TELL. Sa mauvaise volonté ne peut me nuire beaucoup. J'agis honnêtement, et je ne crains aucun ennemi.

HEDWIG. Ceux qui agissent honnêtement sont précisément ceux qu'il hait le plus.

TELL. Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Quant à moi, je pense que le chevalier me laissera en paix.

HEDWIG. Vraiment, comment le sais-tu?

TELL. Il n'y a pas longtemps que je chassais dans les profondeurs sauvages du Schæchen, loin de toute trace humaine; je suivais seul un sentier taillé dans le roc, où l'on ne pouvait se détourner, car au-dessus de moi était une muraille de rocs escarpés, et au-dessous mugissait l'effroyable torrent. (*Les enfants se pressent autour de lui à droite et à gauche et le regardent avec une inquiète curiosité.*)

Da kam der Landvogt gegen mich daher,
Er ganz allein mit mir, der auch allein war,
Bloß Menſch zu Menſch, und neben uns der Abgrund.
Und als der Herre mein anſichtig ward,
Und mich erkannte, den er kurz zuvor
Um kleiner Urſach' willen ſchwer gebüßt,
Und ſah mich mit dem ſtattlichen Gewehr
Daher geſchritten kommen, da verblaßt' er,
Die Knie verſagten ihm, ich ſah es kommen,
Daß er jetzt an die Felswand würde ſinken.
—Da jammerte mich ſein, ich trat zu ihm
Beſcheidentlich und ſprach: „Ich bin's, Herr Landvogt.“
Er aber konnte keinen andern Laut
Aus ſeinem Munde geben—Mit der Hand nur
Winkt' er mir ſchweigend, meines Wegs zu geh'n;
Da ging ich fort, und ſandt' ihm ſein Gefolge.

Le bailli vint à ma rencontre par le même sentier. Il était seul et moi aussi, homme contre homme, et l'abîme à côté de nous. Quand il m'aperçut et me reconnut, moi qu'il avait peu de temps auparavant puni avec sévérité pour un motif futile; quand il me vit avancer avec ma bonne arme, il pâlit, ses genoux tremblèrent, et je vis le moment où il allait tomber contre le rocher. Alors j'eus pitié de lui; je m'approchai humblement, et je lui dis: C'est moi, seigneur bailli. Mais aucune parole ne put sortir de ses lèvres; de la main, il me fit signe de poursuivre ma route. Je passai, et je lui envoyai sa suite.

Hedwig.

Er hat vor dir gezittert—Wehe dir!
Daß du ihn ſchwach geſeh'n, vergibt er nie.

Tell.

Drum meid' ich ihn, und er wird mich nicht ſuchen.

Hedwig.

Bleib' heute nur dort weg! Geh' lieber jagen!

Tell.

Was fällt dir ein?

Hedwig.

Mich ängſtigt's. Bleibe weg!

Tell.

Wie kannſt du dich ſo ohne Urſach' quälen?

Hedwig.

Weil's keine Urſach' hat —Tell, bleibe hier!

Tell.

Ich hab's verſprochen, liebes Weib, zu kommen.

Hedwig.

Mußt du, ſo geh'—nur laſſe mir den Knaben!

Walther.

Nein, Mütterchen. Ich gehe mit dem Vater.

Hedwig.

Wälty, verlaſſen willſt du deine Mutter?

HEDWIG. Il a tremblé devant toi, il s'est montré faible à tes yeux, malheur à toi! Jamais il ne te pardonnera.
TELL. Aussi l'éviterai-je, et lui ne me cherchera pas.
HEDWIG. Ne va pas à Altorf aujourd'hui. Va plutôt chasser.
TELL. Qu'as-tu donc?
HEDWIG. Je suis cruellement inquiète. Ne va pas là.
TELL. Comment peux-tu te tourmenter ainsi sans sujet?
HEDWIG. C'est précisément parce qu'il n'y a pas sujet. Tell, reste ici.
TELL. J'ai promis d'y aller, ma chère femme.
HEDWIG. S'il le faut, va... mais laisse-moi l'enfant.
WALTHER. Non, petite mère, je vais avec mon père.
HEDWIG. Walther, tu veux quitter ta mère?

Walther.

Ich bring' dir auch was Hübſches mit vom Ehni.

(Geht mit dem Vater.)

Wilhelm.

Mutter, ich bleibe bei dir!

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du biſt
Mein liebes Kind; du bleibſt mir noch allein!

(Sie geht an das Hofthor und folgt den Abgehenden lange mit den Augen.)

Zweite Scene.

Eine eingeſchloſſene wilde Waldgegend, Staubbäche ſtürzen von den Felſen.

Bertha im Jagdkleid. Gleich darauf Rudenz.

Bertha.

Er folgt mir. Endlich kann ich mich erklären.

Rudenz (tritt raſch ein).

Fräulein, jetzt endlich find' ich Euch allein.
Abgründe ſchließen rings umher uns ein;
In dieſer Wildniß fürcht' ich keinen Zeugen;
Vom Herzen wälz' ich dieſes lange Schweigen —

WALTHER. Va, je te rapporterai quelque jolie chose de chez mon grand-père. (*Il sort avec son père.*)

GUILLAUME. Mère, je reste avec toi.

HEDWIG *l'embrasse.* Oui, tu es mon enfant chéri, tu me restes seul. (*Elle va à la porte de la cour et les suit longtemps des yeux.*)

SCÈNE II.

Un site sauvage, entouré de rochers; des cascades tombent en pluie fine du haut d'un rocher.

BERTHE, *en habit de chasse; ensuite* RUDENZ.

BERTHE. Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ *s'avance avec précipitation.* Enfin, madame, je vous trouve seule. Des précipices nous environnent de toutes parts; dans ce lieu sauvage je ne crains aucun témoin, je vais décharger mon cœur de ce long silence.

Bertha.

Seid Ihr gewiß, daß uns die Jagd nicht folgt?

Rudenz.

Die Jagd iſt dort hinaus—Jetzt oder nie!
Ich muß den theuren Augenblick ergreifen—
Entſchieden ſehen muß ich mein Geſchick,
Und ſollt' es mich auf ewig von Euch ſcheiden.
—O, waffnet Eure güt'gen Blicke nicht
Mit dieſer finſtern Strenge—Wer bin ich,
Daß ich den kühnen Wunſch zu Euch erhebe?
Mich hat der Ruhm noch nicht genannt; ich darf
Mich in die Reih' nicht ſtellen mit den Rittern,
Die ſiegberühmt und glänzend Euch umwerben.
Nichts hab' ich als mein Herz voll Treu' und Liebe—

Bertha (ernſt und ſtreng).

Dürft Ihr von Liebe reden und von Treue,
Der treulos wird an ſeinen nächſten Pflichten?

(Rudenz tritt zurück.)

Der Sklave Oeſterreichs, der ſich dem Fremdling
Verkauft, dem Unterdrücker ſeines Volks?

BERTHE. Êtes-vous sûr que la chasse ne nous suit pas?

RUDENZ. La chasse est là-bas... Maintenant ou jamais, il faut que je saisisse ce moment précieux, que mon sort se décide, dût-il à jamais m'éloigner de vous. Oh! n'armez pas vos doux regards de cette sombre sévérité. Qui suis-je, pour oser élever mes vœux téméraires jusqu'à vous? La renommée n'a point encore proclamé mon nom; je ne peux me placer dans les rangs de ces chevaliers brillants et illustrés par la victoire qui recherchent votre main. Je n'ai qu'un cœur plein d'amour et de fidélité.

BERTHE, *avec sévérité.* Osez-vous bien parler d'amour et de fidélité, vous infidèle à vos devoirs les plus sacrés? (*Rudenz recule.*) Vous, l'esclave de l'Autriche, vendu à l'étranger, à l'oppresseur de votre pays?

Rudenz.

Von Euch, mein Fräulein, hör' ich dieſen Vorwurf?
Wen ſuch' ich denn als Euch auf jener Seite?

Bertha.

Mich denkt Ihr auf der Seite des Verrath
Zu finden? Eher wollt' ich meine Hand
Dem Geßler ſelbſt, dem Unterdrücker, ſchenken,
Als dem naturvergeſſnen Sohn der Schweiz,
Der ſich zu ſeinem Werkzeug machen kann!

Rudenz.

O Gott, was muß ich hören!

Bertha.

Wie? Was liegt
Dem guten Menſchen näher als die Seinen?
Gibts ſchönre Pflichten für ein edles Herz,
Als ein Vertheidiger der Unſchuld ſein,
Das Recht der Unterdrückten zu beſchirmen?
—Die Seele blutet mir um Euer Volk;
Ich leide mit ihm, denn ich muß es lieben,
Das ſo beſcheiden iſt und doch voll Kraft;
Es zieht mein ganzes Herz mich zu ihm hin,

RUDENZ. Est-ce vous, madame, qui m'adressez un tel reproche? Que cherchais-je donc dans ce parti, si ce n'est vous?

BERTHE. Pensez-vous me trouver dans le parti de la trahison? J'aimerais mieux donner ma main à Gessler lui-même, au tyran, qu'au fils dénaturé de la Suisse, qui se fait l'instrument de la tyrannie.

RUDENZ. O Dieu! qu'entends-je?

BERTHE. Comment! Qu'y a-t-il de plus cher pour un honnête homme que l'intérêt des siens? Y a-t-il pour un noble cœur un plus beau devoir que celui d'être le défenseur de l'innocence, le protecteur des droits de l'opprimé? Le cœur me saigne à la vue de votre peuple, je souffre avec lui; car je ne puis m'empêcher de l'aimer, lui, si modéré et pourtant plein de force; tout mon cœur m'attire à lui;

Mit jedem Tage lern' ich's mehr verehren.
—Ihr aber, den Natur und Ritterpflicht
Ihm zum geborenen Beſchützer gaben,
Und der's verläßt, der treulos übertritt
Zum Feind, und Ketten ſchmiedet ſeinem Land,
Ihr ſeid's der mich verletzt und kränkt; ich muß
Mein Herz bezwingen, daß ich Euch nicht haſſe.

Rudenz.

Will ich denn nicht das Beſte meines Volks?
Ihm unter Oeſtreichs mächt'gem Scepter nicht
Den Frieden —

Bertha.

Knechtſchaft wollt Ihr ihm bereiten!
Die Freiheit wollt Ihr aus dem letzten Schloß,
Das ihr noch auf der Erde blieb, verjagen.
Das Volk verſteht ſich beſſer auf ſein Glück,
Kein Schein verführt ſein ſicheres Gefühl.
Euch haben ſie das Netz ums Haupt geworfen —

Rudenz.

Bertha! Ihr haßt mich, Ihr verachtet mich!

chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous que la nature et le devoir de chevalier donnaient à ce peuple pour défenseur obligé, vous qui l'abandonnez, qui vous rangez perfidement du côté de ses ennemis, qui forgez les chaînes de votre pays, c'est vous dont la conduite m'offense et m'afflige, et pour ne pas vous haïr, il faut que je fasse violence à mon cœur.

RUDENZ. Désiré-je donc autre chose que le bien de mon pays? Sous le sceptre puissant de l'Autriche, la paix...

BERTHE. C'est l'esclavage que vous voulez lui préparer. Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste encore sur la terre. Le peuple comprend mieux son bonheur, aucune vaine apparence n'égare son infaillible instinct. Quant à vous, ils vous ont enveloppé dans leurs filets.

RUDENZ. Berthe, vous me haïssez, vous me méprisez.

Bertha.

Thät' ich's, mir wäre beſſer — Aber den
Verachtet ſehen und verachtungswerth,
Den man gern lieben möchte —

Rudenz.

Bertha! Bertha!
Ihr zeiget mir das höchſte Himmelsglück,
Und ſtürzt mich tief in einem Augenblick.

Bertha.

Nein, nein, das Edle iſt nicht ganz erſtickt
In Euch! es ſchlummert nur, ich will es wecken;
Ihr müßt Gewalt ausüben an Euch ſelbſt,
Die angeſtammte Tugend zu ertödten;
Doch wohl Euch! ſie iſt mächtiger als Ihr,
Und trotz Euch ſelber, ſeid Ihr gut und edel!

Rudenz.

Ihr glaubt an mich? O Bertha, alles läßt
Mich Eure Liebe ſein und werden!

Bertha.

Seid,
Wozu die herrliche Natur Euch machte!
Erfüllt den Platz, wohin ſie Euch geſtellt;

BERTHE. S'il en était ainsi, mieux vaudrait pour moi... Mais voir méprisé et digne de mépris celui que l'on voudrait aimer...

RUDENZ. Berthe! Berthe, vous me montrez le bonheur le plus élevé et vous me précipitez en même temps dans le désespoir.

BERTHE. Non, non, les nobles pensées ne sont pas tout à fait étouffées en vous, elles dorment seulement, je veux les réveiller. Vous êtes obligé de vous faire violence à vous-même pour tuer votre vertu naturelle; heureusement, elle est plus forte que vous, et en dépit de vous-même vous êtes bon et noble.

RUDENZ. Vous avez confiance en moi? O Berthe, par votre amour, je puis atteindre à tout.

BERTHE. Soyez ce que la nature généreuse a voulu que vous fus-

Zu Eurem Volke ſteht und Eurem Lande,
Und kämpft für Euer heilig Recht!

Rudenz.

Weh' mir!
Wie kann ich Euch erringen, Euch beſitzen,
Wenn ich der Macht des Kaiſers widerſtrebe?
Iſt's der Verwandten mächt'ger Wille nicht,
Der über Eure Hand tyranniſch waltet?

Bertha.

In den Waldſtädten liegen meine Guter,
Und iſt der Schweizer frei, ſo bin auch ich's

Rudenz.

Bertha, welch einen Blick thut Ihr mir auf!

Bertha.

Hofft nicht durch Öſtreichs Gunſt mich zu erringen;
Nach meinem Erbe ſtrecken ſie die Hand,
Das will man mit dem großen Erb' vereinen.
Dieſelbe Ländergier, die eure Freiheit
Verſchlingen will, ſie drohet auch der meinen
—O Freund, zum Opfer bin ich auserſeh'n,
Vielleicht um einen Günſtling zu belohnen—
Dort, wo die Falſchheit und die Ränke wohnen,

siez; prenez la place qu'elle vous a destinée; soutenez votre peuple et votre patrie, combattez pour vos droits sacrés.

RUDENZ. Malheur à moi! Comment puis-je vous obtenir, comment vous posséder, si je résiste à la puissance de l'Empereur? N'est-ce pas la volonté souveraine de vos parents qui dispose tyranniquement de votre main?

BERTHE. Mes biens sont situés dans les trois cantons, et dès que le Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ. Berthe, quelle perspective vous m'ouvrez!

BERTHE. N'espérez pas m'obtenir par la faveur de l'Autriche. Ils étendent la main vers mon héritage, et veulent le réunir à leurs immenses domaines. Cette même avidité qui veut dévorer votre liberté, elle menace aussi la mienne. O mon ami, je suis une victime destinée peut-être à récompenser un favori. On veut m'entraîner dans cette cour de l'Empereur, où règnent la ruse et la fausseté.

Hin an den Kaiſerhof will man mich zieh'n;
Dort harren mein verhaßter Ehe Ketten;
Die Liebe nur — die Eure kann mich retten!

Rudenz.

Ihr könntet Euch entſchließen, hier zu leben,
In meinem Vaterlande mein zu ſein?
O Bertha, all mein Sehnen in die Weite,
Was war es, als ein Streben nur nach Euch?
Euch ſucht' ich einzig auf dem Weg des Ruhms,
Und all mein Ehrgeiz war nur meine Liebe.
Könnt Ihr mit mir Euch in dieß ſtille Thal
Einſchließen und der Erde Glanz entſagen —
O, dann iſt meines Strebens Ziel gefunden;
Dann mag der Strom der wildbewegten Welt
Ans ſichre Ufer dieſer Berge ſchlagen —
Kein flüchtiges Verlangen hab' ich mehr
Hinaus zu ſenden in des Lebens Weiten —

Là, les chaînes d'un hymen odieux m'attendent. L'amour seul... votre amour peut me sauver.

RUDENZ. Vous pourriez vous résoudre à vivre ici, à être à moi dans ma patrie? O Berthe, toute cette ardeur qui m'emportait au loin, qu'était-ce sinon une pensée errant après vous? C'était vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et mon ambition n'était que mon amour. Si vous pouvez vous enfermer avec moi dans cette vallée paisible et renoncer aux splendeurs du monde, oh! alors le but de mes efforts est atteint, le torrent agité du monde peut venir se briser au rivage de ces tranquilles montagnes. Aucun de mes désirs ne s'égarera plus dans les espaces de la vie. Puissent alors

Dann mögen dieſe Felſen um uns her
Die undurchdringlich feſte Mauer breiten,
Und dieß verſchloſſne ſel'ge Thal allein
Zum Himmel offen und gelichtet ſein!

Bertha.

Jetzt biſt du ganz, wie dich mein ahnend Herz
Geträumt; mich hat mein Glaube nicht betrogen!

Rudenz.

Fahr' hin, du eitler Wahn, der mich bethört!
Ich ſoll das Glück in meiner Heimath finden.
Hier, wo der Knabe fröhlich aufgeblüht,
Wo tauſend Freudeſpuren mich umgeben,
Wo alle Quellen mir und Bäume leben,
Im Vaterland willſt du die Meine werden.
Ach, wohl hab' ich es ſtets geliebt! Ich fühl's,
Es fehlte mir zu jedem Glück der Erden.

Bertha.

Wo wär' die ſel'ge Inſel aufzufinden,
Wenn ſie nicht hier iſt in der Unſchuld Land?

ces rochers étendre autour de nous leur solide et impénétrable rempart, et cette bienheureuse vallée, fermée à tout le reste, n'être ouverte qu'au ciel et aux rayons de sa lumière.

BERTHE. A présent te voilà tel que les pressentimens de mon cœur t'avaient rêvé. Ma foi ne m'a pas trahie.

RUDENZ. Adieu, vaine illusion qui m'avait séduit! C'est dans ma patrie que je trouverai le bonheur, là où mon enfance s'est gaiement épanouie, là où mille souvenirs de joie m'entourent, où toutes les sources et tous les arbres sont vivants pour moi. Tu veux m'appartenir dans ma patrie. Ah! je l'ai toujours aimée. Je le sens, loin d'elle tout bonheur me manquerait sur la terre.

BERTHE. Où serait le séjour du bonheur, si ce n'est ici sur la terre

Hier, wo die alte Treue heimiſch wohnt,
Wo ſich die Falſchheit noch nicht hingefunden,
Da trübt kein Neid die Quelle unſers Glücks,
Und ewig hell entfliehen uns die Stunden.
—Da ſeh' ich dich im ächten Männerwerth,
Den Erſten von den Freien und den Gleichen
Mit reiner, freier Huldigung verehrt,
Groß wie ein König wirkt in ſeinen Reichen.

Rudenz.

Da ſeh' ich dich, die Krone aller Frauen,
In weiblich reizender Geſchäftigkeit,
In meinem Haus den Himmel mir erbauen,
Und wie der Frühling ſeine Blumen ſtreut,
Mit ſchöner Anmuth mir das Leben ſchmücken,
Und alles rings beleben und beglücken!

Bertha.

Sieh', theurer Freund, warum ich trauerte,
Als ich dieß höchſte Lebensglück dich ſelbſt
Zerſtören ſah—Weh mir! Wie ſtänd's um mich,

de l'innocence, ici, où réside l'antique loyauté, où la perfidie n'a pas encore pénétré; ici, nulle envie ne troublera la source de notre bonheur, et nos jours y couleront purs et sereins. Ici, je te vois dans ta vraie dignité d'homme, le premier parmi des hommes libres et égaux, honoré par de libres et sincères hommages, grand comme un roi dans son royaume.

RUDENZ. Et toi, je te vois la reine des femmes, occupée par mille soins charmants à faire de ma maison un séjour céleste; je te vois, pareille au printemps qui verse ses fleurs, embellir mes jours par ta grâce charmante et répandre sur tout la vie et le bonheur.

BERTHE. Eh bien! cher ami, voilà pourquoi je m'affligeais, lorsque je te voyais détruire toi-même ce suprême bonheur. Que serais-je de-

Wenn ich dem ſtolzen Ritter müßte folgen,
Dem Landbedrücker, auf ſein finſtres Schloß!
Hier iſt kein Schloß. Mich ſcheiden keine Mauern
Von einem Volk, das ich beglücken kann!

Rubenz.

Doch wie mich retten—wie die Schlinge löſen,
Die ich mir thöricht ſelbſt ums Haupt gelegt?

Bertha.

Zerreiße ſie mit männlichem Entſchluß!
Was auch draus werde—ſteh' zu deinem Volk!
Es iſt dein angeborner Platz.

(Jagdhörner in der Ferne.)

Die Jagd
Kommt näher—fort, wir müſſen ſcheiden—Kämpfe
Fürs Vaterland! Du kämpfſt für deine Liebe!
Es iſt ein Feind, vor dem wir alle zittern,
Und eine Freiheit macht uns alle frei!

(Gehen ab.)

venue s'il m'eût fallu suivre l'orgueilleux chevalier, l'oppresseur du pays dans son obscur château! Ici point de château. Aucune muraille ne me sépare d'un peuple que je puis rendre heureux.

RUDENZ. Mais comment m'affranchir, comment me dégager des liens dans lesquels je me suis follement jeté?

BERTHE. Brise-les par une mâle résolution. Quoi qu'il puisse arriver... reste avec ton peuple, c'est là ta place naturelle. (*On entend des cors de chasse dans le lointain.*) La chasse approche, il faut nous séparer... combats pour ta patrie, tu combats pour ton amour. C'est devant le même ennemi que nous tremblons tous, c'est la même liberté qui nous rendra tous libres.

(*Ils sortent.*)

Dritte Scene.

Wieſe bei Altdorf.

Im Vordergrund Bäume, in der Tiefe der Hut auf einer Stange. Der Proſpekt wird begränzt durch den Bannberg, über welchem ein Schneegebirg emporragt.

Frießhardt und Leuthold halten Wache.

Frießhardt.

Wir paſſen auf umſonſt. Es will ſich niemand
Heran begeben und dem Hut ſein' Reverenz
Erzeigen. 's war doch ſonſt wie Jahrmarkt hier;
Jetzt iſt der ganze Anger wie verödet,
Seitdem der Popanz auf der Stange hängt.

Leuthold.

Nur ſchlecht Geſindel läßt ſich ſeh'n und ſchwingt
Uns zum Verdrieße die zerlumpten Mützen.
Was rechte Leute ſind, die machen lieber
Den langen Umweg um den halben Flecken,
Eh' ſie den Rücken beugten vor dem Hut.

SCÈNE III.

Une prairie près d'Altorf.

On voit des arbres sur le devant, et dans le fond du théâtre un chapeau sur une perche. L'horizon est borné par le Bannberg, au-dessus duquel s'élève une montagne de neige.

FRIESSHARDT et LEUTHOLD *montent la garde.*

FRIESSHARDT. Nous guettons ici en vain, personne ne veut approcher pour faire sa révérence au chapeau. Il y avait cependant d'ordinaire tant de monde ici qu'on eût dit une foire; mais depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, toute la prairie est comme déserte.

LEUTHOLD. Nous ne voyons que des misérables qui viennent ici agiter leur bonnet déchiré comme pour nous railler, mais tout ce qu'il y a de gens honnêtes aime mieux faire un long détour que de plier l'échine devant ce chapeau.

Frießhardt.

Sie müſſen über dieſen Platz, wenn ſie
Vom Rathhaus kommen um die Mittagsſtunde.
Da meint' ich ſchon, 'nen guten Fang zu thun,
Denn keiner dachte dran, den Hut zu grüßen.
Da ſieht's der Pfaff', der Röſſelmann — kam juſt
Von einem Kranken her — und ſtellt ſich hin
Mit dem Hochwürdigen, grad' vor die Stange —
Der Sigriſt mußte mit dem Glöcklein ſchellen;
Da fielen all' aufs Knie, ich ſelber mit,
Und grüßten die Monſtranz, doch nicht den Hut.

Leuthold.

Höre, Geſell, es fängt mir an zu däuchten,
Wir ſtehen hier am Pranger vor dem Hut;
's iſt doch ein Schimpf für einen Reitersmann,
Schildwach' zu ſteh'n vor einem leeren Hut —
Und jeder rechte Kerl muß uns verachten.
— Die Reverenz zu machen einem Hut,
Es iſt doch traun ein närriſcher Befehl!

FRIESSHARDT. Il faut qu'ils passent sur cette place quand ils sortent de la maison de ville à midi. Je croyais déjà avoir fait une bonne prise, car aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé s'en aperçoit; il venait de visiter un malade; il se place avec le saint sacrement juste au pied de cette perche, le sacristain agite sa sonnette, tous tombent à genoux et moi avec eux; mais c'est le saint sacrement qu'ils ont salué, et non pas le chapeau.

LEUTHOLD. Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme au carcan devant ce chapeau; c'est vraiment une honte pour un homme d'armes que d'être en faction devant un chapeau vide, et chaque honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau! c'est là, il faut l'avouer, une folle idée.

Frießhardt.

Warum nicht einem leeren, hohlen Hut?
Bückſt du dich doch vor manchem hohlen Schädel.

(Hildegard, Mechthild und Elsbeth treten auf mit Kindern und ſtellen ſich um die Stange.)

Leuthold.

Und du biſt auch ſo ein dienſtfert'ger Schurke,
Und brächteſt wackre Leute gern ins Unglück.
Mag, wer da will, am Hut vorübergeh'n;
Ich drück' die Augen zu und ſeh' nicht hin.

Mechthild.

Da hängt der Landvogt—habt Reſpekt, ihr Buben!

Elsbeth.

Wollt's Gott, er ging', und ließ uns ſeinen Hut;
Es ſollte drum nicht ſchlechter ſteh'n ums Land!

Frießhardt (verſcheucht ſie).

Wollt ihr vom Platz? Verwünſchtes Volk der Weiber!
Wer fragt nach euch? Schickt eure Männer her,

FRIESSHARDT. Pourquoi pas à un chapeau vide? Tu la fais bien à des cerveaux vides. (*Hildegarde, Mathilde, Élisabeth arrivent avec leurs enfants et se placent autour de la perche.*)

LEUTHOLD. Tu es aussi un de ces coquins zélés! Tu ne serais pas fâché de perdre quelqu'un de ces braves gens. Mais passe qui voudra devant ce chapeau; moi, je ferme les yeux et je ne vois rien.

MATHILDE. Voyez là-haut le bailli! Du respect, enfants!

ELISABETH. Plût à Dieu qu'il s'en allât, en nous laissant son chapeau! Le pays ne s'en trouverait pas plus mal.

FRIESSHARDT *les chasse.* Voulez-vous bien déguerpir? Maudite race de femmes! Qui vous appelle ici? Envoyez vos maris, si le

Wenn ſie der Muth ſticht, dem Befehl zu trotzen.

(Weiber gehen.)

(Tell mit der Armbruſt tritt auf, den Knaben an der Hand führend; ſie gehen an dem Hut vorbei gegen die vordere Scene, ohne darauf zu achten.)

Walther (zeigt nach dem Bannberg).

Vater, iſt's wahr, daß auf dem Berge dort
Die Bäume bluten, wenn man einen Streich
Drauf führte mit der Axt?

Tell.

Wer ſagt das, Knabe?

Walther.

Der Meiſter Hirt erzählt's. — Die Bäume ſeien
Gebannt, ſagt er, und wer ſie ſchädige,
Dem wachſe ſeine Hand heraus zum Grabe.

Tell.

Die Bäume ſind gebannt, das iſt die Wahrheit.
— Siehſt du die Firnen dort, die weißen Hörner,
Die hoch bis in den Himmel ſich verlieren?

Walther.

Das ſind die Gletſcher, die des Nachts ſo donnern,
Und uns die Schlaglawinen niederſenden.

cœur leur dit de braver la consigne. (*Les femmes sortent. Tell s'avance avec son arbalète, conduisant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau du côté de l'avant-scène, sans y faire attention.*)

WALTHER, *montrant le Bannberg.* Père, est-il vrai que sur cette montagne-là les arbres saignent, quand on les frappe avec la hache?

TELL. Qui t'a dit cela, enfant?

WALTHER. C'est le maître berger; il raconte que ces arbres sont enchantés, et que, quand un homme les a blessés, sa main sort de sa fosse après sa mort.

TELL. Ces arbres sont enchantés, c'est vrai. Vois-tu là-bas ces hautes montagnes dont la cime blanche va se perdre dans le ciel!

WALTHER. Ce sont les glaciers qui mugissent la nuit comme le tonnerre, et qui nous envoyent les avalanches.

Tell.

So iſt's, und die Lawinen hätten längſt
Den Flecken Altdorf unter ihrer Laſt
Verſchüttet, wenn der Wald dort oben nicht
Als eine Landwehr ſich dagegen ſtellte.

Walther (nach einigem Beſinnen).

Gibt's Länder, Vater, wo nicht Berge ſind?

Tell.

Wenn man hinunter ſteigt von unſern Höhen,
Und immer tiefer ſteigt, den Strömen nach,
Gelangt man in ein großes ebnes Land,
Wo die Waldwaſſer nicht mehr brauſend ſchäumen,
Die Flüſſe ruhig und gemächlich zieh'n;
Da ſieht man frei nach allen Himmelsräumen.
Das Korn wächſt dort in langen ſchönen Auen,
Und wie ein Garten iſt das Land zu ſchauen.

Walther.

Ei, Vater, warum ſteigen wir denn nicht
Geſchwind hinab in dieſes ſchöne Land,
Statt daß wir uns hier ängſtigen und plagen?

Tell.

Das Land iſt ſchön und gütig wie der Himmel;

TELL. Oui, mon enfant, et les avalanches auraient depuis longtemps englouti le bourg d'Altorf, si la forêt qui est là au-dessus ne le protégeait.

WALTHER, *après un moment de réflexion.* Père, est-il des contrées où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL. Quand on descend de nos montagnes et que l'on va toujours suivant le cours des fleuves, on arrive dans une vaste plaine, où n'écument plus les torrents, où les rivières coulent lentes et paisibles. Là, de tous les côtés, les regards se promènent librement; le blé grandit dans de longues et belles plaines, et le pays est comme un jardin.

WALTHER. Eh bien! mon père, pourquoi ne descendons-nous pas tout de suite dans ce beau pays, au lieu de vivre ici dans le tourment et la fatigue?

TELL. Le pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui le

Doch die's bebauen, ſie genießen nicht
Den Segen, den ſie pflanzen.

Walther.

Wohnen ſie
Nicht frei wie du auf ihrem eignen Erbe?

Tell.

Das Feld gehört dem Biſchof und dem König.

Walther.

So dürfen ſie doch frei in Wäldern jagen?

Tell.

Dem Herrn gehört das Wild und das Gefieder.

Walther.

Sie dürfen doch frei fiſchen in dem Strom?

Tell.

Der Strom, das Meer, das Salz gehört dem König.

Walther.

Wer iſt der König denn, den alle fürchten?

Tell.

Es iſt der eine, der ſie ſchützt und nährt.

Walther.

Sie können ſich nicht muthig ſelbſt beſchützen?

Tell.

Dort darf der Nachbar nicht dem Nachbar trauen.

cultivent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. Est-ce qu'ils ne vivent pas libres comme toi sur leur propre héritage?

TELL. Les champs appartiennent à l'évêque et au roi.

WALTHER. Mais ils peuvent du moins chasser librement dans les forêts?

TELL. Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. Ils peuvent alors pêcher dans les rivières?

TELL. Les rivières, la mer, le sel, appartiennent au roi.

WALTHER. Quel est donc ce roi qu'ils craignent tous?

TELL. C'est un homme qui les protége et les nourrit.

WALTHER. N'ont-ils donc pas le courage de se protéger eux-mêmes?

TELL. Là le voisin n'ose se fier à son voisin.

Walther.

Vater, es wird mir eng im weiten Land;
Da wohn' ich lieber unter den Lawinen.

Tell.

Ja, wohl iſt's beſſer, Kind, die Gletſcherberge
Im Rücken haben, als die böſen Menſchen.

(Sie wollen vorübergehen.)

Walther.

Ei, Vater, ſieh' den Hut dort auf der Stange!

Tell.

Was kümmert uns der Hut? Komm', laſſ' uns gehen!

(Indem er abgehen will, tritt ihm Frießhardt mit vorgehaltener Pike entgegen.)

Frießhardt.

In des Kaiſers Namen! Haltet an und ſteht!

Tell (greift in die Pike).

Was wollt Ihr? Warum haltet Ihr mich auf?

Frießhardt.

Ihr habt 's Mandat verletzt; Ihr müßt uns folgen.

Leuthold.

Ihr habt dem Hut nicht Reverenz bewieſen.

WALTHER. Mon père, je sens que je serais à l'étroit dans ce vaste pays; j'aime mieux rester sous les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant, mieux vaut avoir derrière soi des glaciers que des hommes méchants. (*Ils veulent poursuivre leur route.*)

WALTHER. Eh, mon père, regarde le chapeau placé sur cette perche!

TELL. Que nous importe ce chapeau! Viens; allons-nous-en. (*Pendant qu'ils s'éloignent, Friesshardt s'avance avec sa pique leur barrant le passage*).

FRIESSHARDT. Au nom de l'Empereur, halte, restez là.

TELL *saisissant la pique*. Que voulez-vous? pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT. Vous avez violé l'ordonnance, suivez-nous.

LEUTHOLD. Vous n'avez pas fait la révérence à ce chapeau.

Tell.

Freund, laſſ' mich gehen!

Frießhardt.

Fort, fort ins Gefängniß!

Walther.

Den Vater ins Gefängniß! Hülfe! Hülfe!

(In die Scene rufend.)

Herbei, ihr Männer, gute Leute, helft!
Gewalt, Gewalt! Sie führen ihn gefangen.

(Röſſelmann der Pfarrer und Petermann der Sigriſt kommen herbei, mit drei andern Männern.)

Sigriſt.

Was gibt's?

Röſſelmann.

Was legſt du Hand an dieſen Mann?

Frießhardt.

Er iſt ein Feind des Kaiſers, ein Verräther!

Tell (faßt ihn heftig).

Ein Verräther, ich!

Röſſelmann.

Du irrſt dich, Freund! Das iſt
Der Tell, ein Ehrenmann und guter Bürger.

TELL. Ami, laissez-moi passer.
FRIESSHARDT. Allons, allons, en prison.
WALTHER. Mon père, en prison? Au secours! au secours! (*poussant des cris en courant vers le fond.*) Ici, braves gens, à notre aide! On fait violence à mon père! Ils l'emmènent prisonnier. (*Rœsselmann le curé, et Petermann le sacristain, arrivent avec trois autres hommes.*)
LE SACRISTAIN. Qu'y a-t-il?
LE CURÉ. Pourquoi mets-tu la main sur cet homme?
FRIESSHARDT. C'est un ennemi de l'Empereur, un traître!
TELL, *le secouant rudement.* Moi, un traître!
LE CURÉ. Tu te trompes, ami; c'est Tell, un homme d'honneur et un brave citoyen.

Walther

(erblickt Walther Fürſten und eilt ihm entgegen).

Großvater, hilf! Gewalt geſchieht dem Vater.

Frießhardt.

Ins Gefängniß, fort!

Walther Fürſt (herbeieilend).

Ich leiſte Bürgſchaft, haltet!
—Um Gottes willen, Tell, was iſt geſchehen?

(Melchthal und Stauffacher kommen.)

Frießhardt.

Des Landvogts oberherrliche Gewalt
Verachtet er, und will ſie nicht erkennen.

Stauffacher.

Das hätt' der Tell gethan?

Melchthal.

Das lügſt du, Bube!

Leuthold.

Er hat dem Hut nicht Reverenz bewieſen.

Walther Fürſt.

Und darum ſoll er ins Gefängniß? Freund,
Nimm meine Bürgſchaft an und laſſ' ihn ledig!

WALTHER *aperçoit Walther Furst et court au-devant de lui.* Au secours! grand-père, on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT. En prison, marche.

WALTHER FURST *accourant.* Je donne caution, arrêtez. Au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé? (*Melchthal et Stauffacher entrent.*)

FRIESSHARDT. Il méprise le pouvoir suprême du bailli et ne veut pas le reconnaître.

STAUFFACHER. Tell? serait-il vrai?

MELCHTHAL. Tu mens, coquin.

LEUTHOLD. Il n'a pas salué ce chapeau.

WALTHER FURST. Et pour cela il faut qu'il aille en prison? Mon ami, accepte ma caution et laisse-le aller.

Frießhardt.

Bürg' du für dich und deinen eignen Leib!
Wir thun, was unſers Amtes — Fort mit ihm!

Melchthal (zu den Landleuten).

Nein, das iſt ſchreiende Gewalt! Ertragen wir's.
Daß man ihn fortführt, frech, vor unſern Augen?

Sigriſt.

Wir ſind die Stärkern. Freunde, duldet's nicht!
Wir haben einen Rücken an den andern!

Frießhardt.

Wer widerſetzt ſich dem Befehl des Vogts?

Noch drei Landleute (herbeieilend).

Wir helfen euch. Was gibts? Schlagt ſie zu Boden!

(Hildegard, Mechthild und Elsbeth kommen zurück.)

Tell.

Ich helfe mir ſchon ſelbſt'. Geht, gute Leute!
Meint ihr, wenn ich die Kraft gebrauchen wollte,
Ich würde mich vor ihren Spießen fürchten?

Melchthal (zu Frießhardt).

Wag's, ihn aus unſrer Mitte wegzuführen!

FRIESSHARDT. Garde ta caution pour toi et pour ta personne; nous faisons notre devoir. Allons, qu'on l'emmène.

MELCHTHAL, *aux habitants*. C'est une violence révoltante! Souffrirons-nous qu'on l'emmène ainsi insolemment sous nos yeux?

LE SACRISTAIN. Nous sommes les plus forts, mes amis; ne souffrez pas cette violence, nous trouverons les uns dans les autres un mutuel appui.

FRIESSHARDT. Qui resiste à l'ordre du bailli?

TROIS PAYSANS *accourent*. Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il? Assommez-les. (*Hildegarde, Mathilde et Elisabeth reviennent.*)

TELL. Je saurai bien me défendre moi-même. Allez, braves gens. Pensez-vous que si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes?

MELCHTHAL, *à Friesshardt*. Oserais-tu l'enlever du milieu de nous?

Walther Fürſt und Stauffacher.

Gelaſſen! Ruhig!

Frießhardt (ſchreit).

Aufruhr und Empörung!

(Man hört Jagdhörner.)

Weiber.

Da kommt der Landvogt!

Frießhardt (erhebt die Stimme).

Meuterei! Empörung!

Stauffacher.

Schrei', daß du berſteſt, Schurke!

Röſſelmann und Melchthal.

Willſt du ſchweigen?

Frießhardt (ruft noch lauter).

Zu Hülf', zu Hülf' den Dienern des Geſetzes!

Walther Fürſt.

Da iſt der Vogt! Weh uns, was wird das werden!

(Geßler zu Pferd, den Falken auf der Fauſt, Rudolph der Harras, Bertha und Rudenz, ein großes Gefolge von bewaffneten Knechten, welche einen Kreis von Piken um die ganze Scene ſchließen.)

Rudolph der Harras.

Platz, Platz dem Landvogt!

WALTHER FURST *et* STAUFFACHER. Du calme!

FRIESSHARDT *crie.* A la révolte! à la sédition! (*On entend les cors de chasse.*)

LES FEMMES. Voici le gouverneur.

FRIESSHARDT *élevant la voix.* A la révolte! à la sédition!

STAUFFACHER. Crie, coquin, crie donc à en crever.

LE CURÉ *et* MELCHTHAL. Veux-tu te taire?

FRIESSHARDT, *criant plus fort.* Au secours! au secours! En aide aux serviteurs de la loi.

WALTHER FURST. Voici le bailli; malheur à nous! Que va-t-il se passer?

(GESSLER *à cheval, le faucon sur le poing;* RODOLPHE HARRAS, BERTHE, RUDENZ, *et une suite nombreuse de valets armés qui forment un vaste cercle autour de la scène.*)

RODOLPHE. Place! place au gouverneur!

Geßler.

Treibt ſie aus einander!
Was läuft das Volk zuſammen? Wer ruft Hülfe?

(Allgemeine Stille.)

Wer war's? Ich will es wiſſen.

(Zu Frießhardt.)

Du trittſt vor!
Wer biſt du, und was hältſt du dieſen Mann?

(Er gibt den Falken einem Diener.)

Frießhardt.

Geſtrenger Herr, ich bin dein Waffenknecht
Und wohlbeſtellter Wächter bei dem Hut.
Dieſen Mann ergriff ich über friſcher That,
Wie er dem Hut den Ehrengruß verſagte.
Verhaften wollt' ich ihn, wie du befahlſt,
Und mit Gewalt will ihn das Volk entreißen.

Geßler (nach einer Pauſe).

Verachteſt du ſo deinen Kaiſer, Tell,
Und mich, der hier an ſeiner Statt gebietet,
Daß du die Ehr' verſagſt dem Hut, den ich
Zur Prüfung des Gehorſams aufgehangen?
Dein böſes Trachten haſt du mir verrathen.

GESSLER. Dispersez-les! Pourquoi cet attroupement? Qui a crié au secours? (*Silence général.*) Qui était-ce? Je veux le savoir. (*A Friesshardt.*) Toi, avance. Qui es-tu? et pourquoi arrêtes-tu cet homme? (*Il remet son faucon à un serviteur.*)

FRIESSHARDT. Puissant seigneur, je suis un de tes soldats, placé en sentinelle près de ce chapeau. J'ai surpris cet homme sur le fait, au moment où il se refusait au salut d'honneur; je voulais l'arrêter selon tes ordres, et le peuple veut me l'enlever de force.

GESSLER, *après un moment de silence.* Tell, méprises-tu donc ainsi ton Empereur, et moi qui tiens ici sa place, au point de refuser le salut à ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver votre obéissance? Tu trahis par là tes mauvaises intentions.

Tell.

Verzeiht mir, lieber Herr! Aus Unbedacht,
Nicht aus Verachtung Eurer iſt's geſchehn;
Wär' ich beſonnen, hieß ich nicht der Tell;
Ich bitt' um Gnad', es ſoll nicht mehr begegnen.

Geßler (nach einigem Stillſchweigen).

Du biſt ein Meiſter auf der Armbruſt, Tell,
Man ſagt, du nehmſt es auf mit jedem Schützen?

Walther.

Und das muß wahr ſein, Herr, 'nen Apfel ſchießt
Der Vater dir vom Baum auf hundert Schritte.

Geßler.

Iſt das dein Knabe, Tell?

Tell.

Ja, lieber Herr.

Geßler.

Haſt du der Kinder mehr?

Tell.

Zwei Knaben, Herr.

Geßler.

Und welcher iſt's, den du am meiſten liebſt?

Tell.

Herr, beide ſind ſie mir gleich liebe Kinder.

TELL. Mon bon seigneur, pardonnez-moi; j'ai agi par inadvertance et non point par mépris. Si j'étais un homme réfléchi, je ne m'appellerais pas Tell. Je vous demande grâce; cela n'arrivera plus.

GESSLER, *après un moment de silence*. Tell, tu es maître dans l'art de tirer de l'arbalète; on dit que tu défies tous les archers.

WALTHER. Cela est vrai, seigneur; mon père abat une pomme sur l'arbre à cent pas.

GESSLER. Est-ce là ton enfant, Tell?

TELL. Oui, monseigneur.

GESSLER. As-tu d'autres enfants?

TELL. J'ai deux fils, seigneur.

GESSLER. Et lequel aimes-tu le mieux?

TELL. Seigneur, tous les deux me sont également chers.

Geßler.

Nun, Tell! weil du den Apfel trifft vom Baume
Auf hundert Schritte, ſo wirſt du deine Kunſt
Vor mir bewähren müſſen — Nimm die Armbruſt —
Du haſt ſie gleich zur Hand — und mach' dich fertig,
Einen Apfel von des Knaben Kopf zu ſchießen —
Doch will ich rathen, ziele gut, daß du
Den Apfel treffeſt auf den erſten Schuß;
Denn fehlſt du ihn, ſo iſt dein Kopf verloren.

(Alle geben Zeichen des Schreckens.)

Tell.

Herr — welches Ungeheure ſinnet Ihr
Mir an! — Ich ſoll vom Haupte meines Kindes —
— Nein, nein doch, lieber Herr, das kommt Euch nicht
Zu Sinn — Verhüt's der gnäd'ge Gott — das könnt Ihr
Im Ernſt von einem Vater nicht begehren!

Geßler.

Du wirſt den Apfel ſchießen von dem Kopf
Des Knaben — Ich begehr's und will's.

Tell.

Ich ſoll
Mit meiner Armbruſt auf das liebe Haupt
Des eignen Kindes zielen? — Eher ſterb' ich!

GESSLER. Eh bien, Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu me donnes une preuve de ton adresse. Prends ton arbalète; justement tu la tiens à la main ... Prépare-toi à abattre une pomme placée sur la tete de ton enfant. Mais, je te le conseille, vise juste, afin de frapper la pomme du premier coup; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête. (*Tous donnent des signes d'effroi.*)

TELL. Seigneur, quelle horrible chose me proposez-vous? Moi!... de dessus la tête de mon enfant... Non, non, mon bon seigneur, cette idée ne peut vous venir... Que le Dieu des miséricordes m'en préserve.... Vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER. Tu abattras la pomme de dessus la tête de ton enfant!... je le veux, je l'ordonne.

TELL. Moi viser avec mon arbalète la tête chérie de mon enfant!... plutôt mourir.

Geßler.

Du ſchießeſt oder ſtirbſt mit deinem Knaben.

Tell.

Ich ſoll der Mörder werden meines Kinds!
Herr, Ihr habt keine Kinder—wiſſet nicht,
Was ſich bewegt in eines Vaters Herzen.

Geßler.

Ei, Tell du biſt ja plötzlich ſo beſonnen!
Man ſagte mir, daß du ein Träumer ſeiſt,
Und dich entfernſt von andrer Menſchen Weiſe.
Du liebſt das Seltſame—drum hab' ich jetzt
Ein eigen Wagſtück für dich ausgeſucht.
Ein andrer wohl bedächte ſich—du drückſt
Die Augen zu, und greifſt es herzhaft an.

Bertha.

Scherzt nicht, o Herr, mit dieſen armen Leuten
Ihr ſeht ſie bleich und zitternd ſteh'n—So wenig
Sind ſie Kurzweils gewohnt aus Eurem Munde.

Geßler.

Wer ſagt Euch, daß ich ſcherze?

GESSLER. Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL. Être le meurtrier de mon enfant!... seigneur, vous n'avez point d'enfants... vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER. Comment, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent! On m'avait dit que tu étais un rêveur, que tu t'éloignais des habitudes des autres hommes, que tu aimais l'extraordinaire, voilà pourquoi je t'ai choisi un coup hasardeux. Un autre réfléchirait sans doute, mais toi, tu fermes les yeux et prends bravement ton parti.

BERTHE. Ne plaisantez pas, monseigneur, avec ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous. Ils sont peu habitués à des plaisanteries sortant de votre bouche.

GESSLER. Qui vous dit que je plaisante? (*Il s'approche d'un arbre*

(Greift nach einem Baumzweige, der über ihn herhängt.)

Hier iſt der Apfel. –
Man mache Raum! — Er nehme ſeine Weite,
Wie's Brauch iſt! — Achtzig Schritte geb' ich ihm —
Nicht weniger, noch mehr — Er rühmte ſich,
Auf ihrer hundert ſeinen Mann zu treffen —
Jetzt, Schütze, triff, und fehle nicht das Ziel!

Rudolph der Harras.

Gott, das wird ernſthaft — Falle nieder, Knabe!
Es gilt, und fleh' den Landvogt um dein Leben!

Walther Fürſt

(bei Seite zu Melchthal, der kaum ſeine Ungeduld bezwingt).

Haltet an Euch! Ich fleh' Euch drum, bleibt ruhig!

Bertha (zum Landvogt).

Laßt es genug ſein, Herr! Unmenſchlich iſt's,
Mit eines Vaters Angſt alſo zu ſpielen.
Wenn dieſer arme Mann auch Leib und Leben
Verwirkt durch ſeine leichte Schuld, bei Gott!
Er hätte jetzt zehnfachen Tod empfunden.

et cueille une pomme.) Voici la pomme, faites place. Qu'il prenne sa distance selon l'usage. Je lui donne quatre-vingt pas, ni plus ni moins. Il se vantait d'atteindre son homme à cent pas. Allons, archer, tire maintenant, et ne manque pas le but.

RODOLPHE HARRAS. Dieu! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux, et demande grâce pour ta vie au bailli.

WALTHER FURST, *à Melchthal, qui peut à peine maîtriser son impatience.* Contenez-vous, je vous en supplie; soyez calme.

BERTHE, *au bailli.* Assez, monseigneur; il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand ce pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir mille morts? Laissez-le retourner dans sa cabane; il a appris à vous con-

Entlaßt ihn ungekränkt in ſeine Hütte!
Er hat Euch kennen lernen; dieſer Stunde
Wird er und ſeine Kindeskinder denken.

Geßler.

Öffnet die Gaſſe —Friſch! Was zauderſt du?
Dein Leben iſt verwirkt; ich kann dich tödten,
Und ſieh', ich lege gnädig dein Geſchick
In deine eigne kunſtgeübte Hand.
Der kann nicht klagen über harten Spruch,
Den man zum Meiſter ſeines Schickſals macht.
Du rühmſt dich deines ſichern Blicks! Wohlan!
Hier gilt es, Schütze, deine Kunſt zu zeigen;
Das Ziel iſt würdig, und der Preis iſt groß!
Das Schwarze treffen in der Scheibe, das
Kann auch ein andrer; der iſt mir der Meiſter,
Der ſeiner Kunſt gewiß iſt überall,
Dem 's Herz nicht in die Hand tritt, noch ins Auge.

naître, et lui, et les enfants de ses enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER. Allons, faites place. Que tardes-tu? Tu as mérité la mort; je puis te faire périr, et vois, j'ai la bonté de remettre ton sort à l'adresse de ta main. Celui qu'on laisse maître de sa destinée ne peut pas se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton regard; eh bien, chasseur, il s'agit ici de nous montrer ton talent. Le but est digne de toi; le prix est grand. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire; mais le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de sa dextérité, et dont le cœur ne trouble ni la main ni l'œil.

Walther Fürſt
(wirft ſich vor ihm nieder).

Herr Landvogt, wir erkennen Eure Hoheit;
Doch laſſet Gnad' für Recht ergehen, nehmt
Die Hälfte meiner Habe, nehmt ſie ganz!
Nur dieſes Gräßliche erlaſſet einem Vater!

Walther.

Großvater, knie nicht vor dem falſchen Mann!
Sagt, wo ich hinſteh'n ſoll! Ich fürcht' mich nicht;
Der Vater trifft den Vogel ja im Flug;
Er wird nicht fehlen auf das Herz des Kindes.

Stauffacher.

Herr Landvogt, rührt Euch nicht des Kindes Unſchuld?

Röſſelmann.

O denket, daß ein Gott im Himmel iſt,
Dem Ihr müßt Rede ſteh'n für Eure Thaten.

Geßler (zeigt auf den Knaben).

Man bind' ihn an die Linde dort!

Walther.

Mich binden?
Nein, ich will nicht gebunden ſein. Ich will

WALTHER FURST *se jette à genoux devant lui.* Monseigneur, nous reconnaissons votre pouvoir; mais préférez la clémence à la justice; prenez la moitié de mes biens, prenez-les tous; seulement épargnez une telle *horreur à un père.*

WALTHER. Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme. Dites où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi. Mon père atteint l'oiseau au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER. Seigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

RŒSSELMANN. Oh! pensez qu'il y a un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER, *montrant l'enfant.* Qu'on le lie à ce tilleul.

WALTHER. Me lier! non, je ne veux pas être lié. Je serai tra-

Still halten wie ein Lamm, und auch nicht athmen.
Wenn ihr mich bindet, nein, ſo kann ich's nicht,
So werd' ich toben gegen meine Bande.

Rudolph der Harras.

Die Augen nur laſſ' dir verbinden, Knabe!

Walther.

Warum die Augen? Denket Ihr, ich fürchte
Den Pfeil von Vaters Hand? Ich will ihn feſt
Erwarten, und nicht zucken mit den Wimpern.
—Friſch, Vater, zeig's, daß du ein Schütze biſt!
Er glaubt dir's nicht, er denkt uns zu verderben —
Dem Wüthrich zum Verdruſſe, ſchieß' und triff!
(Er geht an die Linde, man legt ihm den Apfel auf.)

Melchthal (zu den Landleuten).

Was? Soll der Frevel ſich vor unſern Augen
Vollenden? Wozu haben wir geſchworen?

Stauffacher.

Es iſt umſonſt. Wir haben keine Waffen;
Ihr ſeht den Wald von Lanzen um uns her.

Melchthal.

O, hätten wir's mit friſcher That vollendet!
Verzeih's Gott denen, die zum Aufſchub riethen!

quille comme un agneau, et je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, non, je ne pourrai le souffrir, et je me débattrai avec violence contre mes liens.

RODOLPHE. On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. Pourquoi? pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre que tu es un archer. Il ne te croit pas, il pense nous perdre. Pour dépiter ce tyran, tire et frappe le but. (*Il va sous le tilleul; on lui met la pomme sur la tête.*)

MELCHTHAL, *à ses compagnons.* Quoi! ce crime s'accomplirait-il sous nos yeux? A quoi sert notre serment?

STAUFFACHER. C'est inutile. Nous n'avons point d'armes, et voyez cette forêt de lances autour de nous.

MELCHTHAL. Oh! si nous avions sur-le-champ mis la main à l'œuvre! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard!

Geßler (zu Tell).

Ans Werk! Man führt die Waffen nicht vergebens.
Gefährlich iſt's, ein Mordgewehr zu tragen,
Und auf den Schützen ſpringt der Pfeil zurück.
Dieß ſtolze Recht, das ſich der Bauer nimmt,
Beleidiget den höchſten Herrn des Landes.
Gewaffnet ſei niemand, als wer gebietet.
Freut's euch, den Pfeil zu führen und den Bogen,
Wohl, ſo will ich das Ziel euch dazu geben.

Tell.

(ſpannt die Armbruſt und legt den Pfeil auf).

Öffnet die Gaſſe! Platz!

Stauffacher.

Was, Tell? Ihr wolltet — Nimmermehr — Ihr zittert,
Die Hand erbebt Euch, Eure Kniee wanken —

Tell (läßt die Armbruſt ſinken).

Mir ſchwimmt es vor den Augen!

Weiber.

Gott im Himmel!

Tell (zum Landvogt).

Erlaſſet mir den Schuß! Hier iſt mein Herz!

GESSLER, *à Tell.* A l'œuvre! On ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche rebondit sur celui qui la lance. Ce droit orgueilleux que le paysan s'arroge offense le seigneur de la contrée; personne ne doit être armé que celui qui commande. Il vous plaît de porter l'arc et les flèches; et bien, moi, je vous assignerai le but.

TELL *tend son arbalète et y met un trait.* Écartez-vous! Place!

STAUFFACHER. Quoi, Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux chancellent.

TELL *laisse tomber son arbalète.* J'ai un nuage devant les yeux.

LES FEMMES. Dieu du ciel!

TELL, *au bailli.* Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur. (*Décou-*

(Er reißt die Bruſt auf.)

Ruft Eure Reiſigen und ſtoßt mich nieder!

Geßler.

Ich will dein Leben nicht, ich will den Schuß.
—Du kannſt ja alles, Tell! An nichts verzagſt du;
Das Steuerruder führſt du wie den Bogen;
Dich ſchreckt kein Sturm, wenn es zu retten gilt;
Jetzt, Retter, hilf dir ſelbſt—du retteſt alle!

(Tell ſteht in fürchterlichem Kampf, mit den Händen zuckend und die rollenden Augen bald auf den Landvogt, bald zum Himmel gerichtet. — Plötzlich greift er in ſeinen Köcher, nimmt einen zweiten Pfeil heraus und ſteckt ihn in ſeinen Koller. Der Landvogt bemerkt alle dieſe Bewegungen.)

Walther (unter der Linde).

Vater, ſchieß' zu! Ich fürcht' mich nicht.

Tell.

Es muß!

(Er rafft ſich zuſammen und legt an.)

rant sa poitrine.) Appelez vos soldats et tuez-moi.

GESSLER. Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell, rien ne t'étonne; tu manies la rame comme l'arbalète; nulle tempête ne t'épouvante quand il s'agit de sauver quelqu'un. A présent, sauve-toi toi-même et tu sauveras tous les autres. (*Tell est dans une violente agitation, ses mains tremblent; ses yeux égarés se portent tantôt vers le bailli, tantôt vers le ciel. Tout à coup, il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son pourpoint. Le bailli remarque tous ces mouvements.*)

WALTHER, *sous le tilleul.* Tire, mon père, je n'ai pas peur.

TELL. Il le faut donc. (*Il recueille ses forces et met en joue.*)

Rudenz

(der die ganze Zeit über in der heftigſten Spannung geſtanden und mit Gewalt an ſich gehalten, tritt hervor).

Herr Landvogt, weiter werdet Ihr's nicht treiben,
Ihr werdet nicht —Es war nur eine Prüfung—
Den Zweck habt Ihr erreicht—Zu weit getrieben,
Verfehlt die Strenge ihres weiſen Zwecks,
Und allzuſtraff geſpannt, zerſpringt der Bogen.

Geßler.

Ihr ſchweigt, bis man Euch aufruft.

Rudenz.

Ich will reden!
Ich darf's; des Königs Ehre iſt mir heilig;
Doch ſolches Regiment muß Haß erwerben.
Das iſt des Königs Wille nicht—ich darf's
Behaupten—Solche Grauſamkeit verdient
Mein Volk nicht; dazu habt Ihr keine Vollmacht.

Geßler.

Ha, Ihr erkühnt Euch!

Rudenz.

Ich hab' ſtill geſchwiegen
Zu allen ſchweren Thaten, die ich ſah;

RUDENZ, *qui, pendant tout ce temps, est livré à la plus violente agitation, et a cherché à se maîtriser, s'avance.* Seigneur bailli, vous ne pousserez pas les choses plus loin. Non, vous ne le ferez pas. Ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but... Une rigueur poussée trop loin dépasserait le but, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER. Taisez-vous, jusqu'à ce qu'on vous interroge.

RUDENZ. Je veux parler; j'en ai le droit. L'honneur du roi m'est sacré; mais par une telle conduite, on ne s'attire que la haine. Ce n'est pas l'intention du roi, j'ose l'affirmer. Mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne va pas jusque-là.

GESSLER. Comment! vous avez l'audace!...

RUDENZ. J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les cruau'és

Mein ſehend Auge hab' ich zugeſchloſſen,
Mein überſchwellend und empörtes Herz
Hab' ich hinabgedrückt in meinen Buſen.
Doch länger ſchweigen wär' Verrath zugleich
An meinem Vaterland und an dem Kaiſer.

Bertha
(wirft ſich zwiſchen ihn und den Landvogt).

O Gott, Ihr reizt den Wüthenden noch mehr.

Rudenz.

Mein Volk verließ ich, meinen Blutsverwandten
Entſagt' ich, alle Bande der Natur
Zerriß ich, um an Euch mich anzuſchließen —
Das Beſte aller glaubt' ich zu befördern,
Da ich des Kaiſers Macht befeſtigte —
Die Binde fällt von meinen Augen — Schaudernd
Seh' ich an einen Abgrund mich geführt —
Mein freies Urtheil habt Ihr irr' geleitet,
Mein redlich Herz verführt — Ich war daran,
Mein Volk in beſter Meinung zu verderben.

Geßler.

Verwegner, dieſe Sprache deinem Herrn?

Rudenz.

Der Kaiſer iſt mein Herr, nicht Ihr — Frei bin ich

dont j'étais témoin. J'ai fermé les yeux sur ce que je voyais; j'ai refoulé dans mon sein l'indignation qui débordait de mon cœur révolté! Mais se taire plus longtemps, ce serait tout à la fois trahir ma patrie et l'Empereur.

BERTHE *se jette entre lui et le bailli.* O Dieu! vous irritez encore davantage ce furieux.

RUDENZ. J'ai abandonné mon peuple, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais agir pour le bien de tous en affermissant la puissance de l'Empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi conduit sur le bord de l'abîme; vous avez égaré la liberté de mon jugement et séduit la loyauté de mon cœur. Avec les plus pures intentions j'étais sur le point de perdre mon pays.

GESSLER. Audacieux! parler ainsi à ton seigneur!

RUDENZ. L'Empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis

Wie Ihr geboren, und ich meſſe mich
Mit Euch in jeder ritterlichen Tugend.
Und ſtändet Ihr nicht hier in Kaiſers Namen,
Den ich verehre, ſelbſt wo man ihn ſchändet,
Den Handſchuh würf' ich vor Euch hin, Ihr ſolltet
Nach ritterlichem Brauch mir Antwort geben.
—Ja, winkt nur Euren Reiſigen—Ich ſtehe
Nicht wehrlos da, wie die—

(auf das Volk zeigend.)

Ich hab' ein Schwert,
Und wer mir naht—

Stauffacher (ruft).

Der Apfel iſt gefallen!

(Indem ſich alle nach dieſer Seite gewendet, und Bertha zwiſchen Rudenz und den Landvogt ſich geworfen, hat Tell den Pfeil abgedrückt.)

Röſſelmann.

Der Knabe lebt!

Viele Stimmen.

Der Apfel iſt getroffen!

(Walther Fürſt ſchwankt und droht zu ſinken. Bertha hält ihn.)

né libre comme vous; je puis me mesurer avec vous pour toutes les vertus chevaleresques, et si vous n'étiez pas ici au nom de l'Empereur, que j'honore même dans le lieu où on l'outrage, je jetterais ici le gant devant vous, et, d'après les lois de la chevalerie, vous devriez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats; je ne suis pas ici sans armes comme ceux-ci (*montrant le peuple*); j'ai une épée, et celui qui m'approchera...

STAUFFACHER, *s'écriant.* La pomme est tombée. (*Pendant que tout le monde était tourné du côté du bailli et de Rudenz, Tell a lancé sa flèche.*)

RUESSELMANN. L'enfant est sauvé!

PLUSIEURS VOIX. La pomme est abattue. (*Walther Furst chancelle et paraît prêt à s'évanouir. Berthe le soutient.*)

Geßler (erſtaunt).

Er hat geſchoſſen? Wie? Der Raſende!

Bertha.

Der Knabe lebt! Kommt zu Euch, guter Vater!

Walther

(kommt mit dem Apfel geſprungen).

Vater, hier iſt der Apfel — Wußt' ich's ja,
Du würdeſt deinen Knaben nicht verletzen.

Tell

(ſtand mit vorgebogenem Leib, als wollt' er dem Pfeil folgen — die Armbruſt entſinkt ſeiner Hand — wie er den Knaben kommen ſieht, eilt er ihm mit ausgebreiteten Armen entgegen, und hebt ihn mit heftiger Inbrunſt zu ſeinem Herzen hinauf; in dieſer Stellung ſinkt er kraftlos zuſammen. Alle ſtehen gerührt.)

Bertha.

O güt'ger Himmel!

Walther Fürſt

(zu Vater und Sohn).

Kinder! meine Kinder!

Stauffacher.

Gott ſei gelobt!

Leuthold.

Das war ein Schuß! Davon
Wird man noch reden in den ſpätſten Zeiten.

GESSLER, *étonné*. Il a tiré? Comment? le furieux!...

BERTHE. L'enfant est sauvé, revenez à vous, pauvre père.

WALTHER *accourt avec la pomme*. Mon père, voici la pomme; je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant.. (*Tell reste le corps penché comme s'il voulait suivre la flèche; l'arbalète échappe de ses mains, et quand il voit son enfant revenir, il court au-devant de lui les bras étendus, et le presse avec ardeur sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Émotion générale.*)

BERTHE. Oh! bonté divine!

WALTHER FURST. Mes enfants! mes enfants!

STAUFFACHER. Dieu soit loué!

LEUTHOLD. Voilà un coup! on en parlera dans les temps les plus reculés.

Rudolph der Harras.

Erzählen wird man von dem Schützen Tell,
So lang die Berge ſteh'n auf ihrem Grunde.

(Reicht dem Landvogt den Apfel.)

Geßler.

Bei Gott, der Apfel mitten durch geſchoſſen!
Es war ein Meiſterſchuß, ich muß ihn loben.

Röſſelmann.

Der Schuß war gut; doch wehe dem, der ihn
Dazu getrieben, daß er Gott verſuchte.

Stauffacher.

Kommt zu Euch, Tell, ſteht auf, Ihr habt euch männlich
Gelöſ't, und frei könnt Ihr nach Hauſe gehen.

Röſſelmann.

Kommt, kommt und bringt der Mutter ihren Sohn!

(Sie wollen ihn wegführen.)

Geßler.

Tell, höre!

Tell (kommt zurück).

Was befehlt Ihr, Herr?

RODOLPHE. On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que ces montagnes resteront sur leurs bases. (*Il présente la pomme au gouverneur.*)

GESSLER. Par le ciel! la pomme est traversée juste au milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

RŒSSELMANN. Le coup est heureux; mais malheur à celui qui a forcé un père à tenter Dieu!

STAUFFACHER. Revenez à vous, Tell, levez-vous; vous vous êtes bravement tiré d'affaire, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

RŒSSELMANN. Allez, allez, et ramenez un fils à sa mère. (*Ils veulent l'emmener.*)

GESSLER. Tell, écoute.

TELL *revient.* Qu'ordonnez-vous, seigneur?

Geßler.

Du ſteckteſt
Noch einen zweiten Pfeil zu dir — Ja, ja,
Ich ſah es wohl — Was meinteſt du damit?

Tell (verlegen).

Herr, das iſt alſo bräuchlich bei den Schützen.

Geßler.

Nein, Tell, die Antwort laſſ' ich dir nicht gelten;
Es wird was anders wohl bedeutet haben.
Sag' mir die Wahrheit friſch und fröhlich, Tell!
Was es auch ſei, dein Leben ſichr' ich dir.
Wozu der zweite Pfeil?

Tell.

Wohlan, o Herr,
Weil Ihr mich meines Lebens habt geſichert,
So will ich Euch die Wahrheit gründlich ſagen.

(Er zieht den Pfeil aus dem Koller und ſieht den Landvogt mit einem furchtbaren Blick an.)

Mit dieſem zweiten Pfeil durchſchoß ich — Euch,
Wenn ich mein liebes Kind getroffen hätte,
Und Euer — wahrlich hätt' ich nicht gefehlt.

GESSLER. Tu avais caché là une seconde flèche. Oui! oui! je l'ai bien vu. Quelle était ton intention?

TELL, *embarrassé*. Seigneur, telle est la coutume des chasseurs.

GESSLER. Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quoi que ce soit, je te garantis la vie sauve... Pourquoi cette seconde flèche?

TELL. Eh bien! seigneur, puisque vous me garantissez la vie sauve, je vous dirai franchement la vérité. (*Il tire la flèche de son pourpoint, et fixe sur le bailli un regard terrible.*) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous perçais, vous, de cette seconde flèche; et, croyez-moi, vous, je ne vous aurais pas manqué.

Geßler.

Wohl, Tell! Des Lebens hab' ich dich gesichert;
Ich gab mein Ritterwort, das will ich halten—
Doch weil ich deinen bösen Sinn erkannt,
Will ich dich führen lassen und verwahren,
Wo weder Mond, noch Sonne dich bescheint,
Damit ich sicher sei vor deinen Pfeilen.
Ergreift ihn, Knechte! Bindet ihn!

(Tell wird gebunden.)

Stauffacher.

Wie, Herr!
So könntet Ihr an einem Manne handeln,
An dem sich Gottes Hand sichtbar verkündigt?

Geßler.

Laß seh'n, ob sie ihn zweimal retten wird.
—Man bring' ihn auf mein Schiff! Ich folge nach
Sogleich, ich selbst will ihn nach Küßnacht führen.

Rösselmann.

Das dürft Ihr nicht, das darf der Kaiser nicht,
Das widerstreitet unsern Freiheitsbriefen!

GESSLER. Bien! Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai; mais, puisque je connais tes mauvaises intentions, je veux, pour être à l'abri de tes flèches, te faire conduire et garder dans un lieu où tu ne verras jamais ni le soleil ni la lune. Saisissez-le et liez-le. (*Tell est lié.*)

STAUFFACHER. Comment! monseigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme sur lequel la main de Dieu s'est visiblement manifestée?

GESSLER. Voyons si Dieu le délivrera une seconde fois. Conduisez-le sur ma barque, je le suis à l'instant, je le conduirai moi-même à Kussnacht.

RŒSSELMANN. Vous ne l'oserez pas faire, l'Empereur ne l'oserait pas; cela est contraire à nos lettres de franchise.

Geßler.

Wo ſind ſie? Hat der Kaiſer ſie beſtätigt?
Er hat ſie nicht beſtätigt—Dieſe Gunſt
Muß erſt erworben werden durch Gehorſam.
Rebellen ſeid ihr alle gegen Kaiſers
Gericht, und nährt verwegene Empörung.
Ich kenn' euch alle—ich durchſchau' euch ganz—
Den nehm' ich jetzt heraus aus eurer Mitte;
Doch alle ſeid ihr theilhaft ſeiner Schuld.
Wer klug iſt, lerne ſchweigen und gehorchen.

(Er entfernt ſich, Bertha, Rudenz, Harras und Knechte folgen, Frießhardt und Leuthold bleiben zurück.)

Walther Fürſt (in heftigem Schmerz).

Es iſt vorbei; er hat's beſchloſſen, mich
Mit meinem ganzen Hauſe zu verderben!

Stauffacher (zum Tell).

O, warum mußtet Ihr den Wüthrich reizen!

Tell.

Bezwinge ſich, wer meinen Schmerz gefühlt!

GESSLER. Où sont-elles? L'Empereur les a-t-il confirmées? Il ne les a pas confirmées. Cette faveur, il faut d'abord la mériter par votre obéissance. Vous êtes tous des rebelles envers la justice de l'Empereur, et vous nourrissez des projets audacieux de révolte. Je vous connais tous, je lis dans votre cœur. Je saisis dans ce moment cet homme au milieu de vous; mais vous avez tous pris part à sa faute. Que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (*Il s'éloigne; Berthe, Rudenz, Rodolphe et des hommes d'armes le suivent. Friesshardt et Leuthold restent.*)

WALTHER FURST, *dans une violente douleur.* C'en est fait : il a résolu de me perdre, moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, *à Tell.* Oh! pourquoi avez-vous excité la rage de ce furieux?

TELL. Qu'il se maîtrise, celui qui ressent ma douleur.

Stauffacher.

O, nun iſt alles, alles hin! Mit Euch
Sind wir gefeſſelt alle und gebunden!

Landleute (umringen den Tell).

Mit Euch geht unſer letzter Troſt dahin!

Leuthold (nähert ſich).

Tell, es erbarmt mich — doch ich muß gehorchen.

Tell.

Lebt wohl!

Walther

(ſich mit heftigem Schmerz an ihn ſchmiegend).

O Vater! Vater! lieber Vater!

Tell

(erhebt die Arme zum Himmel).

Dort droben iſt dein Vater! Den ruf an!

Stauffacher.

Tell, ſag' ich Eurem Weibe nichts von Euch?

Tell

(hebt den Knaben mit Inbrunſt an ſeine Bruſt).

Der Knab' iſt unverletzt; mir wird Gott helfen.

(Reißt ſich ſchnell los und folgt den Waffenknechten.)

STAUFFACHER. Oh! c'en est fait, tout est perdu! Avec vous nous sommes tous enchaînés, tous asservis.

PAYSANS *environnant Tell.* Avec vous s'en va notre dernière consolation.

LEUTHOLD *s'approche.* Tell, j'ai pitié de vous, mais il faut que j'obéisse.

TELL. Adieu.

WALTHER, *avec douleur, et s'attachant à son père.* Oh! mon père, mon père, mon cher père!

TELL, *les bras tendus vers le ciel.* Là-haut est ton père, invoque-le.

STAUFFACHER. Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part?

TELL *prend son fils avec tendresse.* L'enfant est sain et sauf, Dieu me secourra! (*Il s'éloigne et suit les gens du gouverneur.*)

Vierter Aufzug.

Erſte Scene.

Öſtliches Ufer des Vierwaldſtätterſees.

Die ſeltſam geſtalteten ſchroffen Felſen im Weſten ſchließen den Proſpekt. Der See iſt bewegt, heftiges Rauſchen und Toſen, dazwiſchen Blitze und Donnerſchläge.

Kunz von Gerſau. Fiſcher und Fiſcherknabe.

Kunz.

Ich ſah's mit Augen an, Ihr könnt mir's glauben;
's iſt alles ſo geſcheh'n, wie ich Euch ſagte.

Fiſcher.

Der Tell gefangen abgeführt nach Küßnacht,
Der beſte Mann im Land, der bravſte Arm,
Wenn's einmal gelten ſollte für die Freiheit!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rive orientale du lac des Quatre-Cantons.

Des rochers escarpés et d'une forme étrange bornent la vue à l'ouest. Le lac est agité, et le bruit des vagues se mêle au tonnerre et aux éclairs.

KUNZ DE GERSAU, UN PÊCHEUR *et* SON FILS.

KUNZ. Je l'ai vu de mes propres yeux; vous pouvez m'en croire. Tout s'est passé comme je vous le dis.

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier et conduit à Kussnacht! Le meilleur homme de la contrée, le bras le plus ferme, si un jour il fallait combattre pour la liberté!

Kunz.

Der Landvogt führt ihn ſelbſt den See herauf;
Sie waren eben dran, ſich einzuſchiffen,
Als ich von Flüelen abfuhr; doch der Sturm,
Der eben jetzt im Anzug iſt, und der
Auch mich gezwungen, eilends hier zu landen,
Mag ihre Abfahrt wohl verhindert haben.

Fiſcher.

Der Tell in Feſſeln, in des Vogts Gewalt!
O glaubt, er wird ihn tief genug vergraben,
Daß er des Tages Licht nicht wieder ſieht!
Denn fürchten muß er die gerechte Rache
Des freien Mannes, den er ſchwer gereizt!

Kunz.

Der Altlandammann auch, der edle Herr
Von Attinghauſen, ſagt man, lieg' am Tode.

Fiſcher.

So bricht der letzte Anker unſrer Hoffnung:
Der war es noch allein, der ſeine Stimme
Erheben durfte für des Volkes Rechte!

Kunz.

Der Sturm nimmt überhand. Gehabt Euch wohl!

KUNZ. Le gouverneur le conduit lui-même par le lac. Ils étaient prêts à s'embarquer lorsque j'ai quitté Fluelen. Mais l'orage qui approche, et qui m'a forcé à aborder subitement ici, peut bien avoir arrêté leur départ.

LE PÊCHEUR. Tell dans les fers, Tell au pouvoir du bailli! Oh! soyez-en sûr, il va l'ensevelir dans une prison assez profonde pour qu'il ne revoie plus la lumière du jour; car Gessler doit redouter la juste vengeance de l'homme libre qu'il a cruellement irrité.

KUNZ. Notre ancien landammann aussi, le noble seigneur d'Attinghausen, est, dit-on, à la mort.

LE PÊCHEUR. Ainsi va se briser la dernière ancre de nos espérances. C'était là le seul homme qui osât encore élever la voix pour défendre les droits du peuple.

KUNZ. La tempête s'accroît. Adieu, je vais chercher un gîte dans le

Ich nehme Herberg' in dem Dorf; denn heut'
Iſt doch an keine Abfahrt mehr zu denken.

(Geht ab.)

Fiſcher.

Der Tell gefangen und der Freiherr todt!
Erheb' die freche Stirne, Tyrannei,
Wirf alle Scham hinweg! Der Mund der Wahrheit
Iſt ſtumm, das ſeh'nde Auge iſt geblendet,
Der Arm, der retten ſollte, iſt gefeſſelt!

Knabe.

Es hagelt ſchwer; kommt in die Hütte, Vater,
Es iſt nicht kommlich, hier im Freien hauſen.

Fiſcher.

Raſet, ihr Winde! Flammt herab, ihr Blitze!
Ihr Wolken, berſtet! Gießt herunter, Ströme
Des Himmels, und erſäuft das Land! Zerſtört
Im Keim die ungeborenen Geſchlechter!
Ihr wilden Elemente, werdet Herr!
Ihr Bären, kommt, ihr alten Wölfe, wieder
Der großen Wüſte! Euch gehört das Land;
Wer wird hier leben wollen ohne Freiheit?

village, car pour aujourd'hui on ne peut plus songer à partir. (*Il sort.*)

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier et le baron mort! Tyrannie, lève ton front impudent, abjure toute honte! La bouche de la vérité est muette, le regard clairvoyant est éteint, le bras qui devait nous délivrer est enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR. Il grêle fort; venez dans la cabane, mon père; il ne fait pas bon à rester ici en plein air.

LE PÊCHEUR. Vents, déchaînez-vous; foudres, lancez vos feux, et vous, nuages, crevez; tombez, torrents du ciel, et noyez la terre! Étouffez dans leur germe les générations à venir! Éléments furieux, devenez les maîtres; que les ours et les loups s'emparent de nouveau de la terre dévastée! Qui voudra vivre ici sans liberté?

Knabe

Hört, wie der Abgrund toſ't, der Wirbel brüllt,
So hat's noch nie geraſ't in dieſem Schlunde!

Fiſcher.

Zu zielen auf des eignen Kindes Haupt,
Solches ward keinem Vater noch geboten!
Und die Natur ſoll nicht in wildem Grimm
Sich drob empören?—O, mich ſoll's nicht wundern,
Wenn ſich die Felſen bücken in den See,
Wenn jene Zacken, jene Eiſesthürme,
Die nie aufthauten ſeit dem Schöpfungstag,
Von ihren hohen Kulmen niederſchmelzen,
Wenn die Berge brechen, wenn die alten Klüfte
Einſtürzen, eine zweite Sündfluth alle
Wohnſtätten der Lebendigen verſchlinge!

(Man hört läuten.)

Knabe.

Hört Ihr? ſie läuten droben auf dem Berg;
Gewiß hat man ein Schiff in Noth geſeh'n,
Und zieht die Glocke, daß gebetet werde.

(Steigt auf eine Anhöhe.)

LE FILS DU PÊCHEUR. Écoutez comme l'abîme résonne! comme le vent mugit! Jamais si furieuse tempête n'a soulevé ces vagues.

LE PÊCHEUR. Tirer sur la tête de son propre enfant! Jamais pareille chose n'a été commandée à un père! Et la nature entière ne se soulèverait pas avec fureur? Oh! je ne serais pas surpris de voir ces rochers s'affaisser dans le lac, ces aiguilles et ces remparts de glace, immuables depuis la création, se fondre depuis leur cime jusqu'à la base, les montagnes se briser, les antiques cavernes s'abîmer, un second déluge inonder la demeure des vivants. (*On entend un bruit de cloches.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Entendez-vous comme les cloches sonnent sur la montagne? Sans doute on a vu une barque en danger, et l'on sonne afin qu'on se mette en prière. (*Il monte sur une hauteur.*)

Fiſcher.

Wehe dem Fahrzeug, das jetzt unterwegs
In dieſer furchtbarn Wiege wird gewiegt!
Hier iſt das Steuer unnütz und der Steurer.
Der Sturm iſt Meiſter, Wind und Wellen ſpielen
Ball mit dem Menſchen—Da iſt nah' und fern
Kein Buſen, der ihm freundlich Schutz gewährte!
Handlos und ſchroff anſteigend ſtarren ihm
Die Felſen, die unwirthlichen, entgegen,
Und weiſen ihm nur ihre ſteinern ſchroffe Bruſt.

Knabe (deutet links).

Vater, ein Schiff, es kommt von Flüelen her.

Fiſcher.

Gott helf' den armen Leuten! Wenn der Sturm
In dieſer Waſſerkluft ſich erſt verfangen,
Dann raſt er um ſich mit des Raubthiers Angſt,
Das an des Gitters Eiſenſtäbe ſchlägt;
Die Pforte ſucht er heulend ſich vergebens,

LE PÊCHEUR. Malheur à la barque qui, en ce moment, est ballottée sur ces vagues terribles. Le pilote et le gouvernail y sont impuissants. L'orage est maître, les vents et les flots se jouent des efforts de l'homme. Il n'y a, de près ni de loin, aucune baie qui puisse lui offrir un asile protecteur; les rocs inhospitaliers dressent devant lui leurs pics insaisissables et ne lui présentent que leurs flancs hérissés.

LE FILS DU PÊCHEUR, *montrant à gauche.* Père, un bateau qui vient de Fluelen.

LE PÊCHEUR. Que Dieu vienne en aide à ces pauvres gens! Quand la tempête a pénétré dans ce gouffre, elle s'agite avec la rage d'une bête féroce qui frappe les barreaux de fer de sa cage: elle mugit et cherche en vain un passage, car de tous côtés les rocs élevés jusqu'au ciel

Denn ringsum ſchränken ihn die Felſen ein,
Die himmelhoch den engen Paß vermauern.

(Er ſteigt auf die Anhöhe.)

Knabe.

Es iſt das Herrenſchiff von Uri, Vater,
Ich kenn's am rothen Dach und an der Fahne.

Fiſcher.

Gerichte Gottes! Ja, er iſt es ſelbſt,
Der Landvogt, der da fährt—Dort ſchifft er hin,
Und führt im Schiffe ſein Verbrechen mit!
Schnell hat der Arm des Rächers ihn gefunden;
Jetzt kennt er über ſich den ſtärkern Herrn.
Dieſe Wellen geben nicht auf ſeine Stimme;
Dieſe Felſen bücken ihre Häupter nicht
Vor ſeinem Hute—Knabe, bete nicht!
Greif' nicht dem Richter in den Arm!

Knabe.

Ich bete für den Landvogt nicht—Ich bete
Für den Tell, der auf dem Schiff ſich mit befindet.

Fiſcher.

O Unvernunft des blinden Elements!

l'arrêtent et lui ferment toute issue. (*Il monte sur la hauteur.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Mon père, c'est la barque seigneuriale d'Uri; je la reconnais à son pont rouge et à son drapeau.

LE PÊCHEUR. Justice de Dieu! Oui, c'est lui-même, c'est le bailli qui traverse le lac; c'est lui-même; il conduit avec lui son crime. La main du Dieu vengeur l'a promptement atteint; maintenant il reconnaît au-dessus de lui un maître plus puissant. Ces vagues ne cèdent point a sa voix, ces rochers ne se courbent point devant son chapeau. Enfant, ne prie pas, n'arrête pas le bras du juge.

LE FILS DU PÊCHEUR. Je ne prie pas pour le bailli, je prie pour Tell qui se trouve avec lui sur la barque.

LE PÊCHEUR. O fureur aveugle de la tempête! pour atteindre

Mußt du, um einen Schuldigen zu treffen,
Das Schiff mit ſammt dem Steuermann verderben!

Knabe.

Sieh', ſieh', ſie waren glücklich ſchon vorbei
Am Buggisgrat; doch die Gewalt des Sturms,
Der von dem Teufelsmünſter widerprallt,
Wirft ſie zum großen Axenberg zurück.
—Ich ſeh' ſie nicht mehr.

Fiſcher.

Dort iſt das Hackmeſſer,
Wo ſchon der Schiffe mehrere gebrochen.
Wenn ſie nicht weislich dort vorüberlenken,
So wird das Schiff zerſchmettert an der Fluh,
Die ſich gähſtrotzig abſenkt in die Tiefe.
—Sie haben einen guten Steuermann
Am Bord; könnt' einer retten, wär's der Tell;
Doch dem ſind Arm' und Hände ja gefeſſelt.

Wilhelm Tell (mit der Armbruſt).

(Er kommt mit raſchen Schritten, blickt erſtaunt umher und zeigt die heftigſte

un coupable, faut-il que tu anéantisses la barque avec le pilote?

LE FILS DU PÊCHEUR. Voyez, voyez, ils ont déjà heureusement passé le Buggisgrat, mais la violence de la tempête, que refoule le Teufelmunster, les rejette vers le grand rocher d'Axenberg; je ne les vois plus.

LE PÊCHEUR. Là se trouve le Hackmesser, où plus d'un bateau s'est déjà brisé; s'ils ne gouvernent pas habilement, la barque va se briser contre le rocher qui plonge à pic dans l'abîme. Ils ont un bon pilote à bord; si quelqu'un peut les sauver, c'est Tell; mais ses bras sont enchaînés.

(*Tell, son arbalète à la main, arrive à grand pas; il regarde autour de lui avec surprise, et paraît vivement ému. Par-*

Bewegung. Wenn er mitten auf der Scene iſt, wirft er ſich nieder, die Hände zu der Erde und dann zum Himmel ausbreitend.)

Knabe (bemerkt ihn).

Sieh', Vater, wer der Mann iſt, der dort kniet?

Fiſcher.

Er faßt die Erde an mit ſeinen Händen
Und ſcheint wie außer ſich zu ſein.

Knabe (kommt vorwärts).

Was ſeh' ich! Vater! Vater, kommt und ſeht!

Fiſcher (nähert ſich).

Wer iſt es?—Gott im Himmel! Was? der Tell?
Wie kommt Ihr hieher? Redet!

Knabe.

Wart Ihr nicht
Dort auf dem Schiff gefangen und gebunden?

Fiſcher.

Ihr wurdet nicht nach Küßnacht abgeführt?

Tell (ſteht auf).

Ich bin befreit.

Fiſcher und Knabe.

Befreit! O Wunder Gottes!

venu au milieu du théâtre, il se précipite à genoux étendant ses mains vers la terre, puis vers le ciel.)

LE FILS DU PÊCHEUR *l'apercevant.* Regarde, mon père, quel est cet homme agenouillé là-bas?

LE PÊCHEUR. Il embrasse la terre avec ses mains et paraît hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR *s'avance.* Que vois-je, mon père? Viens, regarde.

LE PÊCHEUR *s'approche.* Qui est-ce? Dieu du ciel! Quoi! C'est Tell. Comment êtes-vous venu ici? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR. N'étiez-vous pas sur cette barque prisonnier et enchaîné?

LE PÊCHEUR. Ne devait-on pas vous conduire à Kussnacht?

TELL *se lève.* Je suis délivré.

LE PÊCHEUR ET SON FILS. Délivré! O miracle de Dieu!

Knabe.

Wo kommt Ihr her?

Tell.

Dort aus dem Schiffe.

Fiſcher.

Was?

Knabe (zugleich).

Wo iſt der Landvogt?

Tell.

Auf den Wellen treibt er.

Fiſcher.

Iſt's möglich? Aber Ihr? Wie ſeid Ihr hier?
Seid Euren Banden und dem Sturm entkommen?

Tell.

Durch Gottes gnäd'ge Fürſehung — Hört

Fiſcher und Knabe.

O redet, redet!

Tell.

Was in Altdorf ſich
Begeben, wißt Ihr's?

Fiſcher.

Alles weiß ich, redet!

LE FILS DU PÊCHEUR. D'où venez-vous?
TELL. De cette barque là-bas.
LE PÊCHEUR. Comment?
LE FILS DU PÊCHEUR *en même temps*. Où est le bailli?
TELL. À la merci des flots.
LE PÊCHEUR. Est-il possible? Mais vous, comment êtes-vous ici? Comment avez-vous échappé à vos liens et à la tempête?
TELL. Par la bonté de Dieu. Écoutez.
LE PÊCHEUR ET SON FILS. Ah! parlez, parlez!
TELL. Ce qui s'est passé à Altorf, le savez-vous?
LE PÊCHEUR. Je sais tout, parlez.

Tell.

Daß mich der Landvogt fahen ließ und binden,
Nach ſeiner Burg zu Küßnacht wollte führen.

Fiſcher.

Und ſich mit Euch zu Flüelen eingeſchifft.
Wir wiſſen alles. Sprecht, wie Ihr entkommen!

Tell.

Ich lag im Schiff, mit Stricken feſt gebunden,
Wehrlos, ein aufgegebner Mann — Nicht hofft' ich,
Das frohe Licht der Sonne mehr zu ſeh'n,
Der Gattinn und der Kinder liebes Antlitz,
Und troſtlos blickt' ich in die Waſſerwüſte —

Fiſcher.

O armer Mann!

Tell.

So fuhren wir dahin,
Der Vogt, Rudolf der Harras und die Knechte.
Mein Köcher aber mit der Armbruſt lag
Am hintern Granſen bei dem Steuerruder.
Und als wir an die Ecke jetzt gelangt
Beim kleinen Axen, da verhängt' es Gott,
Daß ſolch ein grauſam mörderiſch Ungewitter
Gählings herfürbrach aus des Gotthardts Schlünden,

TELL. Vous savez que le bailli m'avait fait saisir et attacher pour me conduire à la forteresse de Kussnacht.

LE PÊCHEUR. Et qu'il s'est embarqué avec vous à Fluelen. Nous savons tout cela; racontez-nous comment vous vous êtes échappé.

TELL. Étendu dans la barque, lié fortement avec des cordes, sans défense, j'étais un homme perdu. Je n'espérais plus revoir la riante lumière du jour, ni la douce figure de ma femme et de mes enfants, et je jetais un regard désespéré sur la vaste plaine des eaux.

LE PÊCHEUR. O pauvre homme!

TELL. Nous avancions de la sorte, le bailli, Rodolphe Harras, les domestiques et moi. Mon carquois et mon arbalète étaient sur le derrière de la barque, près du gouvernail. Au moment où nous arrivions au coin, près du petit Axenberg, Dieu voulut que soudain une tempête effroyable sortit des gouffres du Saint-Gothard, si bien

Daß allen Ruderern das Herz entſank,
Und meinten alle, elend zu ertrinken.
Da hört' ich's, wie der Diener einer ſich
Zum Landvogt wendet' und die Worte ſprach:
" Ihr ſehet Eure Noth und unſre, Herr,
Und daß wir all' am Rand des Todes ſchweben —
Die Steuerleute aber wiſſen ſich
Vor großer Furcht nicht Rath, und ſind des Fahrens
Nicht wohl berichtet — Nun aber iſt der Tell
Ein ſtarker Mann und weiß ein Schiff zu ſteuern.
Wie, wenn wir ſein jetzt brauchten in der Noth? "
Da ſprach der Vogt zu mir: " Tell, wenn du dir's
Getrauteſt, uns zu helfen aus dem Sturm,
So möcht' ich dich der Bande wohl entled'gen. "
Ich aber ſprach: „ Ja, Herr, mit Gottes Hülfe
Getrau' ich mir's, und helf' uns wohl hiedannen. "
So ward ich meiner Bande los und ſtand

que le cœur faillit à tous les rameurs, tous s'imaginant qu'ils allaient périr misérablement. J'entends alors qu'un des valets s'adresse au bailli et lui dit : « Vous voyez, seigneur, notre détresse. La mort est là devant nos yeux; les rameurs consternés ne savent quel parti prendre; d'ailleurs ils ne connaissent pas bien la manœuvre. Mais voilà Tell qui est un homme vigoureux et qui sait tenir le gouvernail. Si dans ce péril nous avions recours à lui? » — Le gouverneur me dit : « Tell, si tu te croyais capable de nous sauver de la tempête, je te ferais bien ôter tes liens. » — « Oui, monseigneur, répondis-je, avec l'aide de Dieu j'espère pouvoir vous tirer d'ici. » Ainsi délivré de mes liens, je me place au gouvernail, et je manœuvre de mon mieux.

Am Steuerruder und fuhr redlich hin ;
Doch ſchielt' ich ſeitwärts, wo mein Schießzeug lag,
Und an dem Ufer merkt' ich ſcharf umher,
Wo ſich ein Vortheil aufthät' zum Entſpringen.
Und wie ich eines Felſenriffs gewahre,
Das abgeplattet vorſprang in den See—

Fiſcher.

Ich kenn's, es iſt am Fuß des großen Axen,
Doch nicht für möglich acht' ich's—ſo gar ſteil
Geht's an—vom Schiff es ſpringend abzureichen —

Tell.

Schrie ich den Knechten, handlich zuzugeh'n,
Bis daß wir vor die Felſenplatte kämen,
Dort, rief ich, ſei das Aergſte überſtanden—
Und als wir ſie friſchrudernd bald erreicht,
Fleh' ich die Gnade Gottes an, und drücke,
Mit allen Leibeskräften angeſtemmt,
Den hintern Grauſen an die Felswand hin.
Jetzt ſchnell mein Schießzeug faſſend, ſchwing' ich ſelbſt

Je regardais cependant à la dérobée du côté où était mon arme, et mon œil inquiet cherchait sur le rivage un endroit où je pusse m'élancer. Et apercevant un rescif plat qui s'avance en saillie dans le lac...

LE PÊCHEUR. Je le connais, il est au pied du grand Axenberg; mais je ne pensais pas qu'il fût possible, tant le roc est escarpé, de l'atteindre en sautant d'une barque.

TELL.... Je crie aux rameurs de manœuvrer vigoureusement jusqu'à ce que nous arrivions devant le rescif. Là, leur dis-je, le plus grand péril sera passé. Arrivés à force de rames auprès de cet endroit, j'invoque le secours de Dieu, j'appuie de tout mon pouvoir le derrière de la barque contre le rocher, puis, saisissant à la hâte mon arbalète, je m'élance sur le rocher uni, et d'un vigoureux coup de

Hochſpringend auf die Platte mich hinauf,
Und mit gewalt'gem Fußſtoß hinter mich
Schleudr' ich das Schifflein in den Schlund der Waſſen —
Dort mag's, wie Gott will, auf den Wellen treiben!
So bin ich hier, gerettet aus des Sturms
Gewalt und aus der ſchlimmeren der Menſchen.

Fiſcher.

Tell, Tell, ein ſichtbar Wunder hat der Herr
An Euch gethan; kaum glaub' ich's meinen Sinnen —
Doch ſaget, wo gedenket Ihr jetzt hin?
Denn Sicherheit iſt nicht für Euch, wofern
Der Landvogt lebend dieſem Sturm entkommt.

Tell.

Ich hört' ihn ſagen, da ich noch im Schiff
Gebunden lag, er wollt' bei Brunnen landen,
Und über Schwytz nach ſeiner Burg mich führen. —

Fiſcher.

Will er den Weg dahin zu Lande nehmen?

Tell.

Er denkt's.

pied je repousse la barque dans l'abîme des eaux, où elle peut flotter au gré de Dieu. Pour moi, me voici sauvé de la violence de l'orage et de la violence plus dangereuse encore des hommes.

LE PÊCHEUR. Tell, Tell, le Seigneur a fait pour vous un miracle visible. A peine puis-je en croire mes sens. Mais, dites-moi, où comptez-vous aller maintenant? Car il n'y a plus de sécurité pour vous, si le bailli échappe à la tempête.

TELL. Je lui ai entendu dire, lorsque j'étais encore enchaîné sur le bateau, qu'il voulait débarquer à Brunnen, et me conduire à son château en passant par Schwytz.

LE PÊCHEUR. Veut-il s'y rendre par terre?

TELL. C'était son intention.

Fiſcher.

ſo verbergt Euch ohne Säumen!
Nicht zweimal hilft Euch Gott aus ſeiner Hand.

Tell.

Nennt mir den nächſten Weg nach Arth und Küßnacht.

Fiſcher.

Die offne Straße zieht ſich über Steinen;
Doch einen kürzern Weg und heimlichern
Kann Euch mein Knabe über Lowerz führen.

Tell (gibt ihm die Hand).

Gott lohn' Euch eure Gutthat. Lebet wohl!

(Geht und kehrt wieder um.)

—Habt Ihr nicht auch im Rütli mit geſchworen?
Mir däucht, man nannt' Euch mir—

Fiſcher.

Ich war dabei
Und hab' den Eid des Bundes mit beſchworen.

Tell.

So eilt nach Bürglen, thut die Lieb' mir an!
Mein Weib verzagt um mich; verkündet ihr,
Daß ich gerettet ſei und wohl geborgen.

LE PÊCHEUR. Oh! alors, cachez-vous sans retard. Dieu ne vous délivrera pas deux fois de ses mains.

TELL. Indiquez-moi le chemin le plus court pour aller à Arth et à Kussnacht.

LE PÊCHEUR. La grande route passe par Steinen. Mais mon fils, en prenant un sentier plus court et peu connu, pourra vous conduire par Lowerz.

TELL *lui donne la main.* Que le ciel vous récompense de votre bonne action! Adieu. (*Il s'éloigne et revient.*) N'avez-vous pas aussi prêté serment au Rutli? Il me semble avoir entendu prononcer votre nom.

LE PÊCHEUR. J'y étais, et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL. Eh bien! allez à Burglen; rendez-moi ce service. Ma femme est inquiète de moi; dites-lui que je suis délivré et en sûreté.

Fiſcher.

Doch wohin ſag' ich ihr, daß Ihr geflohn'n?

Tell.

Ihr werdet meinen Schwäher bei ihr finden
Und andre, die im Rütli mit geſchworen—
Sie ſollen wacker ſein und gutes Muths;
Der Tell ſei frei und ſeines Armes mächtig;
Bald werden ſie ein Weitres von mir hören.

Fiſcher.

Was habt Ihr im Gemüth? Entdeckt mir's frei!

Tell.

Iſt es gethan, wird's auch zur Rede kommen.

(Geht ab.)

Fiſcher.

Zeig' ihm den Weg, Jenni—Gott ſteh' ihm bei!
Er führt's zum Ziel, was er auch unternommen.

(Geht ab.)

LE PÊCHEUR. Où lui dirais-je que vous vous êtes retiré?

TELL. Vous trouverez chez elle mon beau-père et d'autres conjurés du Rutli. Dites-leur qu'ils aient bon courage, que Tell est sauvé et que son bras est libre. Bientôt ils entendront parler de moi.

LE PÊCHEUR. Que méditez-vous? dites-le-moi franchement

TELL. Quand cela sera fait, on en parlera. (*Il sort*,

LE PÊCHEUR. Montre-lui le chemin, Jenny. Que Dieu soit avec lui! Quoi qu'il entreprenne, il en viendra à bout! (*Il sort.*

Zweite Scene.

Edelhof zu Attinghauſen.

Der Freiherr, in einem Armſeſſel, ſterbend. Walther Fürſt, Stauffacher, Melchthal und Baumgarten, um ihn beſchäftigt. Walther Tell, knieend vor dem Sterbenden.

Walther Fürſt.

Es iſt vorbei mit ihm, er iſt hinüber.

Stauffacher.

Er liegt nicht wie ein Todter — Seht, die Feder
Auf ſeinen Lippen regt ſich! Ruhig iſt
Sein Schlaf, und friedlich lächeln ſeine Züge.

(Baumgarten geht an die Thüre und ſpricht mit jemand.)

Walther Fürſt (zu Baumgarten).

Wer iſt's?

Baumgarten (kommt zurück).

Es iſt Frau Hedwig, Eure Tochter;
Sie will Euch ſprechen, will den Knaben ſeh'n.

(Walther Tell richtet ſich auf.)

SCÈNE II.

Une salle du château d'Attinghausen.

LE BARON, *dans un fauteuil, mourant.* WALTHER FURST STAUFFACHER, MELCHTHAL *et* BAUMGARTEN, *empressé autour de lui.* WALTHER TELL, *à genoux devant lui.*

WALTHER FURST. C'en est fait de lui; il n'est plus.

STAUFFACHER. Il n'a pas l'air d'un mort... Voyez, la plume que j'approche de ses lèvres remue. Son sommeil est tranquille et ses traits sont paisibles et souriants. (*Baumgarten va vers la porte et parle à quelqu'un.*)

WALTHER FURST, *à Baumgarten.* Qui est-ce?

BAUMGARTEN. C'est votre fille Hedwig qui veut vous parler et voir son enfant. (*Walther Tell se lève.*)

Walther Fürſt.

Kann ich ſie tröſten? Hab' ich ſelber Troſt?
Häuft alles Leiden ſich auf meinem Haupt?

Hedwig (hereindringend).

Wo iſt mein Kind? Laßt mich, ich muß es ſeh'n —

Stauffacher.

Faßt Euch! Bedenkt, daß Ihr im Haus des Todes —

Hedwig (ſtürzt auf den Knaben).

Mein Wälty! O, er lebt mir!

Walther Tell (hängt an ihr).

Arme Mutter!

Hedwig.

Iſt's auch gewiß? Biſt du mir unverletzt?
(Betrachtet ihn mit ängſtlicher Sorgfalt.)
Und es iſt möglich? Konnt' er auf dich zielen?
Wie konnt' er's? O, er hat kein Herz — Er konnte
Den Pfeil abdrücken auf ſein eignes Kind!

Walther Fürſt.

Er that's mit Angſt, mit ſchmerzzerriſſner Seele;
Gezwungen that er's, denn es galt das Leben.

WALTHER FURST. Puis-je la consoler? Ai-je moi-même des consolations? Tous les malheurs ne s'amassent-ils pas sur ma tête?

HEDWIG, *entrant.* Où est mon enfant? Laissez-moi, je veux le voir.

STAUFFACHER. Remettez-vous! songez que vous êtes dans la maison de la mort.

HEDWIG *se précipite vers l'enfant.* Mon Walther! Oh! il vit.

WALTHER TELL, *dans les bras de sa mère.* Ma pauvre mère!

HEDWIG. Est-ce bien sûr? N'es-tu pas blessé? (*Elle regarde avec anxiété.*) Est-il possible? A-t-il pu tirer sur toi? Comment l'a-t-il pu? Oh! il n'a point de cœur... Lancer une flèche sur la tête de son propre enfant.

WALTHER FURST. Il l'a fait avec angoisse, avec une douleur qui lui déchirait l'âme, il l'a fait malgré lui, car il y allait de la vie.

Hedwig.

O, hätt' er eines Vaters Herz, eh' er's
Gethan, er wäre tauſendmal geſtorben!

Stauffacher.

Ihr ſolltet Gottes gnäd'ge Schickung preiſen,
Die es ſo gut gelenkt—

Hedwig.

Kann ich vergeſſen,
Wie's hätte kommen können?—Gott des Himmels!
Und lebt' ich achtzig Jahr'—ich ſeh' den Knaben ewig
Gebunden ſteh'n, den Vater auf ihn zielen,
Und ewig fliegt der Pfeil mir in das Herz.

Melchthal.

Frau, wüßtet Ihr, wie ihn der Vogt gereizt!

Hedwig.

O, rohes Herz der Männer! Wenn ihr Stolz
Beleidigt wird, dann achten ſie nichts mehr;
Sie ſetzen in der blinden Wuth des Spiels
Das Haupt des Kindes und das Herz der Mutter!

Baumgarten.

Iſt Eures Mannes Loos nicht hart genug,

HEDWIG. Oh! s'il avait eu un cœur de père, avant de s'y résoudre il serait mort mille fois.

STAUFFACHER. Vous devriez louer la providence de Dieu qui a conduit tout si heureusement.

HEDWIG. Puis-je oublier ce qui aurait pu arriver? Dieu du ciel! Quand je vivrais quatre-vingts ans! je vois toujours cet enfant enchaîné, son père qui tire sur lui, et toujours ce trait me traverse le cœur.

MELCHTHAL. Si vous saviez comme le bailli l'a irrité!

HEDWIG. O cœur insensible des hommes! Quand leur orgueil est blessé, ils ne connaissent plus rien; dans leur aveugle fureur, ils jouent la tête d'un enfant et le cœur d'une mère.

BAUMGARTEN. Le sort de votre mari n'est-il pas déjà assez cruel,

Daß Ihr mit ſchwerem Tadel ihn noch kränkt?
Für ſeine Leiden habt Ihr kein Gefühl?

Hedwig

(kehrt ſich nach ihm um und ſieht ihn mit einem großen Blick an).

Haſt du nur Thränen für des Freundes Unglück?
—Wo waret ihr, da man den Trefflichen
In Bande ſchlug? Wo war da eure Hülfe?
Ihr ſahet zu, ihr ließt das Gräßliche geſchehn;
Geduldig littet ihr's, daß man den Freund
Aus eurer Mitte führte—Hat der Tell
Auch ſo an euch gehandelt? Stand er auch
Bedauernd da, als hinter dir die Reiter
Des Landvogts drangen, als der wüth'ge See
Vor dir erbrauſte? Nicht mit müß'gen Thränen
Beklagt' er dich, in den Nachen ſprang er, Weib
Und Kind vergaß er und befreite dich—

Walther Fürſt.

Was konnten wir zu ſeiner Rettung wagen,
Die kleine Zahl, die unbewaffnet war!

sans que vous y ajoutiez encore vos amers reproches? N'avez-vous point de pitié de ses souffrances?

HEDWIG *se retourne vers lui et lui lance un regard sévère.* Et toi, n'as-tu que des larmes pour le malheur de ton ami? Où étiez-vous quand on a chargé de liens le meilleur des hommes? Quel secours lui avez-vous donné? Vous avez vu la violence, et vous l'avez laissé s'accomplir; vous avez souffert patiemment qu'on enlevât votre ami du milieu de vous. Est-ce ainsi que Tell a agi envers vous? Est-il resté là à te plaindre, lorsque tu avais derrière toi les cavaliers du bailli qui te poursuivaient, lorsque devant toi mugissait le lac furieux? Ce n'est point par de vaines larmes qu'il t'a plaint. Non, il s'est élancé dans le canot, il a oublié femme et enfants, et t'a sauvé.

WALTHER FURST. Que pouvions-nous faire pour le délivrer, nous, en si petit nombre et sans armes?

Hedwig (wirft ſich an ſeine Bruſt).

O Vater! Und auch du haſt ihn verloren!
Das Land, wir alle haben ihn verloren!
Uns allen fehlt er, ach, wir fehlen ihm!
Gott rette ſeine Seele vor Verzweiflung!
Zu ihm hinab ins öde Burgverließ
Dringt keines Freundes Troſt — Wenn er erkrankte!
Ach, in des Kerkers feuchter Finſterniß
Muß er erkranken. — Wie die Alpenroſe
Bleicht und verkümmert in der Sumpfesluft,
So iſt für ihn kein Leben als im Licht
Der Sonne, in dem Balſamſtrom der Lüfte.
Gefangen! Er! Sein Athem iſt die Freiheit,
Er kann nicht leben in dem Hauch der Grüfte

Stauffacher.

Beruhigt Euch! Wir alle wollen handeln,
Um ſeinen Kerker aufzuthun.

Hedwig.

Was könnt ihr ſchaffen ohne ihn? — So lang
Der Tell noch frei war, ja, da war noch Hoffnung,

HEDWIG *se jette dans les bras de son père.* O mon père! et toi aussi tu l'as perdu, et le pays, et nous tous nous l'avons perdu! Il nous manque à tous, hélas! et nous lui manquons, à lui! Que Dieu préserve son âme du désespoir! Pas un ami ne lui portera quelque consolation dans les profondeurs de son cachot! S'il devenait malade!... Hélas! dans l'humide obscurité de sa prison il sera malade. La rose des Alpes pâlit et se fane dans l'air des marécages: ainsi pour lui, il n'y a de vie qu'à la lumière du soleil et au souffle embaumé de l'air. Prisonnier, lui! il ne respire que la liberté; il ne peut vivre dans les vapeurs d'un souterrain.

STAUFFACHER. Calmez-vous: nous travaillerons tous à ouvrir sa prison.

HEDWIG. Que pouvez-vous faire sans lui? Aussi longtemps que Tell fut libre, il y avait encore de l'espoir; l'innocence avoit encore

Da hatte noch die Unſchuld einen Freund,
Da hatte einen Helfer der Verfolgte,
Euch alle rettete der Tell—Ihr alle
Zuſammen könnt nicht ſeine Feſſeln löſen!

(Der Freiherr erwacht.)

Baumgarten.

Er regt ſich, ſtill!

Attinghauſen (ſich aufrichtend).

Wo iſt er?

Stauffacher.

Wer?

Attinghauſen.

Er fehlt mir,
Verläßt mich in dem letzten Augenblick!

Stauffacher.

Er meint den Junker—Schickte man nach ihm?

Walther Fürſt.

Es iſt nach ihm geſendet—Tröſtet Euch!
Er hat ſein Herz gefunden, er iſt unſer.

Attinghauſen.

Hat er geſprochen für ſein Vaterland?

Stauffacher.

Mit Heldenkühnheit.

un ami, et l'opprimé un défenseur. Tell vous eût tous délivrés, vous tous réunis ne pouvez rompre ces fers! (*Le baron se réveille.*

BAUMGARTEN. Il remue, silence!

ATTINGHAUSEN, *se relevant.* Où est-il?

STAUFFACHER. Qui?

ATTINGHAUSEN. Il me manque, il m'abandonne au dernier moment.

STAUFFACHER. Il veut parler du jeune gentilhomme. L'a-t-on envoyé chercher?

WALTHER FURST. On a envoyé après lui. Consolez-vous, il a écouté la voix de son cœur, il est à nous.

ATTINGHAUSEN. A-t-il parlé pour sa patrie?

STAUFFACHER. Avec un courage héroïque.

Attinghauſen.

Warum kommt er nicht,
Um meinen letzten Segen zu empfangen?
Ich fühle, daß es ſchleunig mit mir endet.

Stauffacher.

Nicht alſo, edler Herr! Der kurze Schlaf
Hat Euch erquickt, und hell iſt Euer Blick.

Attinghauſen.

Der Schmerz iſt Leben, er verließ mich auch.
Das Leiden iſt, ſo wie die Hoffnung, aus.
(Er bemerkt den Knaben.)
Wer iſt der Knabe?

Walther Fürſt.

Segnet ihn, o Herr!
Er iſt mein Enkel und iſt vaterlos.
(Hedwig ſinkt mit dem Knaben vor dem Sterbenden nieder.)

Attinghauſen.

Und vaterlos laſſ' ich euch alle, alle
Zurück — Weh mir, daß meine letzten Blicke
Den Untergang des Vaterlands geſeh'n!
Mußt' ich des Lebens höchſtes Maß erreichen,
Um ganz mit allen Hoffnungen zu ſterben!

ATTINGHAUSEN. Pourquoi ne vient-il pas recevoir ma dernière bénédiction? Je sens que ma fin approche rapidement.

STAUFFACHER. Non, mon noble seigneur, ce court sommeil vous a ranimé, et votre œil est brillant.

ATTINGHAUSEN. La douleur c'est la vie; elle aussi m'a abandonné; mes souffrances sont finies, comme mes espérances. (*Il aperçoit l'enfant.*) Quel est cet enfant?

WALTHER FURST. Bénissez-le, seigneur. C'est mon petit-fils, et il n'a plus de père! (*Hedwig tombe à genoux avec l'enfant devant le mourant.*)

ATTINGHAUSEN. Et je vous laisse tous sans père, tous. Hélas! mes derniers regards ont vu la ruine de la patrie! Devais-je donc arriver à la dernière limite de la vie pour mourir avec toutes mes espérances!

Stauffacher (zu Walther Fürſt).

Soll er in dieſem finſtern Kummer ſcheiden?
Erhellen wir ihm nicht die letzte Stunde
Mit ſchönem Strahl der Hoffnung?—Edler Freiherr,
Erhebet Euren Geiſt! Wir ſind nicht ganz
Verlaſſen, ſind nicht rettungslos verloren.

Attinghauſen.

Wer ſoll euch retten?

Walther Fürſt.

Wir uns ſelbſt. Vernehmt!
Es haben die drei Lande ſich das Wort
Gegeben, die Tyrannen zu verjagen.
Geſchloſſen iſt der Bund; ein heil'ger Schwur
Verbindet uns. Es wird gehandelt werden,
Eh' noch das Jahr den neuen Kreis beginnt.
Euer Staub wird ruh'n in einem freien Lande.

Attinghauſen.

O, ſaget mir! Geſchloſſen iſt der Bund?

Melchthal.

Am gleichen Tage werden alle drei
Waldſtädte ſich erheben. Alles iſt
Bereit, und das Geheimniß wohlbewahrt

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* Mourra-t-il dans ce profond chagrin? Ne ferons-nous pas luire sur ses dernières heures le beau rayon de l'espérance? Noble baron, revenez de votre abattement, nous ne sommes pas entièrement abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressource.

ATTINGHAUSEN. Et qui vous sauvera?

WALTHER FURST. Nous-mêmes; écoutez. Les trois cantons se sont promis de chasser les tyrans; l'alliance est conclue, un serment sacré nous lie. Avant qu'une nouvelle année recommence son cours, nos projets seront accomplis, et votre poussière reposera sur une terre libre.

ATTINGHAUSEN. Oh! dites-moi, l'alliance est-elle conclue?

MELCHTHAL. Le même jour, les trois cantons se soulèveront. Tout est préparé; et, jusqu'à présent, le secret a été bien gardé, quoi-

Bis jetzt, obgleich viel Hunderte es theilen.
Hohl iſt der Boden unter den Tyrannen;
Die Tage ihrer Herrſchaft ſind gezählt,
Und bald iſt ihre Spur nicht mehr zu finden.

Attinghauſen.

Die feſten Burgen aber in den Landen?

Melchthal.

Sie fallen alle an dem gleichen Tag.

Attinghauſen.

Und ſind die Edlen dieſes Bunds theilhaftig?

Stauffacher.

Wir harren ihres Beiſtands, wenn es gilt;
Jetzt aber hat der Landmann nur geſchworen.

Attinghauſen

(richtet ſich langſam in die Höhe, mit großem Erſtaunen).

Hat ſich der Landmann ſolcher That verwogen,
Aus eignem Mittel ohne Hülf der Edeln,
Hat er der eignen Kraft ſo viel vertraut—
Ja, dann bedarf es unſerer nicht mehr;

que plusieurs centaines de complices le connaissent. Le sol est miné sous les pas des tyrans; les jours de leur règne sont comptés; et bientôt on ne trouvera même plus leurs vestiges.

ATTINGHAUSEN. Mais les châteaux-forts qui nous dominent?

MELCHTHAL. Ils tomberont tous le même jour.

ATTINGHAUSEN. Et les nobles ont-ils pris part à cette alliance?

STAUFFACHER. Nous comptons, au moment du danger, sur leur secours; jusqu'à présent, les paysans seuls ont fait serment.

ATTINGHAUSEN *se dresse lentement avec une grande surprise.* Le paysan a-t-il osé entreprendre une telle chose avec ses propres ressources et sans le secours des nobles! A-t-il tant de confiance dans ses propres forces? Oh! alors on n'a plus besoin de nous, et nous

Getröſtet können wir zu Grabe ſteigen.
Es lebt nach uns — durch andre Kräfte will
Das Herrliche der Menſchheit ſich erhalten.

(Er legt ſeine Hand auf das Haupt des Kindes, das vor ihm auf den Knieen liegt.)

Aus dieſem Haupte, wo der Apfel lag,
Wird euch die neue beſſre Freiheit grünen;
Das Alte ſtürzt, es ändert ſich die Zeit,
Und neues Leben blüht aus den Ruinen.

Stauffacher (zu Walther Fürſt).

Seht, welcher Glanz ſich um ſein Aug' ergießt!
Das iſt nicht das Erlöſchen der Natur,
Das iſt der Strahl ſchon eines neuen Lebens.

Attinghauſen.

Der Adel ſteigt von ſeinen alten Burgen,
Und ſchwört den Städten ſeinen Bürgereid;
Im Uechtland ſchon, im Thurgau hat's begonnen;
Die edle Bern erhebt ihr herrſchend Haupt;
Freiburg iſt eine ſichre Burg der Freien;
Die rege Zürich waffnet ihre Zünfte
Zum kriegeriſchen Heer — Es bricht die Macht

pouvons sans regret descendre dans la tombe. La dignité de l'homme nous survit et se relèvera par d'autres forces. (*Il pose ses mains sur la tête de l'enfant, qui est à genoux devant lui.*) De la tête de cet enfant, où la pomme fut placée, une nouvelle et meilleure liberté va germer pour nous. Le vieux monde s'écroule, les temps se renouvellent, et une autre vie fleurit sur les ruines.

STAUFFACHER *à Walther Furst.* Voyez de quel éclat brille son œil; ce n'est pas là la nature qui s'éteint, c'est le rayon précurseur d'une vie nouvelle.

ATTINGHAUSEN. La noblesse descend de ses anciens châteaux pour prêter aux villes le serment de bourgeoisie. Déjà l'Uechtland, déjà la Turgovie ont commencé; la noble ville de Berne élève sa tête souveraine; Fribourg est l'asile assuré des hommes libres; l'active Zurich arme ses corporations et en fait une troupe guerrière; la

Der Könige ſich an ihren ew'gen Wällen —

(Er ſpricht das Folgende mit dem Ton eines Sehers — ſeine Rede ſteigt bis zur Begeiſterung.)

Die Fürſten ſeh' ich und die edeln Herrn
In Harniſchen herangezogen kommen,
Ein harmlos Volk von Hirten zu bekriegen.
Auf Tod und Leben wird gekämpft, und herrlich
Wird mancher Paß durch blutige Entſcheidung.
Der Landmann ſtürzt ſich mit der nackten Bruſt,
Ein freies Opfer, in die Schaar der Lanzen
Er bricht ſie, und des Adels Blüthe fällt,
Es hebt die Freiheit ſiegend ihre Fahne.

(Walther Fürſts und Stauffachers Hände faſſend.)

Drum haltet feſt zuſammen — feſt und ewig —
Kein Ort der Freiheit ſei dem andern fremd —
Hochwachten ſtellet aus auf euren Bergen,
Daß ſich der Bund zum Bunde raſch verſammle —
Seid einig — einig — einig —

puissance des rois se brise au pied de ses murailles éternelles. (*Il prononce les paroles suivantes d'un ton prophétique; ces paroles vont peu à peu jusqu'à l'exaltation.*) Je vois les princes et les nobles seigneurs, revêtus de leur armure brillante, s'avancer contre un pauvre peuple de bergers. On combat à outrance, et plus d'un défilé est illustré par des luttes sanglantes. La poitrine nue, le paysan se précipite, victime volontaire, contre une forêt de lances; il l'entr'ouvre; la fleur de la noblesse tombe, et la liberté victorieuse élève son drapeau. (*Il prend la main de Walther Furst et de Stauffacher.*) Ainsi, tenez-vous unis, étroitement et à jamais. Qu'aucune contrée libre ne soit étrangère à l'autre. Allumez des fanaux sur vos montagnes, afin que les confédérés se hâtent de voler au secours des confédérés. Soyez unis, unis, unis. (*Il retombe sur son*

(Er fällt in das Kissen zurück — seine Hände halten entseelt noch die andern gefaßt. Fürst und Stauffacher betrachten ihn noch eine Zeitlang schweigend; dann treten sie hinweg, jeder seinem Schmerz überlassen. Unterdessen sind die Knechte still hereingedrungen, sie nähern sich mit Zeichen eines stillern oder heftigern Schmerzes, einige knieen bei ihm nieder und weinen auf seine Hand; während dieser stummen Scene wird die Burgglocke geläutet.)

Rudenz zu den Vorigen.

Rudenz (rasch eintretend).

Lebt er? O saget, kann er mich noch hören?

Walther Fürst

(deutet hin mit weggewandtem Gesicht).

Ihr seid jetzt unser Lehensherr und Schirmer,
Und dieses Schloß hat einen andern Namen.

Rudenz

(erblickt den Leichnam und steht von heftigem Schmerz ergriffen).

O gütiger Gott! — Kommt meine Reu' zu spät?

oreiller. Ses mains inanimées tiennent encore celles de Furst et de Stauffacher, qui le regardent longtemps en silence, puis se retirent et se livrent à leur douleur. Pendant ce temps, les serviteurs du baron sont entrés. Ils s'approchent avec les signes d'une douleur plus ou moins vive. Les uns s'agenouillent près de lui et versent des larmes sur ses mains. Pendant cette scène muette, la cloche du château sonne.)

RUDENZ *entre à la hâte.* Vit-il encore? Oh! dites-moi, pourra-t-il m'entendre?

WALTHER FURST *montre Attinghausen en détournant le visage.* Vous êtes à présent notre seigneur et notre protecteur, et ce château a changé de maître.

RUDENZ *regarde le corps de son oncle, et reste saisi d'une violente douleur.* O Dieu! mon repentir a-t-il été trop tardif? Que n'a-

Konnt' er nicht wen'ge Pulſe länger leben,
Um mein geändert Herz zu ſeh'n?
Verachtet hab' ich ſeine treue Stimme,
Da er noch wandelte im Licht — Er iſt
Dahin, iſt fort auf immerdar, und läßt mir
Die ſchwere unbezahlte Schuld! — O ſaget!
Schied er dahin in Unmuth gegen mich?

Stauffacher.

Er hörte ſterbend noch, was Ihr gethan,
Und ſegnete den Muth, mit dem Ihr ſprach't —

Rudenz

(kniet an dem Todten nieder).

Ja, heil'ge Reſte eines theuren Mannes!
Entſeelter Leichnam! Hier gelob' ich dir's
In deine kalte Todtenhand — zerriſſen
Hab' ich auf ewig alle fremden Bande;
Zurückgegeben bin ich meinem Volk;
Ein Schweizer bin ich, und ich will es ſein
Von ganzer Seele — —

(aufſtehend.)

Trauert um den Freund,
Den Vater aller, doch verzaget nicht!
Nicht blos ſein Erbe iſt mir zugefallen;

Il pu vivre quelques instants de plus, pour voir mon cœur changé? J'ai méprisé sa noble voix alors qu'il jouissait encore de la lumière. Maintenant il n'est plus, il nous a quitté pour toujours, et il me laisse une grande dette à acquitter. Oh! dites, est-il mort irrité contre moi?

STAUFFACHER. Il a appris en mourant ce que vous avez fait, et il a béni le courage avec lequel vous avez parlé.

RUDENZ, *à genoux devant le mort.* Oui, restes sacrés d'un oncle chéri; dépouille inanimée, je le jure sur ces mains glacées par la mort, j'ai rompu pour toujours les liens étrangers, je suis revenu à ma patrie, je suis et je veux être de toute mon âme un vrai Suisse. (*Il se lève.*) Pleurez sur votre ami, sur votre père à tous, mais ne désespérez pas. Je n'hérite pas seulement de ses richesses; son cœur

Es ſteigt ſein Herz, ſein Geiſt auf mich herab,
Und leiſten ſoll euch meine friſche Jugend,
Was euch ſein greiſes Alter ſchuldig blieb.
—Ehrwürd'ger Vater, gebt mir Eure Hand!
Gebt mir die Eurige! Melchthal, auch Ihr!
Bedenkt Euch nicht! O, wendet Euch nicht weg!
Empfanget meinen Schwur und mein Gelübde!

Walther Fürſt.

Gebt ihm die Hand! Sein wiederkehrend Herz
Verdient Vertrau'n.

Melchthal.

Ihr habt den Landmann nichts geachtet
Sprecht, weſſen ſoll man ſich zu Euch verſeh'n?

Rudenz.

O, denket nicht des Irrthums meiner Jugend!

Stauffacher (zu Melchthal).

Seid einig! war das letzte Wort des Vaters.
Gedenket deſſen!

Melchthal.

Hier iſt meine Hand!
Des Bauern Handſchlag, edler Herr, iſt auch

et son esprit descendent sur moi, et ce que vous espériez de sa vieillesse, ma jeunesse pleine de force l'accomplira. Mon vénérable père, donnez-moi votre main, la vôtre, Stauffacher, et vous aussi, Melchthal. Oh! n'hésitez pas, ne vous détournez pas, recevez ma foi et mes serments.

WALTHER FURST. Donnez-lui la main; son cœur qui revient à nous mérite notre confiance.

MELCHTHAL. Vous avez traité avec dédain le paysan. Parlez, que devons-nous attendre de vous?

RUDENZ. Oh! ne pensez pas à l'erreur de ma jeunesse.

STAUFFACHER, à *Melchthal*. Soyez unis! tel a été le dernier mot de notre père. Pensez-y.

MELCHTHAL. Voici ma main. La promesse d'un paysan, noble sei-

Ein Mannswort! Was iſt der Ritter ohne uns?
Und unſer Stand iſt älter als der Eure.

Rudenz.

Ich ehr' ihn, und mein Schwert ſoll ihn beſchützen.

Melchthal.

Der Arm, Herr Freiherr, der die harte Erde
Sich unterwirft und ihren Schooß befruchtet,
Kann auch des Mannes Bruſt beſchützen.

Rudenz.

Ihr
Sollt meine Bruſt, ich will die eure ſchützen,
So ſind wir einer durch den andern ſtark.
— Doch wozu reden, da das Vaterland
Ein Raub noch iſt der fremden Tyrannei?
Wenn erſt der Boden rein iſt von dem Feind,
Dann wollen wir's in Frieden ſchon vergleichen.

(Nachdem er einen Augenblick inne gehalten.)

Ihr ſchweigt? Ihr habt mir nichts zu ſagen? Wie?
Verdien' ich's noch nicht, daß ihr mir vertraut?
So muß ich wider euren Willen mich
In das Geheimniß eures Bundes drängen.
— Ihr habt getagt — geſchworen auf dem Rütli —
Ich weiß — weiß alles, was ihr dort verhandelt,

gneur, est aussi une parole d'honneur. Que serait le chevalier sans nous? Notre ordre est plus ancien que le vôtre.

RUDENZ. Je l'honore, et mon épée le protégera.

MELCHTHAL. Seigneur baron, le bras qui dompte et qui féconde un sol ingrat peut aussi défendre la poitrine de l'homme.

RUDENZ. Vous défendrez la mienne, et moi je défendrai la vôtre. Ainsi nous serons forts l'un par l'autre. Mais à quoi bon parler, quand la patrie est encore la proie de la tyrannie étrangère? C'est lorsque le sol sera délivré de ses ennemis que nous réglerons en paix cette question. (*Après un moment de silence.*) Vous vous taisez? Vous n'avez rien à me dire? Comment? N'ai-je pas encore mérité que vous ayez confiance en moi? Eh bien! il faut donc que malgré vous je pénètre dans le secret de votre alliance. Vous avez tenu une assemblée au Rutli, vous avez prêté serment, je le sais;

Und was mir nicht von euch vertrauet ward,
Ich hab's bewahrt gleich wie ein heilig Pfand.
Nie war ich meines Landes Feind, glaubt mir,
Und niemals hätt' ich gegen euch gehandelt.
—Doch übel thatet ihr, es zu verſchieben,
Die Stunde dringt, und raſcher That bedarf's—
Der Tell ward ſchon das Opfer eures Säumens—

Stauffacher.

Das Chriſtfeſt abzuwarten, ſchwuren wir.

Rudenz.

Ich war nicht dort, ich hab' nicht mit geſchworen.
Wartet ihr ab, ich handle.

Melchthal.

Was? Ihr wollet—

Rudenz.

Des Landes Vätern zähl' ich mich jetzt bei,
Und meine erſte Pflicht iſt, euch zu ſchützen.

Walther Fürſt.

Der Erde dieſen theuren Staub zu geben,
Iſt Eure nächſte Pflicht und heiligſte.

Rudenz.

Wenn wir das Land befreit, dann legen wir

je sais tout ce que vous avez fait, et ce qui ne m'a pas été confié par vous, je l'ai gardé comme un dépôt sacré. Je n'ai jamais été l'ennemi de mon pays, croyez-moi, et je n'aurais jamais agi contre vous. Mais vous avez mal fait de différer, le temps presse, et veut qu'on agisse promptement. Tell a déjà été la victime de vos retards.

STAUFFACHER. Nous avons juré d'attendre jusqu'à la fête de Noël.

RUDENZ. Je n'étais pas là, je n'ai pas juré. Si vous attendez, moi, j'agis.

MELCHTHAL. Quoi! vous voudriez...

RUDENZ. Je me compte maintenant au nombre des chefs du pays, et mon premier devoir est de vous protéger.

WALTHER FURST. Rendre à la terre cette dépouille précieuse est votre premier, votre plus saint devoir.

RUDENZ. Quand nous aurons délivré le pays, nous poserons sur le

Den friſchen Kranz des Siegs ihm auf die Bahre.
—O Freunde! Eure Sache nicht allein,
Ich habe meine eigne auszufechten
Mit dem Tyrannen—Hört und wißt! Verſchwunden
Iſt meine Bertha, heimlich weggeraubt
Mit kecker Frevelthat aus unſrer Mitte!

Stauffacher.

Solcher Gewaltthat hätte der Tyrann
Wider die freie Edle ſich verwogen?

Rudenz.

O meine Freunde! Euch verſprach ich Hülfe,
Und ich zuerſt muß ſie von euch erfleh'n.
Geraubt, entriſſen iſt mir die Geliebte;
Wer weiß, wo ſie der Wüthende verbirgt,
Welcher Gewalt ſie frevelnd ſich erkühnen,
Ihr Herz zu zwingen zum verhaßten Band!
Verlaßt mich nicht, o helft mir ſie erretten —
Sie liebt euch, o, ſie hat's verdient ums Land,
Daß alle Arme ſich für ſie bewaffnen —

Walther Fürſt.

Was wollt Ihr unternehmen?

Rudenz.

Weiß ich's? Ach!

cercueil la noble couronne de la victoire. O mes amis! ce n'est pas seulement votre cause que je défends contre les tyrans, c'est la mienne. Écoutez; apprenez tout. Ma Berthe a disparu, elle a été secrètement enlevée du milieu de nous par un crime audacieux.

STAUFFACHER. Le tyran se serait permis une telle violence envers une personne libre et noble?

RUDENZ. Oh! mes amis, je vous ai promis mon secours, et je suis obligé de commencer par implorer le vôtre. On a ravi, on a enlevé ma bien-aimée. Qui sait où le barbare la cache? à quelle violence coupable il ose recourir pour contraindre son cœur à des liens odieux? Ne m'abandonnez pas! oh! aidez-moi à la sauver. Elle vous chérit, et elle mérite par son dévouement pour la patrie que tous les bras s'arment pour la défendre.

WALTHER FURST. Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ. Le sais-je? Hélas! dans les ténèbres qui enveloppent son

In dieſer Nacht, die ihr Geſchick umhüllt,
In dieſes Zweifels ungeheurer Angſt,
Wo ich nichts Feſtes zu erfaſſen weiß,
Iſt mir nur dieſes in der Seele klar:
Unter den Trümmern der Tyrannenmacht
Allein kann ſie hervor gegraben werden.
Die Veſten alle müſſen wir bezwingen,
Ob wir vielleicht in ihren Kerker dringen.

Melchthal.

Kommt, führt uns an! Wir folgen Euch. Warum
Bis morgen ſparen, was wir heut' vermögen?
Frei war der Tell, als wir im Rütli ſchwuren;
Das Ungeheure war noch nicht geſchehen.
Es bringt die Zeit ein anderes Geſetz;
Wer iſt ſo feig, der jetzt noch könnte zagen?

Rudenz

(zu Stauffacher und Walther Fürſt).

Indeß bewaffnet und zum Werk bereit
Erwartet ihr der Berge Feuerzeichen;
Denn ſchneller, als ein Botenſegel fliegt,
Soll euch die Botſchaft unſers Siegs erreichen

sort, dans l'affreuse anxiété de mon incertitude, je ne puis m'arrêter à aucune pensée déterminée. Une seule chose apparaît clairement à mon âme, c'est que je ne pourrai la découvrir que sous les débris de la tyrannie, et que nous devons nous emparer de toutes les forteresses; peut-être pénétrerons-nous ainsi dans son cachot.

MELCHTHAL. Venez, conduisez-nous, nous vous suivons. Pourquoi remettre à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui? Tell était libre quand nous avons prêté serment au Rutli; ce crime n'avait point encore été commis. Autre temps, autres devoirs. Qui serait assez lâche pour hésiter encore?

RUDENZ, *à Stauffacher et à Walther Furst.* Armez-vous et tenez-vous prêts. Attendez le signal de feu qui brillera sur les montagnes; plus rapide que la voile du batelier, il vous portera la nouvelle de

Und ſeht ihr leuchten die willkommnen Flammen,
Dann auf die Feinde ſtürzt wie Wetters Strahl,
Und brecht den Bau der Tyrannei zuſammen!

(Gehen ab.)

Dritte Scene.

Die hohle Gaſſe bei Küßnacht.

Man ſteigt von hinten zwiſchen Felſen herunter, und die Wanderer werden, ehe ſie auf der Scene erſcheinen, ſchon von der Höhe geſehen. Felſen umſchließen die ganze Scene; auf einer der vorderſten iſt ein Vorſprung mit Geſträuch bewachſen.

Tell (tritt auf mit der Armbruſt).

Durch dieſe hohle Gaſſe muß er kommen,
Es führt kein andrer Weg nach Küßnacht — Hier
Vollend' ich's — Die Gelegenheit iſt günſtig.
Dort der Hollunderſtrauch verbirgt mich ihm;
Von dort herab kann ihn mein Pfeil erlangen;
Des Weges Enge wehret den Verfolgern.

notre victoire. Quand vous verrez ces heureuses flammes, tombez sur l'ennemi comme l'éclair, et renversez l'édifice de la tyrannie. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE III.

Un chemin creux près de Kussnacht. On descend par derrière entre des rochers, et avant que les voyageurs arrivent sur la scène, on les voit déjà sur la hauteur. Des rochers de tous côtés; un d'eux forme un avancement couvert d'arbrisseaux.

TELL *s'avance avec son arbalète.* Il faut qu'il passe par ce chemin creux; aucun autre ne mène à Kussnacht. C'est ici que j'exécute mon projet; l'occasion est favorable. Ces sureaux me dérobent à sa vue; de cette hauteur, mon trait peut l'atteindre. Cet étroit sentier arrêtera

Mach' deine Rechnung mit dem Himmel, Vogt!
Fort mußt du, deine Uhr iſt abgelaufen.

Ich lebte ſtill und harmlos—Das Geſchoß
War auf des Waldes Thiere nur gerichtet,
Meine Gedanken waren rein von Mord—
Du haſt aus meinem Frieden mich heraus
Geſchreckt; in gährend Drachengift haſt du
Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt;
Zum Ungeheuren haſt du mich gewöhnt—
Wer ſich des Kindes Haupt zum Ziele ſetzte,
Der kann auch treffen in das Herz des Feinds.

Die armen Kindlein, die unſchuldigen,
Das treue Weib muß ich vor deiner Wuth
Beſchützen, Landvogt—Da, als ich den Bogenſtrang
Anzog—als mir die Hand erzitterte—
Als du mit grauſam teufeliſcher Luſt
Mich zwangſt, aufs Haupt des Kindes anzulegen—

ceux qui me poursuivraient. Règle ton compte avec le ciel, bailli! c'en est fait de toi; ton heure a sonné.

Je vivais innocent et paisible! — ma flèche n'était dirigée que contre les animaux des forêts; mes idées étaient pures de meurtre. C'est toi qui m'as arraché à cette paix, toi qui as changé en poison la douceur de mes pieuses pensées; toi qui m'as familiarisé avec l'homicide. Celui qui s'est choisi pour but la tête de son enfant peut aussi atteindre le cœur d'un ennemi.

Mes pauvres et innocents enfants, ma fidèle compagne, il faut que je les mette à l'abri de tes fureurs, bailli. Lorsque je tendis la corde de mon arc, lorsque ma main tremblait, lorsque tu me forçais

Als ich ohnmächtig flehend rang vor dir,
Damals gelobt' ich mir in meinem Innern
Mit furchtbarm Eidſchwur, den nur Gott gehört,
Daß meines nächſten Schuſſes erſtes Ziel
Dein Herz ſein ſollte — Was ich mir gelobt
In jenes Augenblickes Höllenqualen,
Iſt eine heil'ge Schuld; ich will ſie zahlen.

Du biſt mein Herr und meines Kaiſers Vogt;
Doch nicht der Kaiſer hätte ſich erlaubt,
Was du — Er ſandte dich in dieſe Lande,
Um Recht zu ſprechen — ſtrenges, denn er zürnet: —
Doch nicht, um mit der mörderiſchen Luſt
Dich jedes Greuels ſtraflos zu erfrechen;
Es lebt ein Gott, zu ſtrafen und zu rächen.

Komm' du hervor, du Bringer bittrer Schmerzen,

avec un sourire infernal à viser la tête de mon enfant, lorsque je me tordais devant toi, prodiguant d'impuissantes supplications, alors je me jurai à moi-même, avec un serment redoutable entendu de Dieu seul, que le premier but de ma première flèche serait ton cœur. Ce que je me promis dans ce moment d'effroyable torture est une dette sacrée; je veux la payer.

Tu es mon seigneur et le bailli de mon Empereur; mais l'Empereur lui-même ne se serait pas permis ce que tu as osé. Il t'a envoyé dans ce pays pour rendre la justice — une justice sévère, car il est irrité; mais non pour te faire un jeu cruel du meurtre et du crime. Il est au ciel un Dieu qui punit et qui venge!

Viens, ma flèche, toi qui portes l'amère douleur, maintenant mon

Mein theures Kleinod jetzt, mein höchſter Schatz—
Ein Ziel will ich dir geben, das bis jetzt
Der frommen Bitte undurchdringlich war—
Doch dir ſoll es nicht widerſteh'n—Und du,
Vertraute Bogenſehne, die ſo oft
Mir treu gedient hat in der Freude Spielen,
Verlaſſ' mich nicht im fürchterlichen Ernſt.
Nur jetzt noch halte feſt, du treuer Strang,
Der mir ſo oft den herben Pfeil beflügelt—
Entränn' er jetzo kraftlos meinen Händen,
Ich habe keinen zweiten zu verſenden.

(Wanderer gehen über die Scene.)

Auf dieſe Bank von Stein will ich mich ſetzen,
Dem Wanderer zur kurzen Ruh' bereitet—
Denn hier iſt keine Heimath—Jeder treibt
Sich an dem andern raſch und fremd vorüber,
Und fraget nicht nach ſeinem Schmerz—Hier geht

précieux joyau, mon plus cher trésor. Je veux t'assigner un but, jusqu'à ce jour inaccessible aux saintes prières, mais qui ne te résistera point. Et toi, ma corde fidèle, qui, mainte fois, m'as servi dans mes joyeux passe-temps, ne me fais pas défaut dans cette épreuve terrible. Tiens bon pour cette fois encore, toi qui as si souvent donné des ailes à ma flèche mortelle. Si celle-là s'échappait sans force de mes mains, je n'en ai pas une seconde à lancer. (*Des voyageurs traversent la scène.*)

Asseyons-nous sur ce banc de pierre, qui offre au voyageur un instant de repos, car ce lieu n'est la patrie de personne. Chacun le traverse rapidement et avec indifférence, sans s'occuper des peines des autres. Là passe le marchand soucieux, le pélerin léger de bagage, le

Der ſorgenvolle Kaufmann und der leicht
Geſchürzte Pilger — der andächt'ge Mönch,
Der düſtre Räuber und der heitre Spielmann,
Der Säumer mit dem ſchwer beladnen Roß,
Der ferne herkommt von der Menſchen Ländern;
Denn jede Straße führt ans End' der Welt.
Sie alle ziehen ihres Weges fort
An ihr Geſchäft — und meines iſt der Mord!

(Setzt ſich.)

Sonſt wenn der Vater auszog, liebe Kinder,
Da war ein Freuen, wenn er wieder kam;
Denn niemals kehrt' er heim, er bracht' euch etwas,
War's eine ſchöne Alpenblume, war's
Ein ſeltner Vogel oder Ammonshorn,
Wie es der Wandrer findet auf den Bergen —
Jetzt geht er einem andern Waldwerk nach;
Am wilden Weg ſitzt er mit Mordgedanken;

moine pieux, le brigand au regard sombre, le joyeux ménétrier, le colporteur avec son cheval pesamment chargé, qui arrive des pays lointains, car chaque route conduit aux extrémités du monde. Tous poursuivent leur voyage, et vont à leurs affaires — la mienne c'est le meurtre.

Autrefois, chers enfants, si votre père quittait la maison, quelle joie à son retour! Il ne revenait jamais sans vous rapporter, soit une belle fleur des Alpes, soit un oiseau rare, ou un coquillage, comme le voyageur en trouve sur les montagnes. Maintenant, c'est une autre proie qu'il poursuit. Il est assis sur le bord de cette route sauvage, avec des pensées de meurtre. Son regard inquiet

Des Feindes Leben iſt's, worauf er lauert.
—Und doch an euch nur denkt er, liebe Kinder,
Auch jetzt—Euch zu vertheid'gen, eure holde Unſchuld
Zu ſchützen vor der Rache des Tyrannen,
Will er zum Morde jetzt den Bogen ſpannen.

(Steht auf.)

Ich laure auf ein edles Wild—Läßt ſich's
Der Jäger nicht verdrießen, Tage lang
Umher zu ſtreifen in des Winters Strenge,
Von Fels zu Fels den Wageſprung zu thun,
Hinan zu klimmen an den glatten Wänden,
Wo er ſich anleimt mit dem eignen Blut,
—Um ein armſelig Graththier zu erjagen.
Hier gilt es einen köſtlicheren Preis,
Das Herz des Todfeinds, der mich will verderben.

(Man hört von ferne eine heitre Muſik, welche ſich nähert.)

Mein ganzes Leben lang hab' ich den Bogen

attend l'ennemi dont il veut la mort. Et pourtant, c'est à vous seuls qu'il pense, chers enfants, même à cette heure. C'est pour vous protéger, pour arracher à la rage du tyran votre aimable innocence, qu'il a maintenant tendu l'arc homicide. (*Il se lève.*)

Je guette une noble proie. Le chasseur ne se lasse point de battre la campagne tout le jour, dans les rigueurs de l'hiver. Au péril de sa vie il s'élance de roc en roc, il se cramponne aux flancs unis des glaciers, qu'il rougit de son sang—pour atteindre un misérable chamois. J'ambitionne ici un plus noble prix, le cœur de l'ennemi mortel, qui veut me perdre. (*On entend de loin une musique animée qui s'approche.*) Toute ma vie, j'ai manié l'arc, et

Gehandhabt, mich geübt nach Schützenregel;
Ich habe oft geſchoſſen in das Schwarze,
Und manchen ſchönen Preis mir heimgebracht
Vom Freudenſchießen — Aber heute will ich
Den Meiſterſchuß thun, und das Beſte mir
Im ganzen Umkreis des Gebirgs gewinnen.

(Eine Hochzeit zieht über die Scene und durch den Hohlweg hinauf. Tell betrachtet ſie, auf ſeinen Bogen gelehnt; Stüffi, der Flurſchütz, geſellt ſich zu ihm.)

Stüffi.

Das iſt der Kloſtermei'r von Mörliſchachen,
Der hier den Brautlauf hält — Ein reicher Mann;
Er hat wol zehen Senten auf den Alpen.
Die Braut holt er jetzt ab zu Imiſee,
Und dieſe Nacht wird hoch geſchwelgt zu Küßnacht.

me suis exercé au tir; dans nos luttes joyeuses j'ai souvent frappé le but, et rapporté à la maison mainte belle couronne. — Aujourd'hui, je veux faire un coup de maître et remporter le plus glorieux prix qui puisse se trouver dans l'enceinte de nos montagnes. (*Une noce passe sur la scène, en montant par le chemin creux. Tell la regarde, appuyé sur son arbalète. Stussi le messier s'approche de lui.*)

STUSSI. C'est le métayer du couvent de Mœrlischachen qui célèbre aujourd'hui sa noce, homme riche, qui possède bien dix troupeaux sur les Alpes. Il va chercher sa fiancée à Imisée; cette nuit il

Kommt mit! 's iſt jeder Biedermann geladen.

Tell.

Ein ernſter Gaſt ſtimmt nicht zum Hochzeithaus.

Stüſſi.

Drückt Euch ein Kummer, werft ihn friſch vom Herzen!
Nehmt mit, was kommt, die Zeiten ſind jetzt ſchwer;
Drum muß der Menſch die Freude leicht ergreifen,
Hier wird gefreit und anderswo begraben.

Tell.

Und oft kommt gar das eine zu dem andern.

Stüſſi.

So geht die Welt nun. Es gibt allerwegen
Unglücks genug—Ein Ruſſi iſt gegangen
Im Glarner Land und eine ganze Seite
Vom Glärniſch eingeſunken.

Tell.

Wanken auch
Die Berge ſelbſt? Es ſteht nichts feſt auf Erden.

Stüſſi.

Auch anderswo vernimmt man Wunderdinge.
Da ſprach ich einen, der von Baden kam.

y aura grand festin à Kussnacht. Venez avec nous; tous les braves gens sont invités.

TELL. Un convive triste n'est pas le bienvenu dans une noce.

STUSSI. Si quelque chagrin vous oppresse, bannissez-le gaiement de votre cœur. Prenez ce qui se présente; les temps sont rudes, voilà pourquoi l'homme doit prendre la joie au passage, ici un mariage, ailleurs un enterrement.

TELL. Et souvent l'on passe de l'un à l'autre.

STUSSI. Ainsi va maintenant le monde. Les malheurs ne manquent nulle part. Il y a eu un éboulement dans le canton de Glaris, et tout un côté du Glaernisch s'est écroulé.

TELL. Les montagnes elles-mêmes chancellent. Il n'y a donc rien de solide sur la terre?

STUSSI. Ailleurs aussi on raconte des choses merveilleuses. Je parlais

Ein Ritter wollte zu dem König reiten,
Und unterwegs begegnet ihm ein Schwarm
Von Horniſſen, die fallen auf ſein Roß,
Das es vor Marter todt zu Boden ſinkt,
Und er zu Fuße ankommt bei dem König.

Tell.

Dem Schwachen iſt ſein Stachel auch gegeben.

(Armgart kommt mit mehreren Kindern und ſtellt ſich an den Eingang des Hohlwegs.)

Stüſſi.

Man deutet's auf ein großes Landesunglück,
Auf ſchwere Thaten wider die Natur.

Tell.

Dergleichen Thaten bringet jeder Tag;
Kein Wunderzeichen braucht ſie zu verkünden.

Stüſſi.

Ja, wohl dem, der ſein Feld beſtellt in Ruh',
Und ungekränkt daheimſitzt bei den Seinen.

Tell.

Es kann der Frömmſte nicht im Frieden bleiben,

récemment à un homme qui arrivait de Bade. Il m'a raconté qu'un chevalier voulait aller voir le roi : en route il rencontre un essaim de frelons qui se jettent sur son cheval et le tourmentent tellement que l'animal tombe mort, et le chevalier arrive à pied chez le roi.

TELL. Le faible a aussi son aiguillon. (*Hermengarde arrive avec plusieurs enfants et se place à l'entrée du chemin.*)

STUSSI. On regarde cela comme un présage de quelque grand malheur pour le pays, de quelque événement monstrueux.

TELL. Chaque jour il se passe des faits de ce genre, et il n'est besoin d'aucun signe merveilleux pour les annoncer.

STUSSI. Heureux celui qui cultive paisiblement son champ et reste au milieu des siens à l'abri du malheur!

TELL. L'homme le plus doux ne peut vivre en paix, si cela déplaît

Wenn es dem böſen Nachbar nicht gefällt.

(Tell ſieht oft mit unruhiger Erwartung nach der Höhe des Weges.)

Stüſſi.

Gehabt Euch wohl! — Ihr wartet hier auf jemand?

Tell.

Das thu' ich.

Stüſſi.

Frohe Heimkehr zu den Euren!
— Ihr ſeid aus Uri? Unſer gnäd'ger Herr,
Der Landvogt, wird noch heut' von dort erwartet.

Wandrer (kommt).

Den Vogt erwartet heut' nicht mehr! Die Waſſer
Sind ausgetreten von dem großen Regen,
Und alle Brücken hat der Strom zerriſſen.

(Tell ſteht auf.)

Armgart (kommt vorwärts).

Der Landvogt kommt nicht?

Stüſſi.

Sucht Ihr was an ihn?

Armgart.

Ach, freilich!

à un méchant volsin. (*Tell regarde avec impatience vers le haut du chemin.*)

STUSSI. Adieu. Vous attendez ici quelqu'un?

TELL. Oui.

STUSSI. Je vous souhaite un heureux retour chez vous. Vous êtes d'Uri? Notre gracieux maître, le bailli, doit en revenir aujourd'hui même.

UN VOYAGEUR *qui arrive.* N'attendez plus le gouverneur aujourd'hui. Les eaux ont débordé par suite des grandes pluies, et le torrent a rompu tous les ponts. (*Tell se lève.*)

HERMENGARDE *s'avance.* Le bailli ne viendra pas?

STUSSI. Avez-vous quelque chose à lui demander?

HERMENGARDE. Hélas, oui.

Stüffi.

Warum ſtellet Ihr euch den
In dieſer hohlen Gaſſ' ihm in den Weg?

Armgart.

Hier weicht er mir nicht aus, er muß mich hören.

Frießhardt.

(kommt eilfertig den Hohlweg herab, und ruft in die Scene).

Man fahre aus dem Weg! — Mein gnäd'ger Herr,
Der Landvogt, kommt dicht hinter mir geritten.

(Tell geht ab.)

Armgart (lebhaft).

Der Landvogt kommt!

(Sie geht mit ihren Kindern nach der vordern Scene. Geßler und Rudolph der Harras zeigen ſich zu Pferd auf der Höhe des Wegs.)

Stüffi (zum Frießhardt).

Wie kamt ihr durch das Waſſer,
Da doch der Strom die Brücken fortgeführt?

Frießhardt.

Wir haben mit dem See gefochten, Freund,
Und fürchten uns vor keinem Alpenwaſſer.

STUSSI. Pourquoi vous placez-vous donc sur son passage dans ce chemin creux?

HERMENGARDE. Ici, il ne pourra m'éviter. Il faudra qu'il m'entende.

FRIESSHARDT *descend rapidement le chemin creux et crie sur la scène.* Faites place. Voici monseigneur le bailli qui me suit de près. (*Tell se retire.*)

HERMENGARDE, *vivement.* Le bailli vient! (*Elle va avec ses enfants sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe Harras se montrent à cheval sur la hauteur.*)

STUSSI, *à Friesshardt.* Comment avez-vous pu traverser les rivières, puisque les ponts ont été emportés?

FRIESSHARDT. Nous avons lutté contre le lac, mon ami, et nous ne craignons pas les torrents des Alpes.

Stüffi.

Ihr wart zu Schiff in dem gewalt'gen Sturm?

Frießhardt.

Das waren wir. Mein Lebtag denk' ich dran—

Stüffi.

O bleibt, erzählt!

Frießhardt.

Laß mich, ich muß voraus,
Den Landvogt muß ich in der Burg verkünden.
(Ab.)

Stüffi.

Wär'n gute Leute auf dem Schiff geweſen,
In Grund geſunken wär's mit Mann und Maus,
Dem Volk kann weder Waſſer bei, noch Feuer.
(Er ſieht ſich um.)
Wo kam der Waidmann hin, mit dem ich ſprach?
(Geht ab.)

Geßler und Rudolph der Harras zu Pferd

Geßler.

Sagt, was ihr wollt, ich bin des Kaiſers Diener,
Und muß drauf denken, wie ich ihm gefalle.
Er hat mich nicht ins Land geſchickt, dem Volk

STUSSI. Vous étiez sur une barque pendant la terrible tempête?
FRIESSHARDT. Oui, nous y étions, et toute ma vie j'y penserai.
STUSSI. Oh! restez, racontez-nous...
FRIESSHARDT. Laissez-moi, il faut que je prenne les devants pour annoncer l'arrivée du gouverneur au château. (*Il s'éloigne.*)
STUSSI. Si ce bateau eût porté de braves gens, il eût été englouti corps et biens; cette race est à l'abri de l'eau et du feu. (*Il regarde autour de lui.*) Qu'est donc devenu le chasseur avec qui je parlais? (*Il s'éloigne.*)
GESSLER, *à cheval, causant avec Rodolphe Harras.* Dites ce que vous voudrez, je suis l'agent de l'Empereur et je dois songer à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le

Zu ſchmeicheln und ihm ſanft zu thun — Gehorſam
Erwartet er, der Streit iſt, ob der Bauer
Soll Herr ſein in dem Land, oder der Kaiſer.

Armgart.

Jetzt iſt der Augenblick! Jetzt bring' ich's an!

(Nähert ſich furchtſam.)

Geßler.

Ich hab den Hut nicht aufgeſteckt zu Altdorf
Des Scherzes wegen, oder um die Herzen
Des Volks zu prüfen; dieſe kenn' ich längſt.
Ich hab' ihn aufgeſteckt, daß ſie den Nacken
Mir lernen beugen, den ſie aufrecht tragen —
Das Unbequeme hab' ich hingepflanzt
Auf ihren Weg, wo ſie vorbeigeh'n müſſen,
Daß ſie drauf ſtoßen mit dem Aug', und ſich
Erinnern ihres Herrn, den ſie vergeſſen.

Rudolph der Harrat.

Das Volk hat aber doch gewiſſe Rechte —

traiter avec douceur. Il veut qu'on lui obéisse, et la question est de savoir si c'est le paysan qui sera le maître dans le pays ou l'Empereur.

HERMENGARDE. Voici le moment. Je vais présenter ma demande. (*Elle s'approche avec inquiétude.*)

GESSLER. Je n'ai pas fait placer ce chapeau à Altorf par plaisanterie, ni pour éprouver le cœur de ce peuple. Je le connais depuis longtemps. Je l'ai placé là pour qu'ils apprennent à courber cette tête qu'ils lèvent orgueilleusement. J'ai mis ce chapeau incommode sur la route par laquelle ils doivent passer, pour qu'il frappe leurs regards et leur rappelle le maître qu'ils oublient.

RODOLPHE. Le peuple a cependant certains droits...

Geßler.

Die abzuwägen, iſt jetzt keine Zeit!
—Weitſchicht'ge Dinge ſind im Werk und Werden,
Das Kaiſerhaus will wachſen; was der Vater
Glorreich begonnen, will der Sohn vollenden.
Dieß kleine Volk iſt uns ein Stein im Weg—
So oder ſo—Es muß ſich unterwerfen.

(Sie wollen vorüber. Die Frau wirft ſich vor dem Landvogt nieder.)

Armgart.

Barmherzigkeit, Herr Landvogt! Gnade! Gnade!

Geßler.

Was dringt Ihr Euch auf offner Straße mir
In Weg?—Zurück!

Armgart.

Mein Mann liegt im Gefängniß;
Die armen Waiſen ſchrei'n nach Brod—Habt Mitleid,
Geſtrenger Herr, mit unſerm großen Elend!

GESSLER. Ce n'est pas le moment de les peser... De grandes choses se préparent et vont s'accomplir. La maison impériale veut grandir. Ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple est une pierre sur notre route. D'une façon ou de l'autre... il faut qu'il se soumette. (*Ils veulent passer. Hermengarde se jette à genoux devant le bailli.*)

HERMENGARDE. Miséricorde! monseigneur. Grâce! grâce!

GESSLER. Pourquoi vous jetez-vous sur mon chemin? Arrière! retirez-vous!

HERMENGARDE. Mon mari est en prison. Mes pauvres orphelins demandent du pain.... Mon seigneur, ayez pitié de notre grande misère.

Rudolph der Harras.

Wer ſeid Ihr? Wer iſt Euer Mann?

Armgart.

Ein armer
Wildheuer, guter Herr, vom Rigiberge,
Der überm Abgrund weg das freie Gras
Abmähet von den ſchroffen Felſenwänden,
Wohin das Vieh ſich nicht getraut zu ſteigen —

Rudolph der Harras (zum Landvogt).

Bei Gott, ein elend und erbärmlich Leben!
Ich bitt' Euch, gebt ihn los, den armen Mann!
Was er auch Schweres mag verſchuldet haben,
Strafe genug iſt ſein entſetzlich Handwerk.

(Zu der Frau.)

Euch ſoll Recht werden — Drinnen auf der Burg
Nennt Eure Bitte — Hier iſt nicht der Ort.

Armgart.

Nein, nein, ich weiche nicht von dieſem Platz,
Bis mir der Vogt den Mann zurückgegeben!
Schon in den ſechsten Mond liegt er im Thurm,

RODOLPHE. Qui êtes-vous? Quel est votre mari?

HERMENGARDE. Mon bon seigneur, c'est un pauvre faucheur du Rigi, qui va couper l'herbe libre sur l'abîme des rocs escarpés, dans les lieux où les bestiaux n'osent pas se risquer.

RODOLPHE, *au bailli*. Par le ciel! c'est une triste et misérable vie. Je vous en prie, relâchez ce malheureux; quelque faute qu'il ait commise, son affreux métier est une assez grande punition. (*A Hermengarde.*) On vous rendra justice. Venez au château présenter votre requête. Ce n'est pas ici le lieu.

HERMENGARDE. Non, non, je ne quitterai pas cette place que le bailli ne m'ait rendu mon mari. Il y a déjà six mois qu'il est en pri-

Und harret auf den Richterſpruch vergebens.

Geßler.

Weib, wollt Ihr mir Gewalt anthun? Hinweg!

Armgart

Gerechtigkeit, Landvogt! Du biſt der Richter
Im Lande an des Kaiſers Statt und Gottes.
Thu' deine Pflicht! So du Gerechtigkeit
Vom Himmel hoffeſt, ſo erzeig' ſie uns!

Geßler.

Fort! Schafft das freche Volk mir aus den Augen!

Armgart

(greift in die Zügel des Pferdes).

Nein, nein, ich habe nichts mehr zu verlieren.
—Du kommſt nicht von der Stelle, Vogt, bis du
Mir Recht geſprochen—Falte deine Stirne,
Rolle die Augen, wie du willſt—Wir ſind
So grenzenlos unglücklich, daß wir nichts
Nach deinem Zorn mehr fragen —

Geßler.

Weib, mach' Platz,
Oder mein Roß geht über dich hinweg.

son, et il attend vainement la sentence du juge.

GESSLER. Femme, voulez-vous donc me faire violence? Arrière!

HERMENGARDE. Justice, bailli! Tu es juge dans ce pays à la place de Dieu et de l'Empereur. Fais ton devoir. Si tu veux qu'il te soit fait justice au ciel, rends-nous justice.

GESSLER. Allons que l'on chasse de mes yeux ce peuple insolent.

HERMENGARDE *saisit la bride de son cheval.* Non, non, je n'ai plus rien à perdre. Tu n'iras pas plus loin, bailli, avant de m'avoir rendu justice. Fronce le sourcil, roule tes yeux menaçants tant que tu voudras. Notre misère est si extrême, que nous ne nous inquiétons plus de ta colère.

GESSLER. Femme, éloigne-toi, ou mon cheval te passera sur le corps.

Armgart.

Laſſ' es über mich dahin geh'n — Da —

(Sie reißt ihre Kinder zu Boden und wirft ſich mit ihnen ihm in den Weg.)

Hier lieg' ich
Mit meinen Kindern — Laſſ die armen Waiſen
Von deines Pferdes Huf zertreten werden!
Es iſt das Aergſte nicht, was du gethan —

Rudolph der Harras.

Weib, ſeid Ihr raſend?

Armgart (heftiger fortfahrend).

Trateſt du doch längſt
Das Land des Kaiſers unter deine Füße!
— O, ich bin nur ein Weib! Wär' ich ein Mann,
Ich wüßte wohl was Beſſeres, als hier
Im Staub zu liegen —

(Man hört die vorige Muſik wieder auf der Höhe des Wegs, aber gedämpft.)

Geßler.

Wo ſind meine Knechte?
Man reiße ſie von hinnen, oder ich
Vergeſſe mich und thue, was mich reuet.

HERMENGARDE. Eh bien! qu'il passe... Tiens... (*Elle pousse ses enfants par terre et se met avec eux au milieu du chemin.*) Me voici avec mes enfants... Ecrase ces pauvres orphelins sous les pieds de ton cheval. Ce ne sera pas la plus affreuse de tes cruautés...

RODOLPHE. Femme, vous êtes donc folle?

HERMENGARDE, *avec plus de force.* Tu foules bien depuis longtemps la terre de l'Empereur sous tes pieds. Oh! je ne suis qu'une femme; si j'étais un homme, je sais bien qu'il y aurait quelque chose de mieux à faire que de me prosterner ici dans la poussière. (*On entend de nouveau la musique sur la hauteur, mais dans le lointain.*)

GESSLER. Où sont mes serviteurs? Qu'on arrache cette femme d'ici, ou je ne me retiens plus, et je ferai ce dont je pourrais me repentir.

Rudolph der Harras.

Die Knechte können nicht hindurch, o Herr!
Der Hohlweg iſt geſperrt durch eine Hochzeit.

Geßler.

Ein allzumilder Herrſcher bin ich noch
Gegen dies Volk—die Zungen ſind noch frei,
Es iſt noch nicht ganz, wie es ſoll, gebändigt—
Doch es ſoll anders werden, ich gelob' es,
Ich will ihn brechen, dieſen ſtarren Sinn,
Den kecken Geiſt der Freiheit will ich beugen.
Ein neu Geſetz will ich in dieſen Landen
Verkündigen—Ich will—

(Ein Pfeil durchbohrt ihn; er fährt mit der Hand ans Herz und will ſinken. Mit matter Stimme:)

Gott ſei mir gnädig!

Rudolph der Harras.

Herr Landvogt—Gott, was iſt das? Woher kam das?

Armgart (auffahrend).

Mord! Mord! Er taumelt, ſinkt! Er iſt getroffen!

RODOLPHE. Vos serviteurs ne peuvent passer. Le chemin est embarrassé par une noce.

GESSLER. Je suis pour ce peuple un maître trop doux encore. Les langues sont encore libres; ces gens ne sont pas domptés comme ils devraient l'être. Mais cela changera, je le jure. Je veux briser cette opiniâtre résistance, je veux faire plier cet impudent esprit de liberté, je veux promulguer dans cette contrée une nouvelle loi... Je veux... (*Un trait le frappe. Il porte la main sur son cœur et chancelle. D'une voix étouffée, il dit :*) Que Dieu ait pitié de moi!

RODOLPHE. Monseigneur! Dieu! qu'est-ce donc! D'où vient cela?

HERMENGARDE *s'élançant.* Au meurtre! au meurtre! Il chancelle; il tombe; il est frappé.

Rudolph der Harras

(ſpringt vom Pferde).

Welch gräßliches Ereigniß — Gott — Herr Ritter —
Ruft die Erbarmung Gottes an! — Ihr ſeid
Ein Mann des Todes!

Geßler.

Das iſt Tell's Geſchoß.

(Iſt vom Pferd herab dem Rudolph Harras in den Arm gegleitet und wird auf der Bank niedergelaſſen.)

Tell

erſcheint oben auf der Höhe des Felſens).

Du kennſt den Schützen, ſuche keinen andern!
Frei ſind die Hütten, ſicher iſt die Unſchuld
Vor dir, du wirſt dem Lande nicht mehr ſchaden!

(Verſchwindet von der Höhe. Volk ſtürzt herein.)

Stüſſi (voran).

Was gibt es hier? Was hat ſich zugetragen?

Armgart.

Der Landvogt iſt von einem Pfeil durchſchoſſen.

RODOLPHE *saute à bas de son cheval.* Quel horrible événement! Dieu!... Seigneur chevalier! invoquez la clémence du ciel. Vous êtes un homme mort!

GESSLER. C'est la flèche de Tell. (*Il tombe du cheval dans les bras de Rodolphe, qui le dépose sur le banc de pierre.*)

TELL *se montre sur le haut du rocher.* Tu connais l'archer; n'en cherche pas un autre. Les chaumières sont libres, l'innocence n'a plus rien à craindre de toi, tu ne feras plus de mal au pays. (*Il disparaît. Le peuple accourt.*)

STUSSI. Qu'y a-t-il? que s'est-il passé?

HERMENGARDE. Le bailli a été percé d'une flèche.

Volk (im Hereinſtürzen).

Wer iſt erſchoſſen?

(Indem die Vorderſten von dem Brautzug auf die Scene kommen, ſind die Hinterſten noch auf der Höhe, und die Muſik geht fort.)

Rudolph der Harras.

Er verblutet ſich.

Fort, ſchaffet Hülfe! Setzt dem Mörder nach!
—Verlorner Mann; ſo muß es mit dir enden;
Doch meine Warnung wollteſt du nicht hören!

Stüſſi.

Bei Gott! Da liegt er bleich und ohne Leben!

Viele Stimmen.

Wer hat die That gethan?

Rudolph der Harras.

Raſt dieſes Volk,
Daß es dem Mord Muſik macht? Laßt ſie ſchweigen!

(Muſik bricht plötzlich ab, es kommt noch mehr Volk nach.

Herr Landvogt, redet, wenn Ihr könnt—Habt Ihr
Mir nichts mehr zu vertrauen?

LE PEUPLE *entrant en tumulte.* Qui a été frappé? (*Pendant qu'une partie de la noce s'avance sur la scène, le reste est encore sur la hauteur, et la musique continue.*)

RODOLPHE. Il perd tout son sang! Allez! du secours! Poursuivez le meurtrier. Malheureux homme! mourir ainsi! Mais tu ne voulais pas écouter mes avertissements.

STUSSI. Par le ciel! Le voilà pâle et inanimé.

PLUSIEURS VOIX. Qui a fait le coup?

RODOLPHE. Ce peuple est-il donc fou de continuer ainsi sa musique auprès d'un mort? Faites-les taire. (*La musique cesse tout à coup. La foule augmente.*) Parlez, seigneur, si vous le pouvez... N'avez-vous plus rien à me confier? (*Gessler fait un signe de la*

(Geßler gibt Zeichen mit der Hand, die er mit Heftigkeit wiederholt, da ſie nicht gleich verſtanden werden.)

Wo ſoll ich hin?
—Nach Küßnacht? Ich verſteh' Euch nicht—O werdet
Nicht ungeduldig—Laßt das Irdiſche!
Denkt jetzt, Euch mit dem Himmel zu verſöhnen!

(Die ganze Hochzeitgeſellſchaft umſteht den Sterbenden mit einem füßlo-ſen Grauſen.)

Stüſſi.

Sieh, wie er bleich wird—Jetzt, jetzt tritt der Tod
Ihm an das Herz—die Augen ſind gebrochen.

Armgart

(hebt ein Kind empor).

Seht, Kinder, wie ein Wütherich verſcheidet!

Rudolph der Harras.

Wahnſinn'ge Weiber, habt ihr kein Gefühl,
Daß ihr den Blick an dieſem Schreckniß weidet?
—Helft—leget Hand an—Steht mir niemand bei,

main, il le répète avec impatience, en s'apercevant qu'il n'est pas compris.) Où dois-je aller?... à Kussnacht... Je ne vous comprends pas... Oh! soyez résigné... Quittez les pensées terrestres... Songez à vous réconcilier avec le ciel. (*Toute la noce entoure le mourant avec effroi et indifférence.*)

STUSSI. Voyez comme il pâlit! Maintenant la mort gagne le cœur... ses yeux sont éteints.

HERMENGARDE *élève un de ses enfants dans ses bras.* Voyez, enfants, comment meurt un tyran.

RODOLPHE. Femmes insensées! n'avez-vous donc aucun sentiment, pour repaître ainsi vos regards de cet affreux spectacle? Aidez-moi;

Den Schmerzenspfeil ihm aus der Bruſt zu ziehn?

Weiber (treten zurück).

Wir ihn berühren, welchen Gott geſchlagen!

Rudolph der Harras.

Fluch treff' euch und Verdammniß!

(Zieht das Schwert.)

Stüſſi (fällt ihm in den Arm).

Wagt es, Herr!
Eu'r Walten hat ein Ende. Der Tyrann
Des Landes iſt gefallen. Wir erdulden
Keine Gewalt mehr. Wir ſind freie Menſchen.

Alle (tumultuariſch).

Das Land iſt frei!

Rudolph der Harras.

Iſt es dahin gekommen
Endet die Furcht ſo ſchnell und der Gehorſam?

(Zu den Waffenknechten, die hereindringen.)

Ihr ſeht die grauſenvolle That des Mords,
Die hier geſchehen—Hülfe iſt umſonſt—
Vergeblich iſt's, dem Mörder nachzuſetzen.

secourez-le... Personne ne m'aidera donc à retirer cette cruelle flèche de sa poitrine?

LES FEMMES *reculent.* Nous, toucher à celui que Dieu a frappé!

RODOLPHE. Que la malédiction tombe sur vous! (*Il tire son épée.*)

STUSSI *arrête son bras.* N'essayez pas, seigneur... Votre pouvoir est fini; le tyran du pays est tombé. Nous ne supporterons plus aucune violence; nous sommes libres.

TOUS, *en tumulte.* La contrée est libre!

RODOLPHE. En sommes-nous venus là? La crainte et l'obéissance ont-elles sitôt disparu? (*Aux hommes d'armes qui approchent.*) Vous voyez le meurtre affreux qui vient d'être commis; tout secours est inutile, et c'est en vain qu'on voudrait poursuivre le meurtrier.

Uns drängen andre Sorgen — Auf, nach Küßnacht,
Daß wir dem Kaiſer ſeine Veſte retten!
Denn aufgelöſ't in dieſem Augenblick
Sind aller Ordnung, aller Pflichten Bande,
Und keines Mannes Treu' iſt zu vertrauen.

(Indem er mit den Waffenknechten abgeht, erſcheinen ſechs barmherzige Brüder).

Armgart.

Platz! Platz! da kommen die barmherz'gen Brüder.

Stüſſi.

Das Opfer liegt — Die Raben ſteigen nieder.

Barmherzige Brüder

(ſchließen einen Halbkreis um den Todten und ſingen in tiefem Ton):

Raſch tritt der Tod den Menſchen an;
Es iſt ihm keine Friſt gegeben;
Es ſtürzt ihn mitten in der Bahn,
Es reißt ihn fort vom vollen Leben.
Bereitet oder nicht, zu gehen,
Er muß vor ſeinem Richter ſtehen!

(Indem die letzten Zeilen wiederholt werden, fällt der Vorhang.)

D'autres soucis nous pressent... Vite à Kussnacht; conservons à l'Empereur sa forteresse; car dans ce moment, tous les liens de l'ordre et du devoir sont rompus, et l'on ne peut plus compter sur la fidélité de personne. (*Il se retire avec sa suite, et l'on voit arriver six frères de la charité.*)

HERMENGARDE. Place! place! voici les frères de la charité.

STUSSI. La victime est là; les corbeaux descendent.

LES FRÈRES *forment un demi-cercle autour du mort, et chantent d'un ton grave.* « La mort atteint l'homme en un instant; nul délai « ne lui est accordé. Il est renversé au milieu de sa carrière, il est « emporté dans la plénitude de la vie. Qu'il soit prêt ou non à partir, « il faut qu'il paraisse devant son juge. » (*Pendant qu'on répète ces derniers mots, le rideau tombe.*)

Fünfter Aufzug.

Erſte Scene.

Öffentlicher Platz bei Altdorf.

Im Hintergrunde rechts die Veſte Zwing-Uri mit dem noch ſtehenden Baugerüſte, wie in der dritten Scene des erſten Aufzugs; links eine Ausſicht in viele Berge hinein, auf welchen allen Signalfeuer brennen. Es iſt eben Tagesanbruch Glocken ertönen aus verſchiedenen Fernen.

Ruodi, Kuoni, Werni, Meiſter Steinmetz und viele andere Landleute, auch Weiber und Kinder.

Ruodi.

Seht ihr die Feu'rſignale auf den Bergen?

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Place publique d'Altorf.

Dans le fond, à droite, on voit le château fort d'Uri avec ses échafaudages encore debout, comme dans la troisième scène du premier acte; à gauche, la vue s'étend sur plusieurs montagnes au-dessus desquelles brillent les signaux de feu. Le jour commence à poindre, les cloches sonnent de différents côtés.

RUODI, KUONI, WERNI, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE *et beaucoup d'autres habitants;* DES FEMMES *et* DES ENFANTS.

KUONI. Voyez-vous sur les montagnes ces signaux de feu?

Steinmetz.

Hört ihr die Glocken drüben überm Wald?

Ruodi.

Die Feinde ſind verjagt.

Steinmetz.

Die Burgen ſind erobert.

Ruodi.

Und wir im Lande Uri dulden noch
Auf unſerm Boden das Tyrannenſchloß?
Sind wir die letzten, die ſich frei erklären?

Steinmetz.

Das Joch ſoll ſtehen, das uns zwingen wollte?
Auf, reißt es nieder!

Alle.

Nieder! Nieder! Nieder!

Ruodi.

Wo iſt der Stier von Uri?

Stier von Uri.

Hier. Was ſoll ich?

Ruodi.

Steigt auf die Hochwacht, blaſt in Euer Horn,

LE TAILLEUR DE PIERRE. Entendez-vous les cloches qui sonnent de l'autre côté de la forêt?

RUODI. Les ennemis sont chassés.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Les forteresses sont prises.

RUODI. Et nous, habitants d'Uri, nous souffrons encore ce château des tyrans sur notre sol! Serons-nous donc les derniers à nous déclarer libres?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Faut-il laisser debout ce joug qui devait nous opprimer? Allons, renversez-le.

TOUS. A bas! à bas! à bas!

RUODI. Où est la trompe d'Uri?

LA TROMPE D'URI. Me voici; que faut-il faire?

RUODI. Allez sur la hauteur et sonnez de votre trompe. Que le

Daß es weitſchmetternd in die Berge ſchalle,
Und, jedes Echo in den Felſenklüften
Aufweckend, ſchnell die Männer des Gebirgs
Zuſammenrufe!

Stier von Uri geht ab. Walther Fürſt kommt.)

Walther Fürſt.

Haltet, Freunde! Haltet!
Noch fehlt uns Kunde, was in Unterwalden
Und Schwyz geſchehen. Laßt uns Boten erſt
Erwarten!

Ruodi.

Was erwarten? Der Tyrann
Iſt todt, der Tag der Freiheit iſt erſchienen.

Steinmetz.

Iſt's nicht genug an dieſen flammenden Boten,
Die rings herum auf allen Bergen leuchten?

Ruodi.

Kommt alle, kommt, legt Hand an, Männer und Weiber!
Brecht das Gerüſte! Sprengt die Bogen! Reißt
Die Mauern ein! Kein Stein bleib' auf dem andern!

bruit en retentisse au loin dans les montagnes, et réveillant l'écho de chaque grotte, appelle à la hâte les montagnards! (*La trompe d'Uri s'en va. Walther Furst arrive.*)

ALTHER FURST. Arrêtez, amis, arrêtez; nous ignorons encore ce qui s'est passé à Unterwald et à Schwytz. Attendons un message.

RUODI. Pourquoi attendre? Le tyran est mort, le jour de la liberté est arrivé.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Et ces feux allumés sur toutes les montagnes qui nous environnent ne sont-ils pas un message suffisant?

RUODI. Venez tous, venez, mettez la main à l'œuvre. Hommes et femmes, brisez ces échafaudages: faites sauter les voûtes, renversez les murailles. Qu'il ne reste pas pierre sur pierre!

Steinmetz.

Geſellen, kommt! Wir haben's aufgebaut;
Wir wiſſen's zu zerſtören.

Alle.

Kommt, reißt nieder!

(Sie ſtürzen ſich von allen Seiten auf den Bau.)

Walther Fürſt.

Es iſt im Lauf. Ich kann ſie nicht mehr halten.

Melchthal und Baumgarten kommen.

Melchthal.

Was? Steht die Burg noch, und Schloß Sarnen liegt
In Aſche, und der Roßberg iſt gebrochen?

Walther Fürſt.

Seid Ihr es, Melchthal? Bringt Ihr uns die Freiheit?
Sagt, ſind die Lande alle rein vom Feind?

Melchthal (*umarmt ihn*).

Rein iſt der Boden. Freut Euch, alter Vater!
In dieſem Augenblicke, da wir reden,
Iſt kein Tyrann mehr in der Schweizer Land.

Walther Fürſt.

O ſprecht, wie wurdet Ihr der Burgen mächtig?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Venez, compagnons; nous avons bâti cet édifice, nous saurons le détruire.

TOUS. Renversons-le. (*Ils se précipitent de tout côté sur l'édifice.*)

WALTHER FURST. L'élan est donné. Je ne puis plus les retenir. (*Arrivent Melchthal et Baumgarten.*)

MELCHTHAL. Quoi! cette forteresse est encore debout, tandis que Sarnen est en cendres et que Rossberg est détruit?

WALTHER FURST. Est-ce vous, Melchthal? Nous apportez-vous la liberté? Dites: les cantons sont-ils délivrés de l'ennemi?

MELCHTHAL *l'embrasse.* Notre sol est libre. Réjouissez-vous, mon vieux père. Au moment où je vous parle, il n'y a plus de tyran sur la terre des Suisses.

WALTHER FURST. Oh! dites, comment vous êtes-vous emparés des forteresses?

Melchthal

Der Rudenz war es, der das Sarner-Schloß
Mit männlich kühner Wagethat gewann.
Den Roßberg hatt' ich Nachts zuvor erſtiegen.
—Doch höret, was geſchah. Als wir das Schloß
Vom Feind geleert, nun freudig angezündet,
Die Flamme praſſelnd ſchon zum Himmel ſchlug,
Da ſtürzt der Diethelm, Geßlers Bub', hervor,
Und ruft, daß die Bruneckerin verbrenne.

Walther Fürſt.

Gerechter Gott!

(Man hört die Balken des Gerüſtes ſtürzen.)

Melchthal.

Sie war es ſelbſt, war heimlich
Hier eingeſchloſſen auf des Vogts Geheiß.
Raſend erhub ſich Rudenz — denn wir hörten
Die Balken ſchon, die feſten Pfoſten ſtürzen,
Und aus dem Rauch hervor den Jammerruf
Der Unglückſeligen.

Walther Fürſt.

Sie iſt gerettet?

MELCHTHAL. C'est Rudenz qui, avec une mâle audace, s'est rendu maître du château de Sarnen. La nuit précédente, moi, j'avais escaladé le Rossberg. Mais écoutez ce qui est arrivé. Nous avions chassé l'ennemi, nous venions de mettre joyeusement le feu au château, et déjà la flamme montait au ciel, lorsque Dietelm, le valet de Gessler, s'élance du fort et s'écrie que la dame de Bruneck est la proie du feu.

WALTHER FURST. Juste Dieu! (*On entend les échafaudages s'écrouler.*)

MELCHTHAL. C'était elle-même; elle avait été renfermée secrètement dans ce château par ordre du bailli. Rudenz s'élance avec rage, car nous entendions déjà les poutres et les massifs poteaux qui s'écroulaient, et les cris de détresse de la malheureuse perçaient à travers la fumée.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

Melchthal.

Da galt Geſchwindſein und Entſchloſſenheit!
—Wär' er nur unſer Edelmann geweſen,
Wir hätten unſer Leben wohl geliebt;
Doch er war unſer Eidgenoß, und Bertha
Ehrte das Volk—So ſetzten wir getroſt
Das Leben dran, und ſtürzten in das Feuer.

Walther Fürſt.

Sie iſt gerettet?

Melchthal.

Sie iſt's. Rudenz und ich,
Wir trugen ſie ſelbander aus den Flammen,
Und hinter uns fiel krachend das Gebälk.
—Und jetzt, als ſie gerettet ſich erkannte,
Die Augen aufſchlug zu dem Himmelslicht,
Jetzt ſtürzte mir der Freiherr an das Herz,
Und ſchweigend ward ein Bündniß jetzt beſchworen,
Das, feſt gehärtet in des Feuers Gluth,
Beſtehen wird in allen Schickſalsproben—

Walther Fürſt.

Wo iſt der Landenberg?

MELCHTHAL. Il fallait ici de la résolution et de la promptitude. Si Rudenz n'eût été qu'un gentilhomme, nous aurions pris garde à notre vie; mais c'était notre allié, et Berthe honorait le peuple. Aussi, nous avons bravement risqué notre vie, et nous nous sommes précipités dans le feu.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

MELCHTHAL. Oui, elle l'est. Rudenz et moi nous l'avons emportée du milieu des flammes, tandis que les poutres craquaient et se brisaient derrière nous. Et lorsqu'elle s'est vue sauvée et qu'elle a ouvert les yeux à la lumière du ciel, le baron s'est jeté dans mes bras; j'ai reçu en silence le serment d'une alliance qui, scellée dans l'ardeur du feu, résistera à toutes les épreuves du destin.

WALTHER FURST. Où est Landenberg?

Melchthal.

Ueber den Brünig.
Nicht lag's an mir, daß er das Licht der Augen
Davon trug, der den Vater mir geblendet.
Nach jagt' ich ihm, erreicht' ihn auf der Flucht,
Und riß ihn zu den Füßen meines Vaters.
Geſchwungen über ihn war ſchon das Schwert;
Von der Barmherzigkeit des blinden Greiſes
Erhielt er flehend das Geſchenk des Lebens.
Urfehde ſchwur er, nie zurück zu kehren;
Er wird ſie halten; unſern Arm hat er
Gefühlt.

Walther Fürſt.

Wohl Euch, daß ihr den reinen Sieg
Mit Blute nicht geſchändet!

Kinder

(eilen mit Trümmern des Gerüſtes über die Scene).

Freiheit! Freiheit!

(Das Horn von Uri wird mit Macht geblaſen.)

Walther Fürſt.

Seht, welch ein Feſt! Des Tages werden ſich
Die Kinder ſpät als Greiſe noch erinnern.

MELCHTHAL. Par delà le Brunig. S'il jouit encore de la lumière, lui qui a rendu mon père aveugle, cela n'a pas dépendu de moi. J'ai couru à sa poursuite, je l'ai atteint, je l'ai traîné aux pieds de mon père. Déjà mon épée était levée sur sa tête, il a imploré la miséricorde du vieillard aveugle, et elle lui a sauvé la vie. Mais il a juré de s'exiler du pays et de n'y jamais revenir. Il tiendra son serment, car il a senti la force de notre bras.

WALTHER FURST. Honneur à vous de n'avoir pas souillé de sang cette noble victoire.

DES ENFANTS *courent sur la scène avec les débris de l'échafaudage.* Liberté! liberté! (*La trompe d'Uri sonne avec force.*)

WALTHER FÜRST. Voyez quelle fête! Ces enfants se souviendront

(Mädchen bringen den Hut auf einer Stange getragen; die ganze Scene füllt ſich mit Volk an.)

Ruodi.

Hier iſt der Hut, dem wir uns beugen mußten.

Baumgarten.

Gebt uns Beſcheid, was damit werden ſoll.

Walther Fürſt.

Gott! Unter dieſem Hute ſtand mein Enkel!

Mehrere Stimmen.

Zerſtört das Denkmal der Tyrannenmacht
Ins Feuer mit ihm!

Walther Fürſt.

Nein, laßt ihn aufbewahren!
Der Tyrannei mußt' er zum Werkzeug dienen;
Er ſoll der Freiheit ewig Zeichen ſein!

Die Landleute, Männer, Weiber und Kinder ſtehen und ſitzen auf den Balken des zerbrochenen Gerüſtes maleriſch gruppirt in einem großen Halbkreis umher.)

Melchthal.

So ſtehen wir nun fröhlich auf den Trümmern

encore dans leur vieillesse de ce jour glorieux. (*Des jeunes filles portent le chapeau sur une perche. Le peuple envahit le théâtre.*)

RUODI. Voici le chapeau devant lequel nous devions nous courber.

BAUMGARTEN. Eh bien, dites, qu'en faut-il faire?

WALTHER FURST. Dieu! c'est sous ce chapeau que se tenait mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX. Détruisez ce signe de la tyrannie. Jetez-le au feu.

WALTHER FURST. Non; conservons-le. Il devait servir d'instrument à la tyrannie; qu'il soit le symbole éternel de la liberté! (*Les paysans, hommes, femmes, enfants, assis ou debout en un grand demi-cercle sur les débris des échafaudages, forment des groupes pittoresques.*)

MELCHTHAL. Nous voilà donc debout avec joie sur les débris de la

Der Tyrannei, und herrlich iſt's erfüllt,
Was wir im Rütli ſchwuren, Eidgenoſſen!

Walther Fürſt.

Das Werk iſt angefangen, nicht vollendet.
Jetzt iſt uns Muth und feſte Eintracht noth;
Denn ſeid gewiß, nicht ſäumen wird der König,
Den Tod zu rächen ſeines Vogts, und den
Vertriebnen mit Gewalt zurück zu führen.

Melchthal.

Er zieh' heran mit ſeiner Heeresmacht!
Iſt aus dem Innern doch der Feind verjagt;
Dem Feind von außen wollen wir begegnen.

Ruodi.

Nur wen'ge Päſſe öffnen ihm das Land;
Die wollen wir mit unſern Leibern decken.

Baumgarten.

Wir ſind vereinigt durch ein ewig Band,
Und ſeine Heere ſollen uns nicht ſchrecken!

tyrannie. Confédérés, ce que nous avons juré au Rutli est glorieusement accompli.

WALTHER FURST. L'entreprise est commencée, mais non pas achevée. C'est à présent qu'il nous faut du courage et une constante union; car, soyez-en sûrs, le roi ne tardera pas à vouloir venger la mort de son bailli, et nous ramener de force celui que nous avons chassé.

MELCHTHAL. Qu'il vienne avec ses armées! Maintenant que nous avons chassé l'ennemi intérieur, nous saurons bien nous défendre contre celui du dehors.

RUODI. Un petit nombre de passages lui ouvrent le pays. Nous y ferons de nos corps une barrière infranchissable.

BAUMGARTEN. Nous sommes unis par un lien éternel, et ses troupes ne nous effraieront pas. (*Arrivent Rœsselmann et Stauffacher.*)

Röſſelmann und Stauffacher kommen.

Röſſelmann (im Eintreten).

Das ſind des Himmels furchtbare Gerichte.

Landleute.

Was gibt's?

Röſſelmann.

In welchen Zeiten leben wir!

Walther Fürſt.

Sagt an, was iſt es? Ha, ſeid Ihr's, Herr Werner?
Was bringt Ihr uns?

Landleute.

Was gibt's?

Röſſelmann.

Hört und erſtaunt!

Stauffacher.

Von einer großen Furcht ſind wir befreit—

Röſſelmann.

Der Kaiſer iſt ermordet.

Walther Fürſt.

Gnäd'ger Gott!

(Landleute machen einen Aufſtand und umdrängen den Stauffacher.)

Alle.

Ermordet! Was? Der Kaiſer! Hört! Der Kaiſer!

RŒSSELMANN *en entrant.* Les jugements du ciel sont terribles.

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

RŒSSELMANN. Dans quels temps vivons-nous!

WALTHER FURST. Parlez! qu'y a-t-il donc? Ah! vous voici, Werner! quelle nouvelle nous apportez-vous?

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

RŒSSELMANN. Écoutez l'étonnante nouvelle.

STAUFFACHER. Nous sommes délivrés d'une grande crainte. L'Empereur a été assassiné.

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde! (*Les habitants se pressent en tumulte autour de Stouffacher.*)

TOUS. Assassiné! Quoi! L'Empereur! Écoutez! L'Empereur!

Melchthal.

Nicht möglich! Woher kam Euch dieſe Kunde?

Stauffacher.

Es iſt gewiß. Bei Brugg fiel König Albrecht
Durch Mörders Hand — ein glaubenswerther Mann,
Johannes Müller, bracht' es von Schaffhauſen.

Walther Fürſt.

Wer wagte ſolche grauenvolle That?

Stauffacher.

Sie wird noch grauenvoller durch den Thäter.
Es war ſein Neffe, ſeines Bruders Kind,
Herzog Johann von Schwaben, der's vollbrachte.

Melchthal.

Was trieb ihn zu der That des Vatermords?

Stauffacher.

Der Kaiſer hielt das väterliche Erbe
Dem ungeduldig Mahnenden zurück;
Es hieß, er denk' ihn ganz darum zu kürzen,
Mit einem Biſchofshut ihn abzufinden.
Wie dem auch ſei — der Jüngling öffnete
Der Waffenfreunde böſem Rath ſein Ohr,

MELCHTHAL. Cela n'est pas possible. D'où vous vient cette nouvelle?

STAUFFACHER. Cela est certain. L'Empereur Albert est tombé, près de Brück, sous le coup d'un assassin. Un homme digne de foi, Jean Müller, a apporté cette nouvelle de Schaffhouse.

WALTHER FURST. Qui a osé commettre cet horrible crime?

STAUFFACHER. Le nom de l'assassin le rend plus horrible encore. C'est son neveu, le fils de son frère, le duc Jean de Souabe, qui a commis ce meurtre.

MELCHTHAL. Quel motif a pu le porter à ce parricide?

STAUFFACHER. L'Empereur retenait son héritage paternel et le refusait à ses impatientes réclamations. On dit même qu'il songeait à l'en frustrer, en offrant à son neveu la mitre épiscopale. Quoi qu'il en soit, le jeune prince prêta l'oreille aux méchants conseils de ses

Und mit den edeln Herrn von Eſchenbach,
Von Tägerfelden, von der Wart und Palm
Beſchloß er, da er Recht nicht konnte finden,
Sich Rach' zu holen mit der eignen Hand.

Walther Fürſt.

O ſprecht, wie ward das Gräßliche vollendet?

Stauffacher.

Der König ritt herab vom Stein zu Baden,
Gen Rheinfeld, wo die Hofſtatt war, zu ziehn,
Mit ihm die Fürſten, Hans und Leopold,
Und ein Gefolge hochgeborner Herren.
Und als ſie kamen an die Reuß, wo man
Auf einer Fähre ſich läßt überſetzen,
Da drängten ſich die Mörder in das Schiff,
Daß ſie den Kaiſer vom Gefolge trennten.
Drauf als der Fürſt durch ein geackert Feld
Hinreitet — eine alte große Stadt
Soll drunter liegen aus der Heiden Zeit —

compagnons d'armes, et avec les seigneurs d'Eschenbach, de Tægerfeld, de Wart et de Palm, il résolut, puisqu'on lui refusait justice, de se venger de sa propre main.

WALTHER FURST. Dites-nous comment cet affreux événement s'est accompli.

STAUFFACHER. L'Empereur descendait de Stein à Baden pour rentrer à Rheinfeld où était la cour. Il avait avec lui les princes Jean et Léopold et une suite nombreuse de grands seigneurs. Quand il fut arrivé près de la Reuss, à l'endroit où on la traverse en bateau, les meurtriers se hatèrent d'entrer dans la barque, de manière à séparer l'Empereur de sa suite. Arrivé à l'autre bord, lorsque le prince passait dans un champ labouré, près des ruines d'une ancienne cité construite par les païens, en face de l'antique forteresse de Habs-

Die alte Veſte Habsburg im Geſicht,
Wo ſeines Stammes Hoheit ausgegangen —
Stößt Herzog Hans den Dolch ihm in die Kehle,
Rudolph von Palm durchrennt ihn mit dem Speer,
Und Eſchenbach zerſpaltet ihm das Haupt,
Daß er herunterſinkt in ſeinem Blut,
Gemordet von den Seinen, auf dem Seinen.
Am andern Ufer ſahen ſie die That,
Doch durch den Strom geſchieden, konnten ſie
Nur ein ohnmächtig Wehgeſchrei erheben;
Am Wege aber ſaß ein armes Weib;
In ihrem Schooß verblutete der Kaiſer.

Melchthal.

So hat er nur ſein frühes Grab gegraben,
Der unerſättlich alles wollte haben!

Stauffacher.

Ein ungeheurer Schrecken iſt im Land umher.
Geſperrt ſind alle Päſſe des Gebirgs;
Jedweder Stand verwahret ſeine Gränzen;
Die alte Zürich ſelbſt ſchloß ihre Thore,

bourg, d'où est sortie sa race illustre, le duc Jean lui enfonça le poignard dans la gorge, Rodolphe de Palm le perça de sa lance, et Eschenbach lui fendit la tête. L'Empereur tombe baigné dans son sang, égorgé par les siens, sur son propre domaine. De la rive opposée, ses compagnons, témoins de ce meurtre, mais séparés de lui par la rivière, ne peuvent que pousser des cris de douleur impuissants. Une pauvre femme était assise au bord de la route. L'Empereur a expiré dans ses bras.

MELCHTHAL. Ainsi il est descendu au tombeau avant le temps, lui dont l'avidité insatiable voulait s'emparer de tout.

STAUFFACHER. La terreur règne dans toute la contrée. Tous les passages des montagnes sont fermés, chaque canton garde ses frontières. La vieille Zurich elle-même a fermé ses portes pour la pre-

Die dreißig Jahr lang offen ſtanden, zu,
Die Mörder fürchtend, und noch mehr — die Rächer.
Denn mit des Bannes Fluch bewaffnet, kommt
Der Ungarn Königinn, die ſtrenge Agnes,
Die nicht die Milde kennet ihres zarten
Geſchlechts, des Vaters königliches Blut
Zu rächen an der Mörder ganzem Stamm,
An ihren Knechten, Kindern, Kindeskindern,
Ja, an den Steinen ihrer Schlöſſer ſelbſt.
Geſchworen hat ſie, ganze Zeugungen
Hinabzuſenden in des Vaters Grab,
In Blut ſich wie in Maienthau zu baden.

Melchthal.

Weiß man, wo ſich die Mörder hingeflüchtet?

Stauffacher.

Sie flohen alsbald nach vollbrachter That
Auf fünf verſchiednen Straßen aus einander,
Und trennten ſich, um nie ſich mehr zu ſeh'n —
Herzog Johann ſoll irren im Gebirge.

mière fois depuis trente ans, tant elle craint les meurtriers, et plus encore les vengeurs; car la reine de Hongrie, la sévère Agnès, qui n'a rien de la douceur de son sexe, s'approche armée de la proscription, pour venger le sang royal de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, leurs enfants et leurs petits-enfants, et sur les pierres mêmes de leurs châteaux. Elle a juré d'immoler sur le tombeau de son père des générations entières et de se baigner dans le sang comme dans une fraîche rosée.

MELCHTHAL. Sait-on où les assassins ont fui?

STAUFFACHER. Aussitôt après avoir commis leur crime, ils ont pris des chemins différents et se sont séparés pour ne plus se revoir. Le duc Jean, dit-on, erre dans les montagnes.

Walther Fürſt.

So trägt die Unthat ihnen keine Frucht.
Rache trägt keine Frucht! Sich ſelbſt iſt ſie
Die fürchterliche Nahrung, ihr Genuß
Iſt Mord, und ihre Sättigung das Grauſen.

Stauffacher.

Den Mördern bringt die Unthat nicht Gewinn;
Wir aber brechen mit der reinen Hand
Des blut'gen Frevels ſegenvolle Frucht.
Denn einer großen Furcht ſind wir entledigt:
Gefallen iſt der Freiheit größter Feind,
Und, wie verlautet, wird das Scepter geh'n
Aus Habsburgs Haus zu einem andern Stamm;
Das Reich will ſeine Wahlfreiheit behaupten.

Walther Fürſt und mehrere.

Vernahmt Ihr was?

Stauffacher.

Der Graf von Luxemburg
Iſt von den mehrſten Stimmen ſchon bezeichnet.

Walther Fürſt.

Wohl uns, daß wir beim Reiche treu gehalten;

WALTHER FURST. Ainsi leur crime ne leur sera d'aucun profit. La vengeance est stérile. Elle se sert à elle-même d'un horrible aliment; sa jouissance est le meurtre; et c'est par l'horreur qu'elle s'assouvit.

STAUFFACHER. Le crime n'aura point profité aux assassins; mais nous, nous recueillerons, d'une main pure, la riche moisson de ce sanglant attentat, car nous sommes maintenant délivrés d'une grande crainte; le plus puissant ennemi de nos libertés est tombé, et l'on croit que le sceptre passera de la maison de Habsbourg à une autre race. L'Empire veut maintenir la liberté de son élection.

WALTHER FURST *et plusieurs autres*: En avez-vous appris quelque chose?

STAUFFACHER. Le comte de Luxembourg est désigné par le plus grand nombre de suffrages.

WALTHER FURST. Nous avons bien fait de rester fidèles à l'Empire.

Jetzt iſt zu hoffen auf Gerechtigkeit!

Stauffacher.

Dem neuen Herrn thun tapfre Freunde noth;
Er wird uns ſchirmen gegen Oeſtreichs Rache.

(Die Landleute umarmen einander.)

Sigriſt mit einem Reichsboten.

Sigriſt.

Hier ſind des Landes würd'ge Oberhäupter.

Röſſelmann und mehrere.

Sigriſt, was gibt's?

Sigriſt.

Ein Reichsbot' bringt dieß Schreiben.

Alle (zu Walther Fürſt).

Erbrecht und leſet!

Walther Fürſt (lieſt).

„Den beſcheidnen Männern
Von Uri, Schwyz und Unterwalden bietet
Die Königinn Elsbeth Gnad' und alles Gute."

Viele Stimmen.

Was will die Königinn? Ihr Reich iſt aus.

A préſent, nous pouvons en eſpérer juſtice.

STAUFFACHER. Le nouvel Empereur a beſoin d'amis dévoués, et il nous protégera contre la vengeance de l'Autriche. (*Les paysans s'embraſſent entre eux.*)

LE SACRISTAIN *entre avec un meſſager de l'Empire.* Voici les dignes chefs de notre pays.

LE CURÉ *et pluſieurs autres.* De quoi s'agit-il?

LE SACRISTAIN. C'eſt un meſſager de l'Empire qui apporte cette lettre.

TOUS *à Walther Furſt.* Ouvrez et liſez.

WALTHER FURST *lit.* « Aux bons habitants d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, la reine Eliſabeth, ſalut et proſpérité. »

PLUSIEURS VOIX. Que veut la reine? Son règne eſt fini.

Walther Fürſt (lieſt).

„In ihrem großen Schmerz und Wittwenleid,
Worein der blut'ge Hinſcheid ihres Herrn
Die Königinn verſetzt, gedenkt ſie noch
Der alten Treu' und Lieb' der Schwyzerlande.“

Melchthal.

In ihrem Glück hat ſie das nie gethan.

Röſſelmann.

Still! Laſſet hören!

Walther Fürſt (lieſt).

„Und ſie verſieht ſich zu dem treuen Volk,
Daß es gerechten Abſcheu werde tragen
Vor den verfluchten Thätern dieſer That;
Darum erwartet ſie von den drei Landen,
Daß ſie den Mördern nimmer Vorſchub thun,
Vielmehr getreulich dazu helfen werden,
Sie auszuliefern in des Rächers Hand,
Der Lieb' gedenkend und der alten Gunſt,
Die ſie von Rudolphs Fürſtenhaus empfangen.“

(Zeichen des Unwillens unter den Landleuten.)

WALTHER FURST *lit.* « Au milieu de sa grande douleur, dans le veuvage où la jette la mort sanglante de son époux, la reine a pensé à l'antique fidélité et à l'amour des Suisses. »

MELCHTHAL. Aux jours de son bonheur elle n'y a jamais pensé.

RŒSSELMANN. Silence! écoutez!

WALTHER FURST *lit.* « Elle est persuadée que ce peuple fidèle éprouvera un juste sentiment d'horreur envers les hommes maudits qui ont commis ce crime. Elle espère que les trois cantons ne donneront aucune assistance aux meurtriers, qu'au contraire ils s'emploieront fidèlement à les remettre aux mains de la vengeance, se souvenant de l'amour et des faveurs que la maison de Rodolphe leur a toujours accordés. » (*Signes de mécontentement parmi les paysans.*)

Viele Stimmen.

Der Lieb' und Gunſt!

Stauffacher.

Wir haben Gunſt empfangen von dem Vater;
Doch weſſen rühmen wir uns von dem Sohn?
Hat er den Brief der Freiheit uns beſtätigt,
Wie vor ihm alle Kaiſer doch gethan?
Hat er gerichtet nach gerechtem Spruch
Und der bedrängten Unſchuld Schutz verlieh'n?
Hat er auch nur die Boten wollen hören,
Die wir in unſrer Angſt zu ihm geſendet?
Nicht Eins von dieſem Allen hat der König
An uns gethan, und hätten wir nicht ſelbſt
Uns Recht verſchafft mit eigner muth'ger Hand,
Ihn rührte unſre Noth nicht an — Ihm Dank?
Nicht Dank hat er geſät in dieſen Thälern.
Er ſtand auf einem hohen Platz, er konnte
Ein Vater ſeiner Völker ſein; doch ihm
Gefiel es, nur zu ſorgen für die Seinen:
Die er gemehrt hat, mögen um ihn weinen!

PLUSIEURS VOIX. L'amour et les faveurs!

STAUFFACHER. Nous avons reçu des témoignages de faveur du père; mais en quoi pouvons-nous nous louer du fils? A-t-il confirmé nos lettres de franchise comme tous les Empereurs l'avaient fait avant lui? A-t-il jugé d'après les lois de la justice, et prêté son appui à l'innocence opprimée? A-t-il seulement daigné entendre les messagers que nous lui avons envoyés dans notre anxiété? Non, il n'a rien fait de tout cela; et n'a-t-il pas fallu conquérir nos droits nous-mêmes par notre courage? Nos souffrances ne le touchaient point. De la reconnaissance à lui!... Ce n'est pas de la reconnaissance qu'il a semé dans ces vallées. Placé à un haut rang, il pouvait être le père de ses peuples, et il ne s'est occupé que de sa famille. Que ceux dont il a fait la fortune pleurent sur lui!

Walther Fürſt.

Wir wollen nicht frohlocken ſeines Falls.
Nicht des empfangnen Böſen jetzt gedenken,
Fern ſei's von uns! Doch, daß wir rächen ſollten
Des Königs Tod, der nie uns Gutes that,
Und die verfolgen, die uns nie betrübten,
Das ziemt uns nicht und will uns nicht gebühren.
Die Liebe will ein freies Opfer ſein;
Der Tod entbindet von erzwungnen Pflichten;
— Ihm haben wir nichts weiter zu entrichten.

Melchthal.

Und weint die Königin in ihrer Kammer,
Und klagt ihr wilder Schmerz den Himmel an,
So ſeht ihr hier ein angſtbefreites Volk
Zu eben dieſem Himmel dankend flehen —
Wer Thränen ernten will, muß Liebe ſäen.

(Reichsbote geht ab.)

Stauffacher (zu dem Volk).

Wo iſt der Tell? Soll er allein uns fehlen,

WALTHER FURST. Nous voulons bien ne pas triompher de sa chute, ne pas nous souvenir maintenant des maux que nous avons soufferts. Loin de nous cette pensée! Mais venger la mort d'un souverain qui ne nous a jamais fait aucun bien, et persécuter ceux qui ne nous ont pas nui, cela ne nous convient pas, ce n'est pas notre affaire. L'amour se donne librement, et la mort nous a délivrés de toute contrainte. Nous n'avons plus aucun devoir à remplir envers lui.

MELCHTHAL. Que la reine pleure dans sa retraite, que sa douleur passionnée accuse le ciel. Ici vous voyez un peuple, affranchi de son angoisse, rendre grâces à ce même ciel. Celui qui veut mériter des larmes doit traiter les autres avec amour. (*Le messager s'en va.*)

STAUFFACHER *au peuple.* Où est Tell? Doit-il seul nous manquer,

Der unſrer Freiheit Stifter iſt? Das Größte
Hat er gethan, das Härteſte erduldet.
Kommt alle, kommt, nach ſeinem Haus zu wallen,
Und rufet Heil dem Retter von uns allen!

(Alle gehen ab.)

Zweite Scene.

Tells Hausflur.

Ein Feuer brennt auf dem Herd. Die offenſtehende Thür zeigt ins Freie.

Hedwig. Walther und Wilhelm.

Hedwig.

Heut' kommt der Vater. Kinder, liebe Kinder!
Er lebt, iſt frei, und wir ſind frei und Alles
Und euer Vater iſt's, der's Land gerettet.

Walther.

Und ich bin auch dabei geweſen, Mutter!
Mich muß man auch mit nennen. Vaters Pfeil

lui qui a fondé notre liberté? C'est lui qui a accompli la plus grande œuvre, qui a souffert la plus cruelle douleur. Venez tous, venez! Allons chez lui saluer notre libérateur à tous. (*Tous s'en vont.*)

SCÈNE II.

Le vestibule de la maison de Tell. Le feu est allumé dans le foyer. La porte entr'ouverte laisse voir la campagne.

HEDWIG, WALTHER *et* GUILLAUME.

HEDWIG. Le père arrive aujourd'hui. Mes enfants, mes chers enfants, il vit, il est libre, et nous sommes tous libres. C'est votre père qui a sauvé le pays.

WALTHER. Et moi aussi, ma mère, j'ai pris part à tout cela. Il faut

Ging mir am Leben hart vorbei, und ich
Hab' nicht gezittert.

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du biſt mir wieder
Gegeben! Zweimal hab' ich dich geboren!
Zweimal litt ich den Mutterſchmerz um dich.
Es iſt vorbei — Ich hab' euch beide, beide!
Und heute kommt der liebe Vater wieder!

(Ein Mönch erſcheint an der Hausthür.)

Wilhelm.

Sieh', Mutter, ſieh' — dort ſteht ein frommer Bruder;
Gewiß wird er um eine Gabe fleh'n.

Hedwig.

Führ' ihn herein, damit wir ihn erquicken;
Er fühl's, daß er ins Freudenhaus gekommen.

(Geht hinein und kommt bald mit einem Becher wieder.)

Wilhelm (zum Mönch).

Kommt, guter Mann! Die Mutter will Euch laben.

Walther.

Kommt, ruht Euch aus und geht geſtärkt von dannen!

qu'on me nomme aussi. La flèche de mon père a passé bien près de moi, et je n'ai pas tremblé.

HEDWIG *l'embrasse.* Oui, tu m'es rendu. Deux fois le ciel t'a donné à moi, deux fois j'ai souffert pour toi les douleurs de l'enfantement. A présent, c'est fini! je vous possède tous deux, tous deux, et c'est aujourd'hui que revient votre père chéri. (*Un moine paraît à la porte.*)

GUILLAUME. Voyez, mère, voyez: voilà un bon religieux qui vient sans doute demander une aumône.

HEDWIG. Fais-le entrer pour que nous lui donnions de quoi se rafraîchir: qu'il se sente d'être entré dans une maison de bonheur. (*Elle entre, et revient aussitôt avec une coupe.*)

GUILLAUME, *au moine.* Venez, brave homme, ma mère veut vous donner de quoi vous rafraîchir.

WALTHER. Entrez, reposez-vous, et vous partirez ensuite avec de *nouvelles forces.*

Mönch

(ſcheu umherblickend, mit verſtörten Zügen).

Wo bin ich? Saget an, in welchem Lande?

Walther.

Seid Ihr verirret, daß Ihr das nicht wißt?
Ihr ſeid zu Bürglen, Herr, im Lande Uri,
Wo man hineingeht in das Schächenthal.

Mönch (zu Hedwig, welche zurückkommt).

Seid Ihr allein? Iſt Euer Herr zu Hauſe?

Hedwig.

Ich erwart' ihn eben — doch was iſt Euch, Mann?
Ihr ſeht nicht aus, als ob Ihr Gutes brächtet.
— Wer Ihr auch ſeid, Ihr ſeid bedürftig, nehmt!

(Reicht ihm den Becher.)

Mönch.

Wie auch mein lechzend Herz nach Labung ſchmachtet,
Nichts rühr' ich an, bis Ihr mir zugeſagt —

Hedwig.

Berührt mein Kleid nicht, tretet mir nicht nah'

LE MOINE, *avec un regard effaré et des traits altérés.* Où suis-je, dites-moi dans quelle contrée?

WALTHER. Êtes-vous égaré, que vous ne sachiez pas où vous êtes? Vous êtes à Burglen, dans le canton d'Uri, à l'entrée de la vallée du Schæchen.

LE MOINE, *à Hedwig qui revient.* Êtes-vous seule? Votre mari est-il à la maison?

HEDWIG. Je l'attends d'un moment à l'autre. Mais qu'avez-vous? Votre visage ne me semble pas d'un heureux augure. Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez. (*Elle lui présente la coupe.*)

LE MOINE. Quoique mon cœur et mes lèvres soient altérés, je ne toucherai rien que vous ne m'ayez dit...

HEDWIG. Ne touchez pas à mes vêtements, ne m'approchez pas.

Bleibt ferne ſteh'n, wenn ich Euch hören ſoll.

Mönch.

Bei dieſem Feuer, das hier gaſtlich lodert,
Bei Eurer Kinder theurem Haupt, das ich
Umfaſſe —

(Ergreift die Knaben.)

Hedwig.

Mann, was ſinnet Ihr? Zurück
Von meinen Kindern! — Ihr ſeid kein Mönch! Ihr ſeid
Es nicht! Der Friede wohnt in dieſem Kleide;
In Euren Zügen wohnt der Friede nicht.

Mönch.

Ich bin der unglückſeligſte der Menſchen.

Hedwig.

Das Unglück ſpricht gewaltig zu dem Herzen;
Doch Euer Blick ſchnürt mir das Innre zu.

Walther (aufſpringend).

Mutter, der Vater!

(Eilt hinaus.)

Hedwig.

O mein Gott!

(Will nach, zittert und hält ſich an.)

Restez à distance, si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE. Par ce feu qui brille au foyer hospitalier, par vos enfants chéris que j'embrasse... (*Il prend les enfants.*)

HEDWIG. Étranger, quel est votre pensée? Éloignez-vous de mes enfants. Vous n'êtes pas un religieux, non, vous ne l'êtes pas. Cet habit est un symbole de paix, et la paix ne respire point sur votre visage.

LE MOINE. Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIG. La voix du malheur est puissante sur mon âme, mais mon cœur se ferme à votre aspect.

WALTHER *s'élançant.* Ma mère, voici mon père. (*Il sort en courant.*)

HEDWIG. O mon Dieu! (*Elle veut sortir, elle tremble et s'arrête.*)

Wilhelm (eilt nach).

Der Vater!

Walther (draußen).

Da biſt du wieder!

Wilhelm (draußen).

Vater, lieber Vater!

Tell (draußen).

Da bin ich wieder — Wo iſt eure Mutter?

(Treten herein.)

Walther.

Da ſteht ſie an der Thür und kann nicht weiter,
So zittert ſie vor Schrecken und vor Freude.

Tell.

O Hedwig! Hedwig! Mutter meiner Kinder!
Gott hat geholfen — Uns trennt kein Tyrann mehr.

Hedwig (an ſeinem Halſe).

O Tell! Tell! welche Angſt litt ich um dich!

(Mönch wird aufmerkſam.)

Tell.

Vergiß ſie jetzt und lebe nur der Freude!
Da bin ich wieder! Das iſt meine Hütte!
Ich ſtehe wieder auf dem Meinigen!

GUILLAUME *courant au devant de son père.* Mon père!
WALTHER, *dehors.* Te voilà de retour?
GUILLAUME, *dehors.* Mon cher père! mon cher père!
TELL, *dehors.* Me voilà revenu. Où est votre mère? (*Ils entrent.*)
WALTHER. Elle est là sur la porte, et ne peut avancer, tant elle tremble de peur et de joie.
TELL. O Hedwig, Hedwig, mère de mes enfants, Dieu nous est venu en aide. Aucun tyran ne nous séparera plus.
HEDWIG *se jette dans ses bras.* O Tell, Tell, quelle angoisse ai-je soufferte pour toi! (*Le moine devient attentif.*)
TELL. Oublie-la maintenant, et ne vis plus que pour la joie. Me voilà de retour; voici ma demeure. Je me retrouve chez moi.

Wilhelm.

Wo aber haſt du deine Armbruſt, Vater?
Ich ſeh' ſie nicht.

Tell.

Du wirſt ſie nie mehr ſeh'n.
An heil'ger Stätte iſt ſie aufbewahrt;
Sie wird hinfort zu keiner Jagd mehr dienen.

Hedwig.

O Tell! Tell!

(Tritt zurück, läßt ſeine Hand los.)

Tell.

Was erſchreckt dich, liebes Weib?

Hedwig.

Wie—wie kommſt du mir wieder?—Dieſe Hand
—Darf ich ſie faſſen?—Dieſe Hand —O Gott!

Tell (herzlich und muthig).

Hat euch vertheidigt und das Land gerettet;
Ich darf ſie frei hinauf zum Himmel heben.

(Mönch macht eine raſche Bewegung, er erblickt ihn.)

Wer iſt der Bruder hier?

Hedwig.

Ach, ich vergaß ihn!
Sprich du mit ihm, mir graut in ſeiner Nähe.

GUILLAUME. Où est ton arbalète, mon père? je ne la vois pas.
TELL. Tu ne la verras plus; elle est déposée dans un lieu saint; je ne la porterai plus à la chasse.
HEDWIG. O Tell, Tell! (*Elle recule, et abandonne sa main.*)
TELL. Qui t'effraie encore, ma chère femme?
HEDWIG. Quoi?... quoi?... te voilà revenu... cette main... je puis encore la presser... cette main... ô Dieu!
TELL, *d'un ton tendre et résolu.* Cette main vous a défendus, elle a sauvé le pays Je puis l'élever libre vers le ciel. (*Le moine fait un mouvement brusque; Tell l'aperçoit.*) Quel est ce religieux?
HEDWIG. Ah! je l'oubliais. Parle-lui. Son aspect me fait peur.

Mönch (tritt näher).

Seid Ihr der Tell, durch den der Landvogt fiel?

Tell.

Der bin ich, ich verberg' es keinem Menſchen.

Mönch.

Ihr ſeid der Tell! Ach, es iſt Gottes Hand,
Die unter Euer Dach mich hat geführt.

Tell (mißt ihn mit den Augen).

Ihr ſeid kein Mönch! Wer ſeid Ihr?

Mönch.

Ihr erſchlugt
Den Landvogt, der Euch Böſes that — Auch ich
Hab' einen Feind erſchlagen, der mir Recht
Verſagte — Er war Euer Feind, wie meiner —
Ich hab' das Land von ihm befreit

Tell (zurückfahrend).

Ihr ſeid —
Entſetzen! — Kinder! Kinder, geht hinein!
Geh', liebes Weib! Geh'! Geh'! — Unglücklicher,
Ihr wäret —

Hedwig.

Gott, wer iſt es?

LE MOINE *s'approche*. Êtes-vous ce Tell dont la main a tué le gouverneur?

TELL. Oui, je le suis, je ne le nierai devant aucun homme.

LE MOINE. Vous êtes Tell. Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit sous votre toit.

TELL *fixe ses regards sur lui*. Vous n'êtes pas un religieux? Qui êtes-vous?

LE MOINE. Vous avez frappé le gouverneur qui avait été cruel envers vous, moi j'ai tué un ennemi qui me refusait mes droits... C'était votre ennemi comme le mien. J'ai délivré la contrée de cet homme.

TELL, *reculant*. Vous êtes... oh! c'est horrible.... Enfants, enfants, rentrez.... Va, ma chère femme... va. Malheureux! vous seriez....

HEDWIG. Dieu! qui est-il?

Tell.

Frage nicht!
Fort! fort! Die Kinder dürfen es nicht hören.
Geh' aus dem Hauſe — weit hinweg! — Du darfſt
Nicht unter einem Dach mit dieſem wohnen.

Hedwig.

Weh' mir, was iſt das? Kommt!

(Geht mit den Kindern.)

Tell (zu dem Mönch).

Ihr ſeid der Herzog
Von Oeſterreich — Ihr ſeid's! Ihr habt den Kaiſer
Erſchlagen, euern Ohm und Herrn.

Johannes Parricida.

Er war
Der Räuber meines Erbes.

Tell.

Euern Ohm
Erſchlagen, Euern Kaiſer! Und Euch trägt
Die Erde noch! Euch leuchtet noch die Sonne!

Parricida.

Tell, hört mich, eh' Ihr —

Tell.

Von dem Blute triefend
Des Vatermordes und des Kaiſermords,

TELL. Ne le demande pas. Éloignez-vous, éloignez-vous! les enfants ne doivent pas l'entendre... Sors de la maison... loin d'ici... Tu ne peux rester sous le même toit que cet homme.

HEDWIG. Juste ciel! qu'est-ce donc? Venez. (*Elle sort avec les enfants.*)

TELL, *au moine.* Vous êtes le duc d'Autriche? Vous l'êtes; vous avez assassiné l'Empereur votre oncle et votre maître?

JEAN LE PARRICIDE. Il m'avait ravi mon héritage...

TELL. Assassiné votre oncle, votre Empereur! Et la terre vous porte encore! et le soleil vous éclaire encore!

LE PARRICIDE. Tell, écoutez-moi, avant de...

TELL. Et couvert encore du sang de ton père, du sang de ton Em-

Wagſt du zu treten in mein reines Haus?
Du wagſt's, dein Antlitz einem guten Menſchen
Zu zeigen und das Gaſtrecht zu begehren?

Parricida.

Bei Euch hofft' ich Barmherzigkeit zu finden;
Auch Ihr nahmt Rach' an Eurem Feind.

Tell.

Unglücklicher!
Darfſt du der Ehrſucht blut'ge Schuld vermengen
Mit der gerechten Nothwehr eines Vaters?
Haſt du der Kinder liebes Haupt vertheidigt?
Des Herdes Heiligthum beſchützt? Das Schrecklichſte,
Das Letzte von den Deinen abgewehrt?
—Zum Himmel heb' ich meine reinen Hände,
Verfluche dich und deine That.—Gerächt
Hab' ich die heilige Natur, die du
Geſchändet—Nichts theil' ich mit dir—Gemordet
Haſt du, ich hab' mein Theuerſtes vertheidigt.

Parricida.

Ihr ſtoßt mich von Euch, troſtlos, in Verzweiflung?

pereur, tu oses entrer dans cet innocent asyle? tu oses *montrer* ta figure à un honnête homme, et réclamer de lui l'hospitalité?

LE PARRICIDE. J'espérais trouver de la commisération près de vous; car vous vous êtes aussi vengé de votre ennemi.

TELL. Malheureux! oses-tu comparer l'œuvre sanglante de l'ambition avec la juste défense d'un père? Avais-tu à défendre la tête chérie de tes enfants, à protéger le sanctuaire de ton foyer, à préserver les tiens de la plus terrible catastrophe? J'élève vers le ciel mes mains pures, et je te maudis, toi et ton crime. J'ai vengé les droits sacrés de la nature; toi, tu les as profanés. Je n'ai rien de commun avec toi; j'ai défendu ce que j'avais de plus cher, et toi tu as assassiné.

LE PARRICIDE. Vous me repoussez loin de vous, sans consolation, en proie au désespoir?

Tell.

Mich faßt ein Grauſen, da ich mit dir rede.
Fort! Wandle deine fürchterliche Straße!
Laſſ rein die Hütte, wo die Unſchuld wohnt!

Parricida (wendet ſich zu gehen).

So kann ich, und ſo will ich nicht mehr leben!

Tell.

Und doch erbarmt mich deiner — Gott des Himmels
So jung, von ſolchem adeligen Stamm,
Der Enkel Rudolphs, meines Herrn und Kaiſers,
Als Mörder flüchtig hier an meiner Schwelle,
Des armen Mannes, flehend und verzweifelnd —

(Verhüllt ſich das Geſicht.)

Parricida.

O, wenn Ihr weinen könnt, laßt mein Geſchick
Euch jammern; es iſt fürchterlich — Ich bin
Ein Fürſt — ich war's — ich konnte glücklich werden,
Wenn ich der Wünſche Ungeduld bezwang.
Der Neid zernagte mir das Herz — Ich ſah
Die Jugend meines Vetters Leopold
Gekrönt mit Ehre und mit Land belohnt,

TELL. Je frémis d'horreur en te parlant. Va-t'en, poursuis ton effroyable chemin, ne souille pas la paisible maison où habite l'innocence.

LE PARRICIDE *se retourne pour sortir.* Désormais je ne puis, je ne veux plus vivre.

TELL. Et pourtant, j'ai pitié de toi. . Dieu du ciel! si jeune et d'une race si noble, le petit-fils de Rodolphe, de mon Empereur et maître, poursuivi comme meurtrier, est là sur le seuil de ma porte, sur mon pauvre seuil, suppliant et se désespérant. (*Il se cache la figure.*)

LE PARRICIDE. Oh! si vous pouvez pleurer, laissez-vous émouvoir par mon sort, il est affreux. Je suis un prince, je l'étais, je pouvais vivre heureux, si j'avais réprimé l'impatience de mes désirs. Mais l'envie me rongeait le cœur... Je voyais la jeunesse de *mon cousin* Léopold couronnée d'honneurs, riche en apanages; et moi, qui étais

Und mich, der gleiches Alters mit ihm war,
In ſklaviſcher Unmündigkeit gehalten—

Tell.

Unglücklicher, wohl kannte dich dein Ohm,
Da er dir Land und Leute weigerte!
Du ſelbſt mit raſcher, wilder Wahnſinnsthat
Rechtfertigſt furchtbar ſeinen weiſen Schluß.
—Wo ſind die blut'gen Helfer deines Mords?

Parricida.

Wohin die Rachegeiſter ſie geführt;
Ich ſah ſie ſeit der Unglücksthat nicht wieder.

Tell.

Weißt du, daß dich die Acht verfolgt, daß du
Dem Freund verboten und dem Feind erlaubt?

Parricida.

Darum vermeid' ich alle offne Straßen;
An keine Hütte wag' ich anzupochen—
Der Wüſte kehr' ich meine Schritte zu;
Mein eignes Schreckniß, irr' ich durch die Berge,

du même âge que lui, j'étais retenu dans une servile minorité.

TELL. Malheureux! ton oncle te connaissait bien, quand il te refusait tes domaines et tes vassaux. Par la promptitude de ton action féroce et insensée, tu as toi-même cruellement justifié la prudence de ses décisions. Où sont les complices sanglants de ton crime?

LE PARRICIDE. Où les furies vengeresses les ont conduits. Depuis ce fatal attentat, je ne les ai plus revus.

TELL. Sais-tu que la proscription te poursuit? que nul ami ne peut te recevoir, que tout ennemi peut te tuer?

LE PARRICIDE. Voilà pourquoi j'évite les chemins fréquentés, voilà pourquoi je n'ose frapper à aucune porte. Je tourne mes pas vers le désert, ayant horreur de moi-même, j'erre à travers les montagnes,

Und fahre ſchaudernd vor mir ſelbſt zurück,
Zeigt mir ein Bach mein unglückſelig Bild.
O, wenn Ihr Mitleid fühlt und Menſchlichkeit—

(Fällt vor ihm nieder.)

Tell (abgewendet).

Steht auf! Steht auf!

Parricida.

Nicht, bis Ihr mir die Hand gereicht zur Hülfe.

Tell.

Kann ich Euch helfen? Kann's ein Menſch der Sünde?
Doch ſtehet auf—Was Ihr auch Gräßliches
Verübt—Ihr ſeid ein Menſch—Ich bin es auch—
Vom Tell ſoll keiner ungetröſtet ſcheiden—
Was ich vermag, das will ich thun.

Parricida.

(aufſpringend und ſeine Hand mit Heftigkeit ergreifend).

O Tell!
Ihr rettet meine Seele vor Verzweiflung.

Tell.

Laßt meine Hand los—Ihr müßt fort. Hier könnt

et quand ma malheureuse image se reflète dans un ruisseau, je recule avec effroi devant elle. Oh! si vous éprouviez quelque sentiment de pitié et d'humanité... (*Il se prosterne devant lui.*)

TELL, *se détournant.* Levez-vous! levez-vous!

LE PARRICIDE. Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu une main secourable...

TELL. Puis-je vous aider? Que peut faire un pauvre mortel? Mais levez-vous... Si affreux que soit votre crime, vous êtes homme, vous êtes mon semblable... Personne ne quittera Tell sans consolation. Ce que je puis faire, je le ferai.

LE PARRICIDE *se lève précipitamment et lui prend la main avec vivacité.* O Tell! vous sauvez mon âme du désespoir!

TELL. Laissez ma main, partez; vous ne pouvez rester ici sans être

Ihr unentdeckt nicht bleiben, könnt entdeckt
Auf Schutz nicht rechnen — Wo gedenkt Ihr hin?
Wo hofft Ihr Ruh' zu finden?

Parricida.

Weiß ich's? Ach!

Tell.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt — Ihr müßt fort
Ins Land Italien, nach Sanct Peters Stadt!
Dort werft Ihr Euch dem Papst zu Füßen, beichtet
Ihm Eure Schuld und löset Eure Seele.

Parricida.

Wird er mich nicht dem Rächer überliefern?

Tell.

Was er Euch thut, das nehmet an von Gott!

Parricida.

Wie komm' ich in das unbekannte Land?
Ich bin des Wegs nicht kundig, wage nicht
Zu Wanderern die Schritte zu gesellen.

Tell.

Den Weg will ich Euch nennen, merket wohl!

découvert; et si vous êtes découvert, vous ne pouvez compter sur mon appui. Où pensez-vous aller? Où espérez-vous trouver du repos?

LE PARRICIDE. Le sais-je? hélas!

TELL. Écoutez ce que Dieu m'inspire. Il faut que vous alliez en Italie, dans la ville de saint Pierre. Jetez-vous aux pieds du pape, confessez votre crime, et délivrez votre âme.

LE PARRICIDE. Ne me livrera-t-il pas aux coups de la vengeance?

TELL. Quoi qu'il fasse, soumettez-vous à la volonté de Dieu.

LE PARRICIDE. Comment arriver dans cette terre inconnue? J'ignore le chemin et je n'oserai me joindre aux voyageurs.

TELL. Je veux vous indiquer la route. Écoutez bien : vous monte-

Ihr ſteigt hinauf, dem Strom der Reuß entgegen,
Die wildes Laufes von dem Berge ſtürzt—

Parricida (erſchrickt).

Seh' ich die Reuß? Sie floß bei meiner That.

Tell.

Am Abgrund geht der Weg, und viele Kreuze
Bezeichnen ihn, errichtet zum Gedächtniß
Der Wanderer, die die Lawine begraben.

Parricida.

Ich fürchte nicht die Schrecken der Natur,
Wenn ich des Herzens wilde Qualen zähme.

Tell.

Vor jedem Kreuze fallet hin und büßet
Mit heißen Reuethränen Eure Schuld—
Und ſeid Ihr glücklich durch die Schreckensſtraße,
Sendet der Berg nicht ſeine Windeswehen
Auf Euch herab von dem beeiſ'ten Joch,
So kommt Ihr auf die Brücke, welche ſtäubet.
Wenn ſie nicht einbricht unter Eurer Schuld,

rez le cours de la Reuss qui du haut des montagnes précipite ses flots écumants....

LE PARRICIDE. Reverrai-je la Reuss? C'est sur ses bords que j'ai commis mon crime.

TELL. Le chemin suit le bord de l'abîme; on y trouve grand nombre de croix élevées en mémoire des voyageurs ensevelis sous l'avalanche.

LE PARRICIDE. Je ne crains pas les horreurs de la nature, si je puis dompter les cruels tourments de mon cœur.

TELL. Tombez à genoux devant chaque croix, expiez votre crime par les larmes d'un ardent repentir, et si vous parvenez à passer heureusement cette route terrible, si du sommet des montagnes de glace les avalanches ne se précipitent pas sur vous, vous arriverez sur l'humide pont du Diable. S'il ne s'écroule point sous le poids de

Wenn Ihr ſie glücklich hinter Euch gelaſſen,
So reißt ein ſchwarzes Felſenthor ſich auf;
Kein Tag hat's noch erhellt—da geht Ihr durch,
Es führt Euch in ein heitres Thal der Freude—
Doch ſchnellen Schritts müßt Ihr vorüber eilen;
Ihr dürft nicht weilen, wo die Ruhe wohnt.

Parricida.

O Rudolph! Rudolph! Königlicher Ahn!
So zieht dein Enkel ein auf deines Reiches Boden!

Tell.

So immer ſteigend kommt Ihr auf die Höhen
Des Gotthardts, wo die ew'gen Seen ſind,
Die von des Himmels Strömen ſelbſt ſich füllen.
Dort nehmt Ihr Abſchied von der deutſchen Erde,
Und muntern Laufs führt Euch ein andrer Strom
Ins Land Italien hinab, Euch das gelobte —

(Man hört den Kuhreihen, von vielen Alphörnern geblaſen.)

Ich höre Stimmen. Fort!

votre crime, si vous le traversez sans accident, alors s'ouvrira devant vous une sombre entrée taillée dans les rochers. Le jour n'y a jamais pénétré. Vous la traversez, et elle vous conduit dans une riante et heureuse vallée. Parcourez-la d'un pas rapide, car vous ne devez pas vous arrêter aux lieux où habite le repos.

LE PARRICIDE. O Rodolphe! Rodolphe! o mon royal aïeul! faut-il que ton petit-fils passe ainsi sur le sol de ton empire!

TELL. En montant toujours, vous arriverez sur la cime du Saint-Gotthardt, où se trouvent les lacs éternels alimentés par les torrents du ciel. Là, vous quittez les contrées allemandes, et le cours rapide d'un autre fleuve vous conduira en Italie, dans la terre de salut. (*On entend le ranz des vaches et le son de nombreuses trompes.*) J'entends des voix. Allez.

Hedwig (eilt herein).

Wo biſt du, Tell?
Der Vater kommt! Es nah'n in frohem Zug
Die Eidgenoſſen alle—

Parricida (verhüllt ſich).

Wehe mir!
Ich darf nicht weilen bei den Glücklichen.

Tell.

Geh', liebes Weib! Erfriſche dieſen Mann!
Belad' ihn reich mit Gaben; denn ſein Weg
Iſt weit, und keine Herberg' findet er.
Eile! Sie nah'n.

Hedwig.

Wer iſt er?

Tell.

Forſche nicht!
Und wenn er geht, ſo wende deine Augen,
Daß ſie nicht ſehen, welchen Weg er wandelt!

(Parricida geht auf den Tell zu mit einer raſchen Bewegung; dieſer aber bedeutet ihn mit der Hand und geht. Wenn beide zu verſchiednen Seiten abgegangen, verändert ſich der Schauplatz, und man ſieht in der

HEDWIG *accourt.* Où es-tu, Tell? Voici mon père et l'assemblée joyeuse des confédérés.

LE PARRICIDE, *se cachant la tête.* Malheur à moi! je ne puis m'arrêter là où habite le bonheur.

TELL. Va, chère femme. Donne à cet homme ce qu'il faut pour le rafraîchir, et charge-le de provisions, car sa route est longue, et il ne trouvera point de gîte. Va, hâte-toi. Ils approchent.

HEDWIG. Qui est-il?

TELL. Ne le demande pas; et quand il partira, détourne les yeux, afin de ne pas voir la route qu'il prend. (*Le parricide s'approche vivement de Tell. Mais celui-ci lui fait un signe de la main et s'éloigne. Quand tous deux sont sortis d'un côté différent, la scène change.*)

Letzten Scene

den ganzen Thalgrund vor Tells Wohnung, nebſt den Anhöhen, welche ihn einſchließen, mit Landleuten beſetzt, welche ſich zu einem Ganzen gruppiren. Andre kommen über einen hohen Steg, der über den Schächen führt, gezogen. Walther Fürſt mit den beiden Knaben, Melchthal und Stauffacher kommen vorwärts; andre drängen nach: wie Tell heraustritt, empfangen ihn alle mit lautem Frohlocken.)

Alle.

Es lebe Tell! der Schütz' und der Erretter!

(Indem ſich die Verderſten um den Tell drängen und ihn umarmen, erſcheinen noch Rudenz und Bertha, jener die Landleute, dieſe die Hedwig umarmend. Die Muſik vom Berge begleitet dieſe ſtumme Scene. Wenn ſie geendigt, tritt Bertha in die Mitte des Volks.)

Bertha.

Landleute! Eidgenoſſen! Nehmt mich auf

SCÈNE III.

On voit le fond de la vallée devant la maison de Tell; près de là le côteau couvert de paysans qui forment differents groupes. D'autres descendent des hauteurs par un sentier qui conduit vers le Schœchen. WALTHER FURST s'avance avec les deux enfants, MELCHTHAL, STAUFFACHER et quelques autres. Au moment où TELL paraît, on l'accueille avec des démonstrations de joie.

TOUS. Vive Tell le chasseur et le libérateur! (*Pendant que ceux qui sont sur le devant de la scène se pressent autour de Tell et l'embrassent, apparaît Rudenz qui embrasse les paysans, et Berthe qui embrasse Hedwig. La musique accompagne cette scène muette. Un moment après, Berthe s'avance au milieu du peuple.*)

BERTHE. Amis et confédérés, admettez dans votre alliance la femme

In euern Bund, die erste Glückliche,
Die Schutz gefunden in der Freiheit Land.
In eure tapfre Hand leg' ich mein Recht.
Wollt ihr als eure Bürgerin mich schützen?

Landleute.

Das wollen wir mit Gut und Blut.

Bertha.

Wohlan!
So reich' ich diesem Jüngling meine Rechte,
Die freie Schweizerin dem freien Mann!

Rudenz.

Und frei erklär' ich alle meine Knechte.

(Indem die Musik von neuem rasch einfällt, fällt der Vorhang.

qui, la première, a eu le bonheur de trouver assistance sur la terre de la liberté. Je dépose mes droits entre vos vaillantes mains, voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES PAYSANS. Oui, de nos biens et de notre sang.

BERTHE. Eh bien! je donne ma main à ce jeune homme. La libre citoyenne suisse devient l'épouse de l'homme libre.

RUDENZ. Et moi, je déclare libres tous mes serfs.

La musique recommence. Le rideau tombe.

PARIS. — IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

TRADUCTIONS FRANÇAISES

D'AUTEURS CLASSIQUES ALLEMANDS

Auerbach. *Récits villageois de la Forêt-Noire.* Traduction de M. Lang, professeur au collège Janson de Juilly. Sans le texte. 1 vol. petit in-16. . . . . 3 fr. 50

Benedix. *Le Procès.* Traduction de Mme Boullenot, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 75 c.

— *L'Entêtement.* Traduction par la même, avec le texte. 1 vol. in-16 broché. . . . . 60 c.

Chamisso. *Pierre Schlemihl*, traduction, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 1 fr.

Goethe. *Campagne de France.* Traduction de M. Porchat, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Faust.* 1re partie. Traduction de M. Porchat, revue par M. Buchner, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Hermann et Dorothée.* Traduction de M. B. Lévy, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr. 50

— *Iphigénie en Tauride.* Traduction de M. B. Lévy, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Le Tasse.* Traduction de M. Jacques Porchat, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

Hauff. *Lichtenstein.* Trad. de M. de Suckau. 1 vol. in-16. . 1 fr. 25

Krummacher. *Paraboles.* Traduction française de l'abbé Bautain, sans le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 1 fr. 75

Lessing. *Dramaturgie de Hambourg.* Extraits de M. Cottler, trad. par M. Desfeuilles, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.

— *Lettres sur la littérature moderne et lettres archéologiques.* Traduction de M. Cottler, sans le texte. 1 vol. petit in-16. 2 fr. 50

— *Laocoon.* Traduction de M. Courtin, sans le texte. 1 vol. petit in-16 broché. . . . . 2 fr.

— *Minna de Barnhelm*, traduction de M. Lang, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 2 fr.

Niebuhr. *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce.* Traduction de Mme Koch, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 75

Schiller. *Histoire de la guerre de Trente ans.* Traduction de M. Ad. Regnier, sans le texte. 1 vol. in-16, broché. . 3 fr. 50

— *Histoire de la révolte des Pays-Bas.* Traduction de M. Ad. Regnier, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 3 fr.

— *Jeanne d'Arc*, traduction de M. Ad. Regnier, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Guillaume Tell.* Traduction de M. Fix, avec le texte. 1 volume in-16, broché. . . . . 2 fr. 50

— *La fiancée de Messine.* Traduction de M. Ad. Regnier, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

— *Marie Stuart.* Traduction de M. Fix, avec le texte. 1 volume in-16, broché. . . . . 4 fr.

— *Wallenstein*, poème en trois parties. Traduction française de M. Ad. Regnier, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. 3 fr.

Schiller et Goethe. *Extraits de leur correspondance.* Traduction de M. B. Lévy, sans le texte. 1 vol. petit in-16, broché. 3 fr. 50

Schmid. *Cent contes.* Traduction de M. Scherdlin, avec le texte. 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

15803. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.